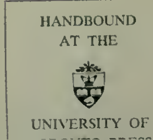

3 1761 06586631 1



VOYAGE

EN

POLOGNE ET EN RUSSIE.

Imprimerie
d'Auguste Barthelemy,
Rue des Grands-Augustins, n° 10.

VOYAGE
EN POLOGNE
ET
EN RUSSIE,

PAR

UN PRISONNIER DE GUERRE
DE LA GARNISON DE DANTZICK,
EN 1813 ET 1814.



PARIS,
AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRARIES,
RUE VIVIENNE, No. 16.

1828.


LIBRARY
NOV 4 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

VOYAGE

EN

POLOGNE ET EN RUSSIE.

INTRODUCTION.

Les malades, les fuyards, les blessés de la grande Armée, commencèrent à encombrer la ville de Dantzick dès les premiers jours du mois de décembre 1812; leur nombre alla toujours en grossissant jusqu'au premier janvier 1813, époque de l'arrivée des régimens français et napolitains qui venaient d'Allemagne, et des débris de la grande Armée qui avaient soutenu la retraite de Moscou.

Les cosaques qui poursuivaient ces derniers s'arrêtèrent devant Dantzick, tracèrent un camp, creusèrent des tanières sur lesquelles

on posa des toits en planches, et allumèrent des feux dans les campagnes d'alentour.

Notre garnison se composait alors de trente mille hommes valides environ, qu'on arma et qu'on équipa de nouveau, d'un essaim dévorant d'employés aux vivres, de comptables, de chirurgiens, de vivandiers, de cantinières, et de six à sept mille malades qu'une épidémie nous enleva en moins de trois mois. La contagion se répandit aussi dans la bourgeoisie. On jetait de tous côtés des cadavres dans les canaux; les convois des morts de qualité s'embarrassaient dans les carrefours, et tandis qu'à leur suite les trombonnes s'enflaient de sons funèbres, les chiens des malheureux qu'on avait jetés aux voiries, remplissaient la ville de longs hurlemens.

Rapp, cependant, parcourait les rues suivi d'un train magnifique, semait quelque argent, encourageait le soldat, le Napolitain surtout que dévorait le soufle de l'aquilon, et le Polonais qui aime à se battre en plaine, et qu'étonnait l'aspect des casemates et des herses.

On prodiguait les trésors recueillis dans les cendres de Moscou; de toutes parts flottaient les riches fourrures du Nord et les étoffes de l'Orient. La nuit, le long des fenêtres éblouissantes de l'éclat des bougies, tourbillonnaient sans relâche, au son des flûtes et des cors, de longues files de valseurs et de valseuses au teint de rose, tandis que les cafés regorgeaient de jeunes gens qui, ne respirant que la guerre et le plaisir, se réjouissaient au bruit du canon, et à l'immense clarté des incendies.

Vers le mois d'avril, nous chassâmes de la ville une populace affamée, dont les besoins et le désespoir commençaient à devenir inquiétans; elle remplissait l'air de cris lamentables, et repoussée par les Russes qui voulaient la refouler dans nos murs, elle errait, en proie à toutes les misères, sur les îlots formés autour de nos remparts par les débordemens de la Vistule, regrettant sans doute l'ombrage des beaux marronniers qui croissent entre les perrons dont la ville est remplie, et

qui se déployant avec leurs bouquets de fleurs comme de grands éventails, donnent à la plupart des rues un charme inexprimable.

Nous tuâmes environ quinze mille hommes à l'ennemi; douze mille des nôtres mordirent la poussière; les faubourgs extérieurs, naguère si florissans, furent démolis et rasés. Bientôt nous vîmes s'élever sur leurs ruines fumantes et sur les hauteurs que nous avions été forcés d'abandonner, les tentes de paille des Tartares que devançaient les flots toujours émus d'une foule de combattans habillés de vert. Nous avions mangé nos chevaux, et on allait chercher parmi les débris des magasins écroulés, les miettes de biscuit, mêlées de sable, qu'on nous envoyait aux avant-postes.

Cependant nos Polonais harassés murmuraient; les Bavarois, rappelés par leur gouvernement, avaient quitté nos murs, emportant avec eux notre estime et nos regrets. Le général napolitain Pépé voyait dans leurs casernes remplies de madones et d'or-

dures, tomber ses inutiles soldats, comme s'ils eussent été frappés de la peste. Les Toscans découragés chantaient au soleil, en versant des torrens de larmes, les airs de leur harmonieuse patrie; et les officiers saxons, incorporés dans le bataillon du roi de Rome, fatigués de monter la garde aux portes et dans les couloirs du théâtre, n'imprimaient plus aux pointes cirées de leurs moustaches, les formes élégantes qui leur avaient gagné les bonnes grâces du sexe.

Enfin, de fâcheuses nouvelles venues de France par les Pays-Bas, nous firent comprendre combien était vaine l'espérance que nous conservions encore d'être secourus. Nous reconnûmes que de plus longs efforts seraient superflus; en conséquence, nous ouvrîmes nos portes aux petites charrettes d'écorce des négociateurs du Kan blanc (1), et nous capitulâmes. L'ennemi devait nous laisser nos armes et nous conduire aux bords du

(1) Les Tartares appellent ainsi l'empereur de Russie.

Rhin, mais la capitulation fut violée; on nous désarma, nous fûmes faits prisonniers, et on ne nous laissa que le choix de la province où nous devions passer le temps de notre captivité. Nous désignâmes l'Ukraine, et le 2 janvier 1814, à midi, nous défilâmes devant le vieux prince de Wurtemberg, auquel des joues flasques et pâles donnaient l'air d'un fantôme. Rapp, vêtu d'une riche pelisse de velours vert doublée de zibeline, se tenait à cheval à ses côtés. Derrière eux caracolaient des figures triangulaires surmontées de plumes de coq; il gelait à pierre fendre, et le soleil faisait étinceler du feu des diamans, les flocons de neige glacée répandus comme les nœuds d'un réseau sur la coupole immobile des pins.

Notre longue résistance ne servit guères qu'à réhabiliter l'honneur de nos armes dans ces contrées. La gloire en appartient tout entière au soldat français, que ne purent rebuter ni les fatigues ni les privations. Les Polonais, à ce siége, laissèrent percer leur carac-

tère quelque peu clabaudeur et fanfaron, mais ils se battirent en gens de cœur. Les Napolitains et les Toscans ne se montrèrent point supérieurs à leur réputation.

Ainsi tomba la ville de Dantzick : elle offrait, avant le siége, tous les signes de la richesse et de la prospérité. De magnifiques faubourgs, traversés par des canaux revêtus de talus de pierre, florissaient à l'ombre de ses remparts. C'était un lieu de gain et de mouvement, de loisir et de couronnes de roses. Nous en avions agrandi l'enceinte en y construisant des forts qu'on avait plantés d'arbres et ornés d'escaliers de marbre. Les façades des maisons, presque toutes peintes à fresque et garnies de fenêtres immenses, brillaient comme des serres pleines d'hyacinthes et de tubéreuses ; car les habitans aiment ces fleurs par dessus tout. Quand nous nous en éloignâmes, sa population, réduite de près de moitié, ne s'élevait plus qu'à vingt mille ames ; le commerce, le luxe, la joie avaient disparu, et toutes les maisons et tous les

monumens publics, à l'exception de la cathédrale, de l'hôtel-de-ville et des deux musées de peinture et de curiosités, avaient été endommagés, ou par les flammes des incendies, ou par les projectiles des assiégeans.

RELATION.

Quand la tête de l'armée prisonnière, dont un major russe avait pris le commandement, eut dépassé de quelques pas le gros de l'armée ennemie, deux cosaques irréguliers vinrent se placer, l'un à droite, et l'autre à gauche de notre colonne, puis deux autres, et ainsi de suite de dix en dix pas. Ces cosaques, perchés sur des chevaux de rebut, le visage ombragé de cheveux blonds groupés en épis, et durs comme du chaume, poussaient des cris joie et se couronnaient de rejetons de sapin en guise de laurier, tandis que la colonne, comme un long ruban nuancé de mille couleurs, se déroulait dans la plaine qui environne Dantzick.

En été, le vent soulève dans ces parages d'épais tourbillons de sable auxquels succèdent des pluies d'une violence extrême. A ces vicissitudes s'entremêlent de beaux jours éclatans de lumière et des nuits qu'éclairent quelquefois des aurores boréales. Ce climat est celui de toutes les provinces du nord et du centre de la Pologne, dont le nom parfaitement choisi signifie plaine. L'hiver y est long et rigoureux.

Le premier village que nous rencontrâmes était si rempli de juifs, que nous nous crûmes transportés dans le marquisat de Capharnaüm ; ils étaient accourus des bourgades voisines pour trafiquer avec nous du superflu de nos valises.

LES JUIFS.

Débris flottans que l'orage ballotte et ne peut submerger ; race flétrie avant le temps par les ardeurs de l'hymen ; cosmopolites insinuans, sanguinaires, énervés, les juifs

fleurissent surtout aux lieux où la guerre, l'esclavage et le despotisme concourent à dégrader les hommes. Quand l'Europe était barbare, ils étaient ce qu'ils sont aujourd'hui : à présent qu'elle est civilisée, ils sont encore ce qu'ils étaient autrefois. Stationnaires, et garrottés à jamais par de folles superstitions, ils résistent aux idées nouvelles, appuyés sur ce qu'il y a de plus fort parmi les hommes ; je veux dire sur une religion législative.

Les juifs ne sont citoyens nulle part ; ils ne sympathisent avec aucune nation de la terre ; les plus grandes calamités, quand elles ne les touchent point, ne sont à leurs yeux qu'un spectacle ; et comme ils ne tiennent ni au sol, ni aux mœurs, ni aux lois, mais seulement à l'argent, ils fuient devant l'orage, reparaissant avec le vainqueur, et procèdant froidement à l'agrandissement de leur fortune au milieu des cadavres et des ruines.

Ceux que la Pologne nourrit, portent en été une soutane étroite, d'une étoffe rase et luisante ; en hiver, un bonnet de velours as-

sez semblable à un épais turban, et une robe fourrée que serre autour d'eux une ceinture de laine rouge, composent tout leur habillement. Ils laissent croître et flotter leur barbe et leurs cheveux. Une grande maigreur, de beaux yeux, un teint pâle; dans le regard je ne sais quoi d'avide et d'intelligent, sont les traits distinctifs de leur physionomie. Sujets à la gale, sujets à la plique, maladie de tête qu'engendre la malpropreté, et dont la vue fait horreur, ils exhalent, en outre, une infection fade, particulière à leur race. L'étude de la langue hébraïque est la seule à laquelle ils s'appliquent; ils ne s'adonnent à aucun exercice corporel, et ne pouvant devenir propriétaires quoiqu'ils puissent prendre des hypothèques, ils font du commerce leur seule occupation. Du reste, soit qu'ils habitent les villes, où tapis dans d'obscures échoppes, ils sucent la populace et empaument la noblesse, qu'ils saluent d'un sourire édenté; soit qu'ils bordent les grands chemins, où ils bâtissent d'immenses tavernes,

temples sans bancs et sans vitres, dédiés à la famine et aux catarhes; qu'ils soient riches, qu'ils soient pauvres, ils naissent dans un repaire et meurent dans un haillon; mais ils ne s'en regardent pas moins comme les délices du monde, et comme le noyau d'un grand peuple qui doit faire la conquête de l'univers, et que Dieu en personne prendra soin de gouverner. En attendant ils retournent les vieilles hardes, et rognent les monnaies.

Leurs femmes ont de la fraîcheur, la peau blanche, la bouche petite et dessinant une ancre de vaisseau, le nez aquilin, les yeux à la chinoise, beaucoup de gorge et les hanches plates. Elles parlent du nez et vivent malproprement. On en voit dont les yeux lascifs lancent toutes les flammes du cantique des cantiques, la coiffure fait aisément distinguer celles qui sont mariées d'avec celles qui ne le sont pas. Ces dernières se parent de leurs cheveux qu'elles ornent de rubans et de fleurs; les autres les cachent

avec soin sous des bonnets garnis de plaques triangulaires de linge piqué qui leur couvrent les oreilles, leur descendent par le milieu des joues, et vont aboutir au menton; ces plaques sont toujours ornées de perles fausses ou fines, rangées en lignes parallèles très-serrées.

SUITE DU JOURNAL.

Non loin du village dont j'ai parlé, des Calmouks avaient allumé un grand feu qu'ils abandonnèrent un instant pour nous voir passer. Leurs chevaux dispersés dans la plaine, toujours sellés et bridés, ne vivaient, pour ainsi dire, que de ce qu'ils pouvaient trouver sous la neige. Nous rencontrâmes aussi des soldats tirés de la Circassie, où se harcèlent sans relâche des barons que le soleil ne vit *oncques sans cotte de maille et sans paquets de cordes, car ne s'éloignent lesdits seigneurs de leurs donjons que pour fondre à mauvais escient sur les vassales de leurs voisins, gar-*

rotter, charnellement envahir icelles, et comme pucelles aux Turcs les vendre. Nous vîmes plus loin de nombreux rassemblemens de Baskirs récemment arrivés de leur pays glacé. Leur chef, Tartare mélancolique, nourri dans le mépris des chemises, nous fit dire que dans sa patrie les femmes portaient pour coiffure un grand cylindre d'écorce de bouleau, et allaient à cheval sur des bœufs; ce que nous trouvâmes fort bon. Ces Baskirs, ainsi que les milices qu'on avait fait venir des bords de la mer Caspienne, portaient des bonnets de différentes couleurs, doublés de zibeline et garnis de longues oreillettes. Derrière eux, d'avides Géorgiens sortis des antres du Caucase, promenaient sur nos bagages des yeux pleins de convoitise; ils obéissaient à un prince de leur nation, grand escogriffe basanné, qu'une robe de soie jaune et un caleçon de même étoffe garantissaient mal des rigueurs de la saison: il avait parcouru la Mingrélie, où les amans pris en flagrant délit paient un cochon, dont ils

vont manger leur part chez les maris de leurs maîtresses.

Ces nations, tributaires de l'empire russe, lui fournissent de petits contingens plus redoutables à l'ennemi par leurs déprédations que par aucune vertu militaire. Les Circassiens, toutefois, ne manquent pas de courage personnel. Nous ne vîmes dans leurs rangs que des hommes d'un âge mûr, l'idée qu'ils ont de la guerre leur faisant sans doute envisager la force du corps comme la qualité la plus essentielle au soldat.

Les officiers calmouks et baskirs nous firent remarquer qu'ils portent le sabre à la turque, c'est-à-dire le dos tourné en avant. Une dragonne d'or était la marque de leur grade, et du reste rien ne les distinguait de leurs soldats. Ils professaient le plus profond mépris pour les autres nations asiatiques, mais c'était présomption pure, car elles ne possédaient pas à un moindre degré qu'eux les attributs communs à tous les Tartares, la laideur, l'indolence et la saleté.

Nous fîmes sonner une montre à répétition à l'oreille d'un chef; il regarda aussitôt le dessus, le dessous et les contours de la montre, voulant découvrir la cause du bruit qui l'avait frappé, la cherchant bientôt dans nos regards et dans l'air avec des yeux où se peignaient la surprise et l'admiration. Celui-là du moins savait s'étonner, mais nous en vîmes dont rien ne put émouvoir la dédaigneuse stupidité; ils gisaient écroulés comme des ruines, en butte aux invectives des Russes, tandis que leurs chevaux, dont le poil frise et se pelotonne comme de la laine, rongeaient l'écorce des arbres.

Tel est l'empire que la coutume exerce sur ces barbares, qu'ils en sont encore au carquois du temps de Tamerlan, s'obstinant à nier la supériorité des armes à feu sur les flèches légères qui soumirent à leurs aïeux les plus riches contrées de l'Asie.

Le 16 janvier, après avoir séjourné dans des villages riches ou pauvres, d'un aspect agréable ou d'une hideuse laideur, selon

qu'ils étaient habités par des Allemands ou par des Polonais, nous entrâmes à Bramberg, ville alignée, riante, et de quatre mille ames environ. Parmi les habitans, les juifs seuls nous montrèrent de la malveillance.

A Thorn, nous passâmes la Vistule sur un pont de bois de trois quarts de lieue de long. La ville est bien bâtie, et environnée de fortifications qui prolongent leurs angles dans la campagne, comme les fleurons d'une couronne. Elle renferme neuf mille habitans.

Le 21 nous traversâmes Lymna, où nous vîmes une manière d'exempt auquel la nature avait donné de larges mains, et des traits ciselés d'une façon analogue à son état; il avait été successivement loup de mer, rat de cave et portefaix dans différentes provinces de France. Il voulut nous servir d'interprète, et nous dûmes à ses soins d'obtenir des chevaux pour nos bagages, au lieu des bœufs accoutumés.

Les chevaux de cette partie de la Pologne sont petits et hérissés de longs crins qui leur

donnent un aspect sauvage ; mais ils sont durs à la fatigue, et les frais de leur entretien ne montent pas à dix écus par an. A la voix de leurs maîtres ils s'animent et redoublent d'efforts, mais ils s'arrêtént court si on les bat. On ne les ferre point, on ne les panse jamais, et ils passent les nuits dehors, attachés à des arbres ou à des piquets. Chez les seigneurs, ces mêmes chevaux, par l'effet des soins dont ils deviennent l'objet, ne manquent ni de taille ni de beauté, tant il est vrai que la nature attend de la main de l'homme civilisé sa dernière perfection.

Les Allemands établis en Pologne ne se distinguent pas moins des indigènes par la fatigante lenteur de leurs habitudes, que par leur physionomie et leur accent. Ils enseignent les sciences et exercent la médecine et les arts libéraux et mécaniques. Ceux qui font le commerce, entravés par les juifs, se hâtent de regagner leur patrie aussitôt que leurs travaux et une vie parcimonieuse leur ont procuré les moyens de se pourvoir d'un

petit champ qu'ils ombragent de houblon, d'une pipe d'écume de mer, d'un gobelet digne de la soif et de la main d'un Patagon, d'une bible à fermoirs d'argent, d'une horloge à carillon, et d'un gros poêle de faïence.

Ceux qu'on a appelés pour défricher des terres, consolider des marais, ou cicatriser les plaies faites à la population par la guerre, vivent en colonies, entièrement libres de toute redevance et de toute sujétion. La joie de ces colons n'est point gaie, ils gardent au cabaret le même flegme qu'à l'église; mais leurs femmes ont l'humeur plus agréable, elles sont très-blanches et fort bien faites, et de plus bonnes patissières. On dit que par suite de la manière de voir de leurs maris, elles peuvent cesser d'être fidèles sans cesser d'être honnêtes.

ROYAUME DE POLOGNE.

En 1809, le grand-duché de Varsovie, formé par le traité de Tilsitt, se composait de la Gallicie occidentale, de la Gallicie orientale, et de toutes les terres dont la Prusse s'était emparée lors des divers démembremens de la république. Il renfermait alors une population de 4 à 5 millions d'habitans; aujourd'hui l'Autriche ayant récupéré les deux Gallicies, et la Russie s'étant emparée du cercle de Bialystok qui appartenait au grand-duché, ce petit état, qu'on appelle maintenant le royaume de Pologne, ne compte plus guères que 3 millions six à sept cent mille ames.

Depuis 1791 les paysans ne sont plus attachés à la glèbe ; et en 1809, les Français ont remis en vigueur les réglemens, dejà tombés en désuétude, qu'on avait faits pour effectuer l'affranchissement général.

Enfans, dirent alors les barons aux paysans, vous voilà libres, mais le terrain qui vous nourrit et qui a nourri vos pères nous appartient : le voulez-vous tenir aux mêmes conditions qu'autrefois, ou devons-nous faire cultiver nos domaines par des étrangers, auxquels nous serons obligés d'abandonner pour salaire la jouissance des terres qui jusqu'ici ont satisfait à vos besoins ?

Ces paysans eurent donc à choisir entre l'exil et leur travail accoutumé ; entre la disette et un bien inconnu, la liberté qu'on leur peignit sous d'étranges couleurs. Ils ne balancèrent point, et continuèrent à donner de cinq à six jours de leur temps par semaine à la culture des champs des barons : depuis, les empiétemens de la noblesse ont ramené les choses à peu près à leur ancien état ; cependant on ne vend plus les paysans en place publique, comme cela se pratiquait il n'y a pas encore un demi-siècle ; alors on les menait à la foire comme des bêtes de somme, on leur passait un baudrier au bas duquel leur

profession était écrite sur une plaque, et un courtier circoncis monté sur un billot les vendait à l'encan.

Aujourd'hui on les comprend avec les bestiaux dans la vente des métairies. On les laisse croupir dans l'ivrognerie et dans la fainéantise : abandonnés ainsi à leurs funestes penchans, aux juifs qui les rongent, aux liqueurs fortes qui les consolent et les abrutissent, ils ne songent point à amasser les moyens de devenir propriétaires, et le but des nobles est rempli ; car les terres ont été rendues aliénables, et peuvent être maintenant achetées par toutes personnes, de quelque condition que ce soit, excepté par les juifs.

La maison d'un paysan polonais forme un carré long divisé en deux pièces séparées par un corridor. L'une d'elles est quelquefois planchéiée ; nous l'appelions l'appartement d'été parce qu'on l'habite en cette saison : en hiver, on y serre les semences et les vivres, et de longues guirlandes de champignons en-

filés sont suspendues aux parois. L'autre est garnie d'un four sur lequel couche la famille, d'un coffre servant de banc, et se prolongeant contre les murs, de quelques siéges de bois, de quelques vases d'argile, d'une table et d'un métier à tisser. Comme il n'y a point de cheminée, la fumée n'a d'autre issue pour s'échapper que la porte, qui est aussi le seul chemin par où le jour puisse entrer, car on n'ouvre presque jamais, à cause du froid, les petits sabords qui servent de fenêtre à ces habitations. L'eau qui tombe des toits, celle qu'on jette du dedans, forment à l'entrée une mare fétide qu'entretiennent les égoûts non moins délétères des fumiers voisins. Les oies, les enfans, les cochons barbottent pêle-mêle, et habitent avec les membres de la famille la région comprise entre le sol et la fumée, laquelle, quand le four est bouché, s'étend de niveau comme un voile de crêpe; elle descend quelquefois si bas qu'elle nous enveloppait jusqu'à la ceinture quand nous nous tenions debout; mais peu à peu elle s'é-

lève et va se réfugier dans le faîte avec son cortége accoutumé de grillons bruyans. Ces tristes et humides demeures, toutes séparées entre elles par des espaces embarrassés d'immondices, et éparpillées sans aucune symétrie, sont faites de boue et couvertes de chaume : elles sont si noires et si charbonnées que les villages semblent avoir souffert d'un incendie.

Mais si telles sont aujourd'hui les habitations des Polonais, qu'on se figure ce qu'elles étaient au neuvième siècle, alors qu'errans dans les forêts et dans les marécages, sous le sceptre grossier d'un berger qui avait gagné le trône au jeu de la course, ils n'avaient pour vêtemens que des peaux d'animaux, et ne possédaient que du bétail pour tout bien. Nul doute qu'ils ne demeurassent alors dans des tanières qu'ils creusaient à la hâte, ou sous des tentes de ramées qu'ils abandonnaient quand ils changeaient de pâturages. Au surplus, le souvenir de ces temps de barbarie (parce qu'on suppose qu'ils furent aussi

des temps de liberté) est encore cher aux nations que la civilisation n'a pas entièrement conquises ; et ce fut, selon toute apparence, pour donner aux Polonais une idée de sa force et de son indépendance analogue à leur manière de penser, que le prince de Radzivil, grand-duc de Lithuanie, au commencement des troubles qui ont amené le démembrement de la république, fit son entrée à Varsovie, vêtu de peaux d'élan, et assis sur un char traîné par des ours blancs dont les colliers étaient enrichis de pierreries.

Tous les paysans de la Pologne portent des moustaches ; à la guerre, ils les laissent pendre et tomber comme un rideau derrière lequel les mouvemens de leurs lèvres demeurent inaperçus. Ailleurs, ils les divisent en deux parties égales qu'ils dirigent vers l'un et l'autre coin de la bouche.

Les serfs de la Podolie, qu'embellit un ciel toujours tempéré ; les serfs lithuaniens, qui jadis adoraient un serpent ; ceux de la Podlaquie, province infectée de marécages ;

ceux de la Volhynie, dont les profondes forêts sont peuplées de loups et d'abeilles; ceux de la Polésie, etc., etc., sont obligés, comme ceux du royaume de Pologne, de se tailler les cheveux en forme de calotte, et de se raser les tempes.

Ils portent en hiver une redingote de peau d'ours ou de mouton, des bottes fourrées, un bonnet fourré et une ceinture. En été, ils se couvrent d'un petit surtout de drap bleu-clair, qu'ils croisent sur la poitrine, et qu'une large courroie maintient dans cette position en dessinant leur taille. Ils vont toujours le col nu; ils sont naturellement insoucians et assez gais, et leur tristesse habituelle a moins sa source dans leur caractère que dans leur mauvaise fortune. Les femmes mariées sont aussi très-mélancoliques, et le morne aspect de ces figures sérieuses errantes dans la fumée et dans le clair obscur, nous remplissait nous-mêmes d'idées sombres et lugubres.

Ils n'ont pour moyen d'éclairage que de

petits morceaux de bois de sapin qu'ils brûlent sur une avance en pierre, construite à cet effet sous un tronc creusé qui traverse le chaume de la cabane, et qu'on bouche, une fois la lumière éteinte, avec un paquet de chiffons emmanché au bout d'une perche. Non loin de l'avance, on voit un baquet plein d'eau dans lequel on jette chaque jour quelques morceaux de pain ; ce pain, en se décomposant, finit par donner à l'eau, qui devient alors la boisson habituelle, un petit goût aigre qui n'est pas désagréable; ils appellent cela du coasse.

Soit imprévoyance, soit paresse, ces paysans, en fait de provisions de bois et d'eau, n'en rassemblent jamais que pour l'usage du moment; viennent-elles à manquer, ils courent nu-pieds en chercher au loin dans la campagne, sans songer à s'épargner la peine de ces voyages mille fois répétés, par un travail mieux combiné. Ils sont tellement endettés envers leurs seigneurs, auxquels, en sus des journées de travail, ils

doivent payer des redevances en nature, qu'ils ne possèdent réellement rien en propre. Ils ont des vaches, et n'ont point de lait; ils ont des chevaux, et vont à pied; ils ont du bétail, et ne mangent que du pain. Le seigneur s'approprie tout ce qu'ils produisent, et dans leur découragement il ne leur reste pas même la force de réfléchir aux moyens de changer de position. L'hiver, ils ne descendent du four, sur lequel ils passent leur vie nonchalamment étendus, que pour satisfaire aux plus pressans besoins de la nature : ceux des environs de Varsovie ont des lits, des cheminées, et jouissent en général d'un sort plus heureux. Il en est de même de ceux qui vivent sous la domination de la Prusse et de l'Autriche; il s'en faut de beaucoup qu'ils aient perdu à changer de maîtres.

Les paysannes, au retour des champs, broyent les grains, épluchent les pommes de terre et pétrissent le pain. Comme les hommes, et même quand elles nourrissent, elles ne mangent de viande, aliment qu'elles aiment

beaucoup, qu'une fois par semaine. Leur vêtement d'été consiste en une chemise de grosse toile boutonnant au col, et en un jupon de laine rouge portant sur les hanches. La houpelande qu'elles mettent en hiver par dessus cet habillement, est faite de peaux de brebis, façonnée aux épaules et travaillée avec assez d'art. Elles vont nu-pieds, ont le teint blanc, de belles formes, la gorge charmante, et beaucoup d'agrément dans la taille. Elles ne sont pas d'une cruauté inouïe : sensibles aux prières que de copieuses libations accompagnent, c'est surtout dans le tumulte des joies du dimanche qu'il est aisé de dénouer leur ceinture, car elles ont dépouillé la férocité des filles sarmates, qui ne se mariaient qu'après avoir tué un ennemi à la guerre. Les femmes mariées sont d'un abord plus escarpé; elles accouchent debout, les mains appuyées contre la muraille, et le corps légèrement incliné : il en est de même des femmes russes. Dans quelques cantons de la Moscovie, on laisse doucement mourir, sur une fourrure,

les enfans qui naissent faibles et contrefaits ; et cet usage, sur lequel les barons ferment les yeux, était publiquement toléré en Pologne au quatorzième siècle, ainsi que celui d'assommer les vieillards invalides.

Ils appellent le bon Dieu *Panier;* ce mot, qui signifie seigneur, est du même usage chez eux que celui de *senor* en Espagne. Ils font de confiance leurs prières en latin ; et, dans leur manière de penser, le mensonge, le larcin, sont de moindres crimes que l'oubli de l'observance du carême. A la vérité, leur vénération pour les prêtres est extrême. Le soir, les hommes et les femmes escaladent l'un après l'autre le four commun, et s'y alongent tout habillés. Pour nous, nous couchions sur la paille, ensevelis dans de grands sacs de toile que nous avions fait faire exprès.

Le matin, quand la porte entr'ouverte laissait pénétrer quelques rayons de lumière dans la cabane, nous apercevions quelquefois au-dessus de nos têtes une figure au teint de roses qui se penchait au bord du four, sous

un nuage de fumée. Euphrosine, la plus séduisante des Grâces, puisqu'elle préside aux agrémens de la bouche, faisait alors éclore un doux sourire, et nous oubliions à ce charmant spectacle jusqu'au coassement du crapaud familier qui retentissait dans un coin de l'humide habitation.

LES VILLES.

Un petit nombre de maisons mal bâties, sans étages et sans fondations, assises sur des rondins, et semées çà et là autour d'une halle, d'une synagogue et d'une église en bois, forment ce qu'on appelle en Pologne une ville. L'église est à l'usage des paysans affranchis devenus citadins; or, ces paysans vivent à la ville comme ils vivaient à la campagne, c'est-à-dire au milieu des oies et du bétail, mangeant sans fourchettes et dormant sur des bancs. Quant à la halle, ou plutôt au bazar, car on appelle ainsi une halle en Pologne, il

consiste le plus souvent en un toit de chaume portant sur des poutres garnies de clous et de crochets. Quelquefois cependant ce bâtiment est construit en briques, et a la forme d'un carré ou d'une rotonde découverte ; dans ce cas on y entre par deux ou quatre portes qui se font face, et toutes les boutiques qu'il renferme donnent sur la cour qu'on voit dans l'intérieur.

Ces villes offrent toutes le mouvement et la vie que l'on remarque dans une foire animée ; aussi existent-elles, non par les besoins moraux de la société, mais par la nécessité des agglomérations qu'exige la confection des objets matériels de première utilité. Les choses de luxe qu'on y vend viennent de l'étranger.

Les juifs forment à peu près les deux tiers de leur population, et le voyageur, pour cette raison, doit s'attendre à n'y rencontrer guère que des individus de cette nation ; mais qu'il se garde lui-même d'en être vu, autrement leur phalange crottée, se crampon-

nant à ses galons, ne manquerait pas de le traîner çà et là comme une victime dévouée à la cupidité. Je me suis vu, pour mon propre compte, à la discrétion de ces circoncis; mes habits ont bu la sueur de leurs mains, et j'ai dû, malgré moi, les suivre dans des rues sans pavés, pleines de grands chiens chargés de repousser la nuit les attaques des loups, étroites, tortueuses, montueuses, qu'enlaidissait encore la ridicule saillie des toits, et où s'élevaient de distance en distance des bouleaux isolés, semblables à des saules pleureurs, à l'ombre desquels de vieux rabbins affligés d'ophthalmies se tenaient gravement assis les mains sur leurs genoux.

Le commerce de tous les genres et de tous les degrés étant dans leurs mains, ils s'entendent entre eux pour hâter la ruine de tout trafiquant étranger à leur culte. Ils exercent avec prédilection les métiers de courtier, de fripier, de changeur, d'aubergiste, de maquignon, en un mot les professions où la ruse de l'esprit supplée à la force du corps et à

l'adresse des mains. Soit paresse, et en effet leur fainéantise est extrême, soit faute d'industrie, soit dégoût pour les profits lents, ou condescendance pour les principes d'une aristocratie ombrageuse qui a fondé ses prérogatives sur la stupidité du peuple, et qui veut que les hommes soient épars pour qu'ils demeurent inaccessibles à la civilisation, ils n'ont point établi de manufactures. Les affranchis sont charrons, charpentiers, menuisiers, ferblantiers, maçons, etc., etc. Les villes qui appartiennent à l'État jouissent de priviléges assez étendus; les autres sont soumises aux caprices des barons dont elles sont la propriété. Ainsi languissaient en France, avant l'affranchissement des communes, nos cités aujourd'hui si florissantes; elles ont secoué le *despotisme aristocratique, le pire de tous parce qu'il est le plus immédiat,* et elles ont obtenu des lois ce que les hommes leur avaient si long-temps refusé, la jouissance des biens que procurent l'industrie et la liberté.

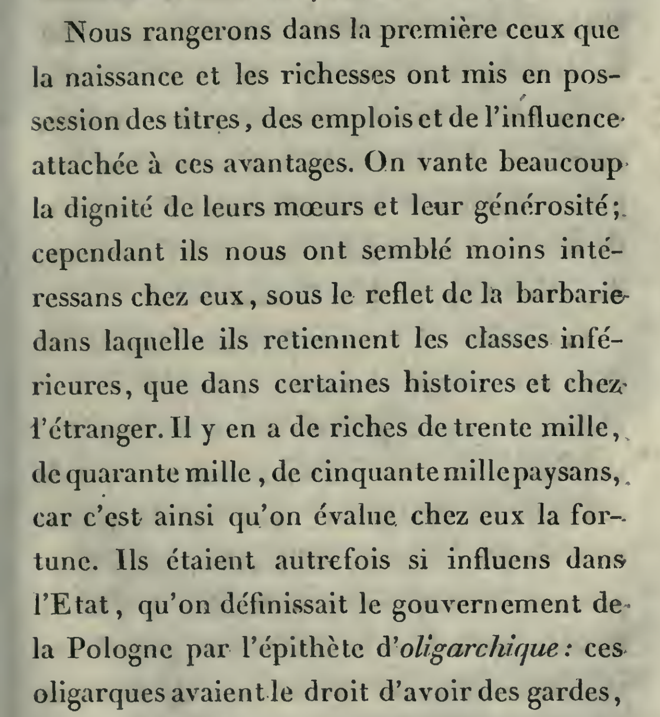
En 1814, la plupart des villes de la Pologne étaient occupées par des commandans russes d'une humeur essentiellement servile et tyrannique; ils nous refusaient, pour l'ordinaire, tout ce que nous leur demandions avec quelque empressement, et il nous fallait chaque jour inventer de nouvelles ruses pour tromper leur malice et leur mauvaise volonté. A la vérité, nous trouvions dans la contemplation de leurs ridicules des jouissances qui nous dédommageaient amplement des petites mortifications qu'ils nous faisaient essuyer; car tous les officiers russes ne ressemblent pas à ceux des corps de l'artillerie et de la garde, qui sont ce qu'il y a de mieux, non seulement dans l'armée, mais encore dans la nation. Ceux dont je parle, issus de gentillâtres dont le luxe se fonde sur une patente pour vendre de l'eau-de-vie; ceux-là, dis-je, non moins accoutumés à recevoir des coups de canne qu'à en donner, laissaient lire sur leurs traits livides l'expression de la jactance et de la crapule : pour la plupart, ils ne pos-

sédaient en propre qu'une valise flasque et la haine du peuple. On ne pouvait leur parler que découvert, fût-on enrhumé, fût-on dans la rue. Les juifs qui les secondaient dans leurs rapines en étaient protégés à leur tour; mais les Polonais, honteux du joug d'une nation à peine dégrossie, les fuyaient comme la peste : ils vivaient donc à peu près à l'écart, partout et à toute heure environnés d'un essaim emplumé d'adjudans de leur nation, queles écoliers, à cause de la finesse exagérée de leur taille, comparaient à des sabliers.

LES NOBLES.

Tyrans, ennemis de la tyrannie, les nobles polonais vivent sur leurs terres, loin de leurs égaux et de leurs supérieurs, dont les formes hautaines ou familières offensent également leur orgueil. Ilsforment dans l'Etat un état à part, et passent pour préférer le beau au bon, et la gloire au succès. Pour moi, je les

ai vus se précipiter dans les champs du carnage comme dans un tournoi, et déployer en toute occasion plus d'enthousiasme et de vigueur que d'habileté. On peut les diviser en trois classes.



Nous rangerons dans la première ceux que la naissance et les richesses ont mis en possession des titres, des emplois et de l'influence attachée à ces avantages. On vante beaucoup la dignité de leurs mœurs et leur générosité; cependant ils nous ont semblé moins intéressans chez eux, sous le reflet de la barbarie dans laquelle ils retiennent les classes inférieures, que dans certaines histoires et chez l'étranger. Il y en a de riches de trente mille, de quarante mille, de cinquante mille paysans, car c'est ainsi qu'on évalue chez eux la fortune. Ils étaient autrefois si influens dans l'Etat, qu'on définissait le gouvernement de la Pologne par l'épithète d'*oligarchique:* ces oligarques avaient le droit d'avoir des gardes, et leur luxe, alors calqué sur celui des Turcs, leurs voisins, était infiniment plus splendide,

mais aussi beaucoup moins délicat qu'aujourd'hui. Depuis le partage, libres d'occupations sérieuses, et plus restreints dans leur ambition, ils la bornent à rendre leurs châteaux agréables par la réunion de tous les plaisirs. Il règne dans leurs fêtes un ton de grandeur qu'ils tempèrent par les marques réitérées d'une bienveillance pleine de gaîté; et leurs manières, à la fois nobles et naturelles, inspirent également la confiance et le respect; ils sont fort recherchés dans leurs meubles, dans leur linge et dans leurs chevaux.

Les nobles de la seconde classe demeurent dans des granges à auvents, blanchies à la chaux, et pour la plupart couvertes en paille, qu'ils décorent fort sérieusement du nom de châteaux. A l'intérieur, une file de galetas conduit à la chambre du maître, pièce d'apparat, ordinairement embarrassée de plus de meubles qu'il n'en faudrait pour garnir convenablement toute la maison : on dirait la boutique d'un miroitier. Ces barons sont demeurés Sarmates en dépit des progrès des

mœurs, et il s'en faut toujours de beaucoup, à leurs yeux, qu'un homme à pied soit aussi recommandable qu'un homme à cheval. Ils aiment les plaisirs bruyans, les combats de taureaux, de chiens et d'ours. Comme leurs pères, ils portent de grandes pelisses, dorment dans des draps de peau de daim, et ont toujours affaire à leurs moustaches; comme eux encore, ils laissent leurs valets traîner en chemise sale et nud-pieds un lambeau de livrée vermoulu, tandis que l'or et l'argent éclatent sur les housses et les harnais de leurs chevaux; comme eux enfin, abandonnés au faste sans consulter le goût, ils ignorent l'aisance au milieu du superflu, et tirent des rideaux de soie sur des châssis de papier. Ils sont beaucoup plus durs pour leurs paysans, que les riches seigneurs dont nous venons de parler. La moyenne proportionnelle de l'étendue des domaines de chacun d'eux est de vingt-cinq mille acres environ; mais les terres, en Pologne, n'ont pas la même valeur qu'en France.

Nés pour le tintamarre et les joies de taverne, les nobles de la troisième classe couchent sur des fourrures, comme les héros d'Homère, et dégustent le genièvre assis sur un baquet renversé. Ils vivent chez les grands, et cela sans déroger, dans une *honorable* domesticité; quelques-uns servent à table. Les moins capables sont employés dans les écuries, et procèdent aux soins qu'elles réclament, le corps passé dans une peau d'ours; les autres chevauchent dans les domaines, et veillent à la culture des terres : ce sont pour l'ordinaire des hommes instruits et qui ont servi comme officiers. Ceux d'entre ces nobles que des raisons particulières éloignent du service, vont s'établir en qualité de fermiers dans de petits hameaux dont ils ne manquent guère de devenir la terreur; car il est rare que dans cette espèce d'exil la sève de leur morgue humiliée tarde à s'épancher en coups de gaule. Enfin ils s'arrangent avec leurs bestiaux et leurs parchemins dans des chaumières que rien ne distingue des chaumières voisines

qu'une méchante cheminée ; et quoiqu'il leur faille eux-mêmes fendre leur bois et griller leurs cochons comme le dernier vilain, ils ne laissent pas de s'estimer infiniment.

L'usage, assez nouvellement introduit, de partager également les biens entre tous les enfans, tend à augmenter beaucoup la classe des domestiques nobles, quelques arpens de landes ou de marécages échéant quelquefois pour toute ressource au rejeton d'un prince. Au surplus, l'empereur de Russie a publié récemment des conditions de fortune pour le droit de porter des titres : il faut justifier d'un revenu net de 625 francs pour prendre le titre de baron, de 1,873 francs pour celui de comte, et de 3,125 pour celui de prince.

Également odieux aux habitans des villes et des campagnes, ces nobles, à quelque classe qu'ils appartiennent, n'ont, à très-peu d'exceptions près, envisagé dans les efforts qu'ils ont faits pour reconquérir leur indépendance, que le rétablissement de leur vieux droit d'impunité, un peu diminué par l'influence des

protecteurs ou des dominateurs, qui, voulant à leur tour gouverner à leur profit, obligeaient, pour se populariser, la noblesse à se ployer à de certaines règles de justice. Vainqueurs, ils eussent ainsi arrangé les choses : pour eux, et pour toujours, la richesse, la gloire, l'autorité; pour le peuple, et à jamais, la misère, le travail et l'abrutissement. L'anéantissement de l'indépendance de cette nation a donc été plus funeste à l'Europe qu'à elle-même, car, quel que soit le gouvernement que le conquérant lui impose, il sera toujours préférable à celui qui l'a réduite au misérable état où on la voit aujourd'hui. (Ecrit en 1815.)

L'orgueil des nobles polonais diffère essentiellement du nôtre : chez nous il provient du peu de cas que nous faisons d'autrui ; le leur a pour base la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Ils disent : Je vaux autant que lui; nous disons: Il ne vaut pas mieux que moi. Ce qu'ils estimaient, ils le méprisent quand ils le possèdent; ce que nous mépri-

sions, nous l'estimons quand nous le possédons, etc. Au fond, leur orgueil est plus fécond et plus généreux que le nôtre.

Ils laissent aux Allemands le courage de la résignation, le leur est tout en détermination.

Ils disent leur langue riche, énergique, pittoresque; si elle manque de retenue, c'est que, comme les Muses, « elle ne rougit pas de sa chaste nudité. » Ils avouent néanmoins qu'elle convient mal à l'expression des idées métaphysiques; mais ils demandent s'il en peut être autrement, leur langue n'ayant rien acquis depuis le quatorzième siècle. Hélas! ils en pourraient dire autant de leur état social!

Ils sont hardis, spirituels, enclins à la raillerie et à l'intrigue, débiteurs sans souci, joueurs audacieux et déliés, grands gesticulateurs, caressans jusqu'à l'importunité, et d'autant plus hospitaliers, qu'entièrement privés de gazettes, de théâtres et de tout ce qui donne du mouvement à l'esprit et à l'imagination, il ne leur reste que la conversation

des étrangers pour satisfaire au besoin d'idées nouvelles que l'on contracte toujours dans l'oisiveté

Réduits, dans leur désœuvrement actuel, à faire de l'amour leur principale occupation, ils semblent se résoudre de bonne grâce à cette extrémité : cette passion a d'autant plus d'empire sur eux que rien ne les en distrait. Ils passent pour aimer avec plus d'énergie que de constance : quoi qu'il en soit, les femmes apprécient avec raison leur naturel sincère et passionné. Cet amour, dont le temps et l'absence ne font que resserrer les nœuds, cet autre qu'on nourrit avec des souvenirs et de la reconnaissance, leur sont également inconnus.

Les Polonaises, depuis les malheurs de leur patrie, et pour lui susciter des vengeurs, n'ont cessé de se servir de leur puissant ascendant sur une race oisive et guerrière dont elles font les seules délices. La valeur et le patriotisme sont les qualités dont elles font le plus de cas, et on leur fait aussi bien

sa cour en se distinguant sur un champ de bataille, qu'en les environnant d'hommages flatteurs dans un salon. Leurs formes élégantes et prolongées rappellent celles des statues de l'école florentine ; leur beauté n'est pas du genre de celle dont on convient sans la sentir ; rien n'est comparable à l'expression de leur regard, à la grâce de leurs mouvemens, au charme de leur sourire. Chez elles, la vivacité des sentimens ne tarit point la source des idées ; passionnées comme les Italiennes, elles parlent comme les Françaises, et l'étincelle de leur imagination féconde tout à la fois leur cœur et leur esprit.

On leur reproche d'être plus cruelles que leurs manières engageantes, et leur conversation, souvent tendre et confidentielle, ne sembleraient l'annoncer ; ensuite, dans l'âge de discrétion, quand elles commencent à compter les années du mauvais côté de quarante, comme disent les Anglais, elles puisent dans l'habitude du commandement je ne sais quoi

de hautain et de superbe qui ne laisse pas d'être un peu fatigant.

Telles sont les châtelaines du premier ordre ; les autres ne sont guère que des fermières en comparaison : ce n'est pas qu'elles ne puissent rivaliser d'attraits, mais les barons à auvents et à cheminées les astreignent plus ou moins aux soins du ménage. Elles ne lisent point, ne se visitent point, ne s'appliquent à aucun art d'agrément, et leurs manières se ressentent nécessairement de ce genre de vie. Moins oisives que les divinités dont nous venons de parler, elles ont la bouche plus sérieuse et le regard moins élevé ; elles se piquent d'une exacte fidélité à la foi conjugale.

Celles du troisième ordre ne sont en rien supérieures à leurs maris, dont elles partagent le goût pour les liqueurs fortes. Les paysans qui ont le malheur de vivre sous leur dépendance les redoutent singulièrement. Nous les trouvions environnées d'enfans gâtés et battus, et de servantes ahuries que nous ne parvenions pas toujours à garantir de

soufflets et d'injures, quoique leurs maîtresses s'observassent plus devant nous qu'en présence des cosaques et des Russes.

UN MOT

SUR LE COMMERCE ET SUR L'ARMÉE.

Les nobles, après avoir rendu les juifs inhabiles à devenir propriétaires, leur ont mis le commerce dans les mains, au détriment des affranchis ou des paysans enrichis qui auraient pu former dans les villes une bourgeoisie influente, et saper dans les campagnes leur vieille autorité en y acquérant des biens. Quant aux serfs, le commerce leur est interdit parce qu'ils sont serfs, du moins de fait, sinon de droit, et les nobles se l'interdisent parce qu'ils sont nobles. En cet état de choses, les serfs, pour échapper à l'oppression et avec toute la joie de la délivrance, et les nobles, pour obvier à l'ennui auquel les ex-

posent la monotonie de la vie de château et leur aversion pour les occupations intellectuelles, se jettent dans les camps, poussés par cette inquiétude d'instinct qui nous fait chercher ailleurs le bien-être que nous ne trouvons pas chez nous.

Ici, les officiers nourris dans des maximes favorables à l'élégance des mœurs et aux idées chevaleresques, se distinguent par une belle tenue et des manières agréables. Tous nobles et riches pour la plupart, ils demandent seulement qu'on leur reconnaisse de la bravoure et des grâces, laissant à qui s'en peut soucier la gloire des talens acquis et des vertus rigides.

Les officiers français, tirés presque tous des dernières classes de la société, et assujétis d'ailleurs aux rigueurs arbitraires et au joug dégradant d'une discipline étroite, pointilleuse et toute physique, ne les effacent point à la guerre, et leur sont inférieurs dans le monde, où l'éducation, qui n'est pas toujours de l'instruction, la naissance et la fortune,

peuvent seules donner l'aplomb nécessaire au développement des agrémens de l'esprit. Il y a plus de militaires profondément instruits dans l'armée française, et moins d'ignorans dans l'autre. En Pologne, le corps d'officiers, composé de l'élite des citoyens, donne des Polonais une idée que la nation est loin de justifier, tandis qu'en France, au contraire, cette partie de l'armée est peut-être au-dessous de la nation.

J'ai fait ici ce parallèle, parce qu'il y a des choses qu'on ne peut bien peindre qu'en groupe.

Le soldat polonais trouve dans son ignorance et dans l'âpreté de ses mœurs des motifs de haine contre l'ennemi, qui rendent ses succès déplorables à l'humanité. On l'investit à son arrivée sous les drapeaux d'une espèce de noblesse personnelle qui, en l'élevant au-dessus des siens, lui donne, à l'occasion, un titre à justifier; mais les intérêts matériels sont surtout ceux qui le touchent. Sa profession est aussi enviée dans son pays, où le

peuple est esclave et pauvre, qu'elle l'est peu en France, où le peuple est riche et libre; aussi la regarde-t-il moins comme un devoir que comme un bon métier.

JOURNAL.

Cependant notre escorte s'était grossie d'un nombre considérable de cosaques retardataires que nous ramassions dans les tavernes à mesure que nous approchions des provinces de l'empire russe. A leur tête marchait le capitaine Ivan, centaure singulièrement redoutable aux dames-jeannes d'Israël. Il avait des secrets pour s'enivrer sans payer; les poules allaient d'elles-mêmes se fourrer dans sa gibecière; et quand il rencontrait quelque jeune fille à l'écart, il prononçait de telles paroles que la pauvrette éperdue tombait aussitôt dans ses bras. Tous les soirs, un page à la crinière gelée, né parmi les lys de pour-

pre et d'azur qui font l'ornement des vallées du mont Caucase, lui soufflait sur la poitrine une pinte d'eau tiédie par gorgées dans sa bouche. Ivan s'emparait ensuite du four nuptial, et quand ses hôtes. harassés des travaux de la journée, ronflaient enfin au gré de ses désirs ; il se livrait à ses deux passions favorites, la rapine et le viol. Le lendemain, environné d'amis silencieux attentifs aux mouvemens de son cheval, il cheminait profondément endormi; mais à peine avait-il relevé sa lèvre pendante et ses rênes abattues, que mille cris de joie, soutenus de longs éclats de rire, sortaient d'une forêt de lances. Cependant les frimas enveloppaient les noirs sapins d'une écorce de verre. Errante sur la neige glacée, la tempête entr'ouvrait le chaume des cabanes; on se barricadait à notre approche; les yeux inquiets des juifs brillaient au fond des lucarnes; et tandis qu'à la tête de la colonne les jeunes gens de l'escorte applaudissaient aux bons mots d'Ivan, les vieux cosaques, perdus dans d'énormes

4.

fourrures, hurlaient à nos côtés comme des bêtes féroces.

Pultusk, où nous arrivâmes le 30 janvier, est une ville de bois bâtie dans la fange, sous le ciel gris-brun de la Mazovie, au bord de la Narew, dont les eaux paresseuses s'égarent dans de sombres forêts, et sont, dit-on, mortelles aux serpens. En y abordant nous crûmes entrer dans un faubourg de l'enfer, car les juifs y fourmillent. La place était pleine de flaques d'eau et de monticules formés par des gravois et des carcasses d'animaux. Nos cosaques n'étaient pas encore arrivés au milieu de la ville, qu'ils portaient déjà, presque tous, un chien mort au bout de leur lance. Quelques maisons de briques se montrent çà et là, et nous aperçûmes des boutiques qui nous parurent bien assorties. Des trafiquans anglais parlaient d'affaires à des courtiers juifs dont les gestes étaient fort animés.

Le soir nous nous rendîmes à une espèce de redoute où semblaient nous appeler les

cris d'une clarinette piaillant dans une atmosphère de fumée de tabac. Là, de jeunes russes, le pantalon garni de basane, et le visage parsemé de longues mèches de cheveux, pirouettaient devant des femmes en houpelandes de forme pyramidale et en bonnets de coton. Leurs maris, les pieds engagés dans de petits paniers d'écorce tressée, les reins ceints d'une courroie, et la chemise par dessus la culotte, vendaient de l'eau-de-vie sous des tentes dressées dans le voisinage,

Ainsi s'habillent en Russie la petite noblesse et les gens de la campagne ; mais ces derniers doivent laisser croître leur barbe, à moins qu'ils n'aient acquis par une longue résidence sous le drapeau, le droit inhérent à la noblesse de se raser. Ordinairement le gouvernement ajoute à cette faveur une rente viagère de 12 francs par an ; c'est, comme on voit, 12 francs de plus que chez nous.

On me logea chez un juif que je trouvai avec un voile blanc sur la tête, se dandinant entre deux chandelles, en marmottant des

mots hébreux que de vieilles femmes répétaient après lui. Un moment après nous le vîmes se ceindre le front d'une petite bandelette vernissée, et se serrer le bras gauche qu'il avait nu, avec une courroie qui montait en spirale jusqu'à l'épaule. Il déroula bientôt ces pieuses entraves, fit avaler un verre d'eau-de-vie de grain à une petite fille qui récitait des prières en lavant la vaisselle, et se tint ensuite pour aussi assuré de la protection de Dieu que le plus honnête homme du monde.

C'était un vendredi : dès ce jour quand le soleil se couche le sabbat commence, et la loi de Moïse, jusqu'au lendemain soir, défend aux juifs le travail et le maniement des espèces d'argent; mais ils éludent ce commandement, qu'ils regardent comme extrêmement funeste à leurs intérêts, en se faisant remplacer dans leurs boutiques par des drôles d'un autre culte; ils exigent ensuite le paiement de leurs denrées en monnaie de cuivre, ou bien ils s'enveloppent la main d'un linge,

et palpent de cette façon les écus sans pécher.

Pultusk possède un collége et une école primaire. Les Polonais donnent volontiers des noms fort pompeux à des choses qui ne le méritent guères. Ainsi ils appellent leurs bourgades des villes, leurs chaumières des châteaux, et leurs écoles primaires des gymnases. Les mots, chez eux, ont une autre valeur que chez nous, et sont à un diapason plus élevé.

La ville, entourée de vergers, est dominée par un château bâti sur un rocher.

Le 1er février, par un temps excessivement froid, nous nous remîmes en route: grâce à la neige glacée dont la terre était alors couverte, nous franchîmes sans le moindre obstacle des lieux absolument impraticables en été; c'est que le gouvernement, sur les routes les plus dégradées, sur celles même qu'on a construites à travers les marécages, se contente de faire jeter, de loin à loin, des rondins et des branches d'arbres qui cèdent au moindre poids; et qui ajoutent aux em-

barras de ces routes sans les consolider d'aucune façon. Ailleurs, les pierres qu'on y apporte sont réparties avec une telle maladresse, que ce remède les rend plus mauvaises encore.

Le roulage, en Pologne, se fait comme en Russie, avec de petites voitures à quatre roues traînées par un fort cheval, quelquefois par deux, mais rarement. Cet usage est indiqué par la nature des routes. Une voiture trop chargée, fût-elle traînée par les chevaux du soleil, resterait dans les sables en été, et dans les boues au dégel. En hiver le roulage coûte moins cher, à cause des traîneaux qui le rendent plus facile. En Russie, les rouliers de la couronne ont le pas, non-seulement sur ceux des particuliers, mais encore sur les chaises de poste, ce qui fait que les voyageurs se voient souvent dans l'obligation de leur payer fort cher le droit de prendre le devant; c'est une race féroce et capricieuse au dernier point. On assure qu'il leur arrive quelquefois de détrousser les pas-

sans : j'en parle ici parce qu'on en voyait alors dans le royaume de Pologne.

Le 7 février, Ivan, dont j'avais gagné les bonnes grâces, me fit monter un cheval de l'escorte ; nous quittâmes le grand chemin bordé de chaumières ruinées, et nous enfonçant dans les terres, nous allâmes frapper aux portes des honnêtes gens.

C'étaient de gothiques donjons, bâtis du temps où les Polonais, vêtus de peaux d'ours et les cheveux en brosse, allaient à la guerre sur des chevaux peints en rouge ; nous passions sous des arceaux décorés de bois de cerfs et de carcasses d'oiseaux de proie. On entendait au loin retentir les cors des châtelains dispersés dans les forêts d'alentour ; et les honneurs du logis nous étaient faits, ou par de jeunes femmes parées des couleurs brillantes du papillon des Florides aux ailes de cachemire, ou par un ours apprivoisé, officiellement investi des honorables fonctions d'échanson et de portier.

C'étaient des manoirs délabrés où soupi-

raient de vieilles tourterelles, lorgneuses, méthodiques, qui, en butte aux intempéries du célibat, tâchaient de surgir au port du mariage.

C'étaient de magnifiques châteaux dont les possesseurs, dans les agitations nerveuses d'une vie sensuelle et poétique, s'enivraient d'enthousiasme au bruit des concerts et sur les lèvres de la beauté.

C'étaient de petits castels à auvents où se rengorgeaient d'épaisses figures qui, pénétrées de leur importance, nous recevaient les mains dans leur ceinture et nous interrogeaient en se mouchant. Leurs enfans à l'aspect de nos mines étrangères couraient, à l'ombre de la houpelande paternelle, se placer par rang de taille comme les tuyaux d'une flûte de Pan.

Là s'enivraient d'honnêtes châtelains en bonnet carré, blanchis dans les joies d'un bruyant pantagruélisme. Fidèles aux vieilles mœurs, ils se faisaient servir à table par des gntilshommes qui, debout et la tête nue,

mangeaient derrière et en même temps que nous; du reste le maître et le serviteur buvaient dans le même verre et fumaient dans la même pipe.

Un autre jour nous tombions chez des vieillards chagrins, qui, secouant un reste de voix chevrotante, nous racontaient longuement les troubles politiques dans lesquels ils avaient figuré; et dans les accès d'hydrophobie que leur causait le souvenir des fureurs de Souvarof, leurs idées s'embarrassant dans les broussailles de la grammaire française, ne nous arrivaient plus qu'imparfaites et défigurées.

Le lendemain, une châtelaine jeune encore, et jouissant d'ailleurs de l'estime universelle, nous recevait dans un cercle où étaient admis son premier, son second et quelquefois son troisième mari, car les Polonais, pour suppléer au divorce défendu par l'église catholique, ont tous soin de glisser dans leurs contrats de mariage deux ou trois clauses de nullité, que les époux font valoir si après

quelques mois d'essai ils éprouvent du dégoût l'un pour l'autre.

Une autre fois nous suivions à la chasse aux loups un pauvre gentilhomme qui, n'ayant pour tout revenu que le produit de la vente de la peau de ces animaux, se fût, sans notre aide désintéressée, exposé seul par cupidité à être dévoré dans les forêts, lui, le cochon dont il tenaillait les oreilles pour attirer les loups, ses chiens, son domestique aux cheveux plats, aux pieds nus, aux manches courtes, et les chevaux de son traîneau.

Ceux-là, épris de leur gloire militaire, l'élevaient sans façon au dessus de celle de toutes les autres nations de l'Europe, et s'attribuaient ingénument nos plus brillans succès. Ils affectaient une hospitalité brusque, et la bonhommie grondeuse des majors allemands.

D'autres, se piquant de mœurs étrangères, et de toutes les langues ne méprisant que la leur, faisaient fleurir autour d'eux, avec les ombrages et les arts des beaux climats, l'élégance et la politesse; leurs manières larges et

empressées, nous rappelaient le ton de notre vieille courtoisie, et, plus éloquens que nous dans notre propre langue, ils ornaient leurs idées de paroles harmonieuses.

Enfin à défaut de châteaux nous nous dirigions vers les monastères, qu'on nous avait dépeints comme étant riches en bétail humain, ou chez les juifs, qui passant leur vie comme de bons patriarches à engendrer et à manger du chevreau, trahissaient par ces habitudes voluptueuses et oisives le secret de leur opulence.

Une fois introduits, Ivan, sans s'inquiéter de nos hôtes, faisait panser les chevaux, dresser la table, trotter les filles. Les barons riaient du bout des dents des bizareries de ce rustre. Aux heures convenables nous déjeûnions, nous dînions, nous goûtions, nous soupions; après quoi, les châtelaines, d'un air qu'elles tâchaient de rendre gracieux, nous faisaient ouvrir de grandes chambres sans meubles et sans feu, où les aquilons, au bruit des fenêtres et des portes ébranlées,

dispersaient la paille étendue pour notre usage, et les couvertures de soie dans lesquelles nous devions nous envelopper. Le lendemain, au bout du corridor, ou au bas de la montée, nos bottes, que de grosses servantes avaient rincées comme des bouteilles, s'offraient à nos yeux, gelées dans diverses attitudes. Nous allions auprès du feu les passer en grommelant, après quoi nous montions dans de riches traîneaux conduits par des cochers couverts de vermine.

Nous rejoignîmes la colonne le 9 février; le 10 et le 11, nous logeâmes dans des villages où nous pûmes nous convaincre de tout ce que le régime seigneurial en Pologne a d'horrible et d'odieux : des paysans à demi nus, conduits au travail à coups de nerfs de bœuf, de misérables cabanes où gémissaient sans garde et sans secours des vieillards infirmes, ou de jeunes femmes malades, tandis que leurs enfans et leurs maris, exténués pour le profit d'autrui, périssaient d'inanition au sein de l'abondance que leurs mains

faisaient naître. Nous maudissions à la vue de tant de maux, à la vue des planches percées dans lesquelles les barons obligent les serfs qu'ils veulent faire fustiger, à passer leur tête et leurs bras ; nous maudissions, dis-je, l'égoïsme atroce des nobles, et applaudissions au décret de la Providence qui les a du moins atteints dans leur orgueil, en effaçant leur patrie du rang des nations indépendantes.

Quantité de seigneurs, en ces parages, font le commerce des vivres, et le font avec d'autant plus d'avantage qu'ils l'interdisent aux juifs, que cette mesure réduit à la plus grande pauvreté, et à leurs vassaux, auxquels par précaution ils ne laissent que le plus strict nécessaire. La chasse et la pêche sont également défendues à ces derniers, sans exception pour ceux qui demeurent dans les bois ou au bord des étangs. Ainsi, forcés d'aller nous approvisionner dans les châteaux, nous murmurions du moins ouvertement quand le prix des denrées nous sem-

blait au dessus de leur qualité. Mais les barons, d'une voix grave et reposée, nous demandaient s'il était convenable de tripoter ainsi avec des gens de leur sorte ; ajoutant que n'ayant que faire de vendre pour vivre, s'ils faisaient tant que de s'abaisser à vendre, ce devait être pour gagner ; et claquemurés dans cette logique qu'ils croyaient inexpugnable ; ils attendaient tranquillement, leur balance à la main, le résultat de nos délibérations.

Le 12, par les soins d'Ivan, je pus encore voyager en traîneau. Comme on ne ralentit ici le galop ni pour monter, ni pour descendre les côtes, on fait communément de cinq à six lieues à l'heure. Les Polonais commencent à atteler à la russe. Voici en quoi cette manièr econsiste : on réunit trois chevaux de même robe et de même taille; on les place de front. Celui de gauche doit galoper la tête fortement tournée à gauche, et celui de droite, la tête fortement tournée à droite. Le cheval du milieu porte la tête directe. Cet attelage, où la docilité revêt les grâces impé-

tueuses de la nature indomptée, indiqué par les médailles antiques, n'est convenablement placé que devant une petite voiture fort basse, ou devant un traîneau.

Depuis Thorn, autant pour ménager le pays que pour ne pas nous mettre dans le cas de mourir de faim, nous ne voyagions plus que par petits détachemens. Nous n'en mîmes pas moins la famine dans tous les villages où nous nous arrêtâmes. Nous ne trouvions jamais que de vieilles croûtes dans les magasins de l'État, et elles nous étaient distribuées par des hâbleurs, patriotes fanatiques, qui, ne sachant plus que louer dans le bouleversement général, se rabattaient sur les mines de sel de la contrée. Le gouvernement ne savait remédier ni à la rapacité de ses agens, ni aux déprédations des hordes étrangères. Le pays était parcouru en tous sens par des cosaques isolés qui le pillaient. Nos soldats devaient, pour subsister, fouiller les retraites et les bois, et s'approprier les vivres que les paysans y avaient cachés. Français, cosaques, Tar-

tares à houppe, Tartares à barbe, enfouis pêle-mêle dans le même repaire, secouaient de compagnie, sur des charbons ardens répandus sur le sol, leurs vêtemens gris de vermine. Au milieu de ces cohues, il nous fallait monter la garde le sabre à la main autour de nos gamelles et manger accroupis, environnés de figures grossières qui nous raillaient en différens jargons, et qui, établies par étages sur les bancs, sur les planches, sur le four du logis, s'offraient à nos yeux dans l'arrangement des personnages d'un porche gothique.

Le 12 février, nous passâmes le Bouc, et laissâmes derrière nous le royaume de Pologne. Je ne dirai plus qu'un mot de ce petit pays, où l'on ne récolte guères que de la résine, de l'orge et du seigle, et où chaque château peut être considéré comme la capitale d'un petit État gouverné par le bâton. Ce sera comme une sorte de récapitulation.

Le paysan y végète dans des villages qu'on dirait bâtis pour des Albinos, et dont le nombre peut s'élever à 1,600 environ.

Le gros des barons, abandonné à l'avarice, à l'ignorance et à la crapule, y regrette le temps où l'on pouvait jouer publiquement un paysan à la brisque, l'enchaîner, le troquer, le tuer.

Enfin, dans les quatre cent trente villes que renferme cette province, où le commerce manque de manufactures, les arts d'ateliers, la guerre d'arsenaux, la frontière de places fortes, l'intérieur de chaussées et de canaux, six à peine sont dignes de ce nom; et parmi elles, Varsovie seule peut être comparée aux belles villes de France et d'Italie.

Pour ce qui est des productions du pays, elles sont expédiées par la Vistule à Dantzik, et vendues aux Hollandais, qui ont établi avec ces contrées sans industrie, mais non pas sans besoins et sans luxe, un commerce dont la balance est toute en leur faveur. (En 1815.)

EXTRAIT D'UN RAPPORT

Sur l'agriculture du nord de l'Europe, par W. JACOB, imprimé par ordre de la Chambre des communes, en 1826.

ON jugera par cet extrait, des progrès du royaume de Pologne sous son nouveau gouvernement.

.... La plupart des cultivateurs polonais sont des paysans ou métayers ; ils jouissent d'un droit de propriété limité sur les terres qu'ils occupent et la cabane où ils vivent, à la condition de travailler pour le seigneur un nombre de jours fixé par semaine, et de lui payer certaines redevances dont la quantité est également stipulée. Les journées de travail qui excèdent le nombre fixé leur valent un salaire.

.... Ces paysans sont très-misèrables..... Les effets de l'émancipation ne se sont pas encore fait sentir. Les paysans ne quittent pas plus la terre du seigneur que quand ils étaient *adstricti glabœ*.

.... Les serfs polonais, en 1791, ont reçu

la liberté avec beaucoup de défiance. Ils s'effrayaient de l'idée d'être abandonnés de leurs maîtres dans leur vieillesse et leurs maladies. .....Ils sont peu industrieux, et cherchent peu à améliorer leur sort. En général ils sont ignorans, fanatiques et superstitieux, et les travaux de l'agriculture sont fort mal exécutés.

Dans le nord, il n'y a que le trentième des terres cultivé en froment, le reste est destiné au seigle. Dans le midi, la proportion augmente en faveur du froment. Le royaume de Pologne appartient au nord.

.... Le bétail y est encore plus rare qu'en Prusse, en sorte que l'agriculture n'y peut faire de rapides progrès. Dans la province de Ploch, on compte 1 cheval ou poulain sur 106 acres de terre; 1 bœuf, vache ou veau sur 24 acres; 1 mouton sur 24; 1 porc sur 52.

Aucun pays ne convient mieux à l'éducation des moutons que le royaume de Pologne. Elle y rend de grands bénéfices, mais la pauvreté et l'ignorance des propriétaires,

les empêchent de se livrer à ce genre d'industrie. Les exemples sont impuissans pour leur faire adopter quelque nouveauté.

D'après les estimations les moins incertaines, le produit moyen du froment en Pologne est par acre de 14 boisseaux (12 hectolitres 1/2 par hectare), celui du seigle de 10, celui de l'orge de 14, de l'avoine de 8 à 10, du sarasin de 9.

Il n'y a guères que les terres de la couronne qui soient affermées en Pologne ; elles jouissent de diverses exemptions, aussi sont-elles abondamment fournies de paysans, grand avantage pour ceux qui les prennent à ferme. Le prix de location n'en est pas moins fort bas; environ 74 centimes l'hectare, bonnes et mauvaises terres. Bien que de pareils fermages nous semblent presque nuls, cependant ils ne peuvent pas être payés depuis la diminution de la valeur des denrées ; l'État les perçoit en blé, et souvent est obligé d'abandonner les arrérages.

Il y a trop peu de propriétés privées affer-

mées, pour que l'on puisse se former une idée du loyer des terres des particuliers.

La classe des fermiers manque en Pologne; il n'y a pas de condition moyenne entre le misérable paysan et le propriétaire noble. La noblesse dédaigne toute autre profession que celle des armes ou la culture de ses terres. Les artisans et manufacturiers sont tous étrangers, presque tous allemands; le commerce est dans les mains des juifs.

Quelques personnes du plus haut rang ont voulu récemment établir des manufactures sur leurs domaines, y fonder des colonies; elles ont presque toujours été obligées d'appeler des étrangers pour exécuter tous les travaux.

Une chose remarquable est la facilité avec laquelle en Pologne le commerce se passe de métalliques; le troc remplace l'achat et la vente. Les juifs en sont les instrumens. Ils conduisent les diverses marchandises des producteurs aux consommateurs. On pourrait presque les appeler la monnaie du pays.

Les denrées nationales sont à bas prix, et les marchandises étrangères, abstraction faite des droits, fort chères.

La population du royaume actuel de Pologne est de 3,800,000 habitans. Le revenu public ne dépasse pas 50 millions; il ne suffit pas aux dépenses, la Russie y ajoute un supplément de 12 à 13 millions. La capitation des paysans de la couronne est de 22 francs par individu.

Depuis six ans près de 250,000 étrangers, presque tous allemands et manufacturiers, sont venus s'établir dans ce royaume, où il se fait beaucoup d'essais de manufactures. Les mines paraissent offrir les chances les plus brillantes. Il y en a de fer, de cuivre, de calamine et de charbon.

LA POLOGNE RUSSE.

Le 12 février nous passâmes le Bouc, qui sert ici de ligne de démarcation entre le royaume de Pologne et la Pologne-Russe.

Sur la rive orientale de ce fleuve s'élève Brzescie, ou Brzese-Lytouski, autrefois capitale de la Polésie, province couverte de landes et de marais. C'est une ville de quelque ressource, mais extrêmement sale, quoique passablement bâtie pour une ville polonaise. Elle appartient à la couronne; les Russes en ont un peu changé l'aspect. On y trouve des prisons, des couvens, des scribes, de mauvais lieux; en un mot tout ce qui, au défaut des arts et de la politesse, caractérise une ville civilisée.

On y aborde, du côté du levant, par une large et belle route plantée d'arbres.

Une quarantaine de mille hommes étaient alors cantonnés dans les environs. Les officiers se portaient en foule à Brzescie, laissant au passage une forte odeur de pommade, et tenant en français, quand nous passions à côté d'eux, des propos avantageux et remplis de vanité.

On ne savait où se loger; les maisons des juifs d'Anapoli, faubourg de la ville situé de l'autre côté de la rivière, étaient encombrées de soldats coupés en deux comme des guêpes. Le vacarme que faisaient dans les cafés et dans les restaurans, les officiers de cavalerie, toujours piaillant, chantonnant, brandissant de longues cravaches dont ils cinglaient les garçons, ou faisant pirouetter des chaises, tandis que les cadets, la poitrine rembourrée, joutaient avec des queues de billard, ou polissonnaient autour des tables, rendait inhabitable jusqu'au voisinage de ces établissemens de nouvelle création.

Mais, dans l'après-midi, nous eûmes le

bonheur, le lieutenant Ravel et moi, de rencontrer un Allemand, employé au service de l'administration, qui nous invita à aller dîner et loger chez lui. Chemin faisant, nous remarquâmes que la ville ressemblait assez à une ville naissante, élevée parmi les ruines d'une ville abandonnée. L'employé nous dit là-dessus que les Russes aimant mieux bâtir à neuf que de raccommoder, et laisser tomber d'elles-mêmes leurs masures que de les démolir, nous reconnaîtrions plus tard qu'il en était ainsi de toutes les villes de l'Empire.

Nous passâmes devant la salle de spectacle : c'est une grange de grossière structure, où l'on imite les éclairs au moyen d'une feuille de papier enflammée que l'on fait courir le plus vite qu'on peut le long d'une ficelle; il y avait pourtant des équipages à la porte.

Le lendemain nous eûmes à déjeûner notre hôte, un officier polonais, un baron des environs et un marchand anglais d'une figure *stagnante*, qui nous entretint, pendant tout le repas, de ses affaires et de ses voyages.

Comme il nous dit qu'il avait parcouru toute l'Amérique du sud, nous lui demandâmes des renseignemens sur les incas et les caciques de ce pays. Voici ce dont il jugea à propos de nous régaler :

Ces misérables, nous dit-il, relégués dans des cavernes, vivent sur la mousse, environnés de fainéans couleur de cuivre, qui leur servent à manger dans des jattes de bois. Ceux du Pérou préfèrent au rivage de la mer le voisinage des Andes, dont les campagnes ombragées d'épaisses forêts, recèlent les urnes de mille rivières aux ondes bleuâtres, bordées de capucines.

Quand Pizzare découvrit le Pérou, les incas de cet empire, suivis de gros lamas, erraient en paix dans des campagnes semées de belles-de-nuit, et mangeaient avec leurs doigts dans des écuelles d'or et d'émeraude. Aujourd'hui, idolâtres en apparence par haine pour les vieux chrétiens, ils ne suivent au fond aucune religion, et vivent indépendans dans des retraites ignorées.

Les descendans des caciques, qui dominaient jadis sur les nations des rives de la Plata, regardent comme leurs feudataires les conquérans qui sont venus s'établir sur leur territoire, et la république de Buénos-Ayres, pour fonder ses droits, a reconnu les leurs, au détriment de ceux de la métropole.

Je me trouvais à Buénos-Ayres, continua l'Anglais, un jour qu'une députation de ces caciques se présenta devant le palais du Gouvernement; ils furent d'abord introduits avec de grandes marques de respect. Quand ils furent assis, on leur ceignit la tête d'un mouchoir de couleur; cérémonie qu'ils regardent comme extrêmement flatteuse. Un d'eux ayant préféré un mauvais chapeau qu'un des spectateurs avait placé sur une corniche, la république eut la générosité de le lui octroyer sur-le-champ. On leur débita ensuite une harangue proportionnée à leur imbécilité; et, comme pour un cacique, boire est régner, des valets eurent ordre de leur verser dans le corps autant d'eau-de-vie qu'ils en pourraient sou-

haiter. On les gratifia ensuite de quelques poignées de réaux, et on les congédia. Ils trouvèrent à la porte des crocheteurs qui les placèrent sur des civières; des nègres et des porteurs d'eau leur formèrent un cortége, sur lequel le reste de la populace s'épuisa en brocards; et, quand on eut gagné le cabaret obscur où ces souverains devaient être déposés, on les jeta sans précaution dans de petites cours déjà à moitié remplies de chevaux sauvages à vendre, et où les rayons du soleil, réunis comme dans un carquois, séjournaient en flèches de feu.

Ce discours, haut en couleurs, fit une grande impression sur l'esprit du baron. L'officier, vers la fin du repas, nous fit, à peu près en ces termes, le résumé de ses opinions sur les femmes des pays où il avait voyagé :

L'Italienne est une créature qui aime; la Russe, une créature qui s'aime; la Française, une créature qui plaît. L'Italienne cède à l'amour par amour, la Russe par besoin, la

Française par reconnaissance, l'Allemande par bonté, la Polonaise par sentiment. On plaît aux Italiennes par son cœur, aux Françaises par son esprit, aux Russes par sa figure, aux Polonaises par son caractère. Les Françaises sont souvent tentées par l'amour qu'elles inspirent; les Espagnoles et les Italiennes ne le sont jamais que par celui qu'elles ressentent. Les premières se prêtent, les autres se donnent.

Quand nous sortîmes de table, il y avait déjà plus de quatre heures que le détachement était en route. Le baron voulut nous accompagner jusqu'à une demi-lieue de la ville. Les Anglais, nous dit-il à propos de celui que nous venoins de quitter, ne sont pas aimés en Pologne à cause de leur morgue, et parce qu'ils ne sauraient souffrir qu'on soit heureux gaîment, ni d'une autre façon qu'eux.

Il nous vanta ensuite le zèle que les Polonais avaient montré dans nos rangs; zèle qu'il regardait avec raison comme assez mal ré-

compensé. Après d'autres propos il nous quitta.

Le froid, cependant, augmentait d'intensité à mesure que le jour approchait de son déclin; l'air était pur et le ciel bleu; mais le vent s'élevait, et les pins des bords de la route balançaient, sous leurs rameaux hospitaliers, semblables à des tentes verdoyantes, de petites girandoles de glace que les rayons du soleil couchant teignaient d'une nuance de rose et rendaient éblouissantes. Nous marchions avec la plus grande vitesse, le nez dans nos fourrures, et sans trop prendre garde à la route que nous suivions. Nous allions même laisser à notre gauche celle que la colonne avait prise, quand deux cavaliers, qui revenaient du village d'étape, nous avertirent de l'erreur où nous étions sur le point de tomber; ils nous montrèrent en outre un sentier qui devait nous faire gagner au moins une bonne lieue; or ce sentier, suffisamment indiqué par les traces des pas de leurs chevaux, nous conduisit à un marais glacé sur lequel nous débu-

tâmes par faire de bonnes chutes, et que nous ne parvînmes à traverser qu'en nous asseyant sur nos talons, et en nous laissant pousser par le vent que fort heureusement nous avions en poupe, pendant que nous nous accrochions aux pierres plantées çà et là dans la glace. Nous entrâmes ensuite dans une grande forêt où la nuit vint nous surprendre, et au sortir de laquelle nous trouvâmes un ciel étoilé et une plaine couverte de neige. Bientôt le vent redoubla de violence, la surface de la neige devint, en quelques endroits, assez forte pour nous porter; dans d'autres elle se brisait sous nos pieds, et nous nous déchirions les jambes aux aspérites qu'offraient les bords des trous que nous faisions en marchant. Ravel dès lors commença à se plaindre de l'horrible âpreté du climat; j'entendais le claquement de ses dents, et ses cheveux, couverts de glaçons, lui donnaient la mine de l'hiver personnifié. De mon côté, je sentais mon sang se glacer et mes paupières s'appesantir, en dépit du mouvement que je

me donnais pour me réchauffer. Ravel, qui avait beaucoup bu, me criait de le tuer. Nous poursuivions néanmoins notre route, filant en ligne droite comme des chiens enragés, et par le même mouvement de fureur et d'aliénation, lorsque deux cosaques que la tourmente avait forcés de s'arrêter en ce lieu, et qui attendaient tranquillement à l'abri de leurs chevaux que le vent leur permît de continuer leur voyage, s'offrirent à nos regards. Ils nous prirent sans doute pour des paysans du voisinage, puisqu'ils nous virent approcher sans donner la moindre marque de défiance. Pour nous, nous ne songeâmes point à tirer d'eux quelque renseignement utile. Leur aspect nous ayant rappelé notre captivité, et Ravel, ranimé par la colère, ayant mis le sabre à la main, nous fondîmes sur eux en les accablant de coups et d'injures, et les obligeâmes à s'enfuir à toute bride. Après ce bel exploit, qui nous avait un peu réchauffés, nous retrouvâmes le malencontreux sentier que nous avions perdu

sur la glace polie du marais. Il nous conduisit à une manière de palissade derrière laquelle un soldat russe faisait sentinelle. Effrayée de notre subite apparition, cette sentinelle nous tira un coup de fusil; grande rumeur dans le voisinage, et la campagne de se couvrir de figures effarées qui portaient des lanternes, et de cavaliers couverts de peaux de bêtes, qui galopaient autour de ces lueurs en blasphémant et en brandissant des sabres nus. On entendait des voix s'appeler, se répondre, et la barrière devant laquelle nous attendions avec inquiétude la fin de ce tumulte, vomissant tout à coup une troupe de fantassins marchant à pas précipités, des mains plus dures que des tenailles s'emparèrent de nous, et nous traînèrent devant le commandant d'un poste commis en ce lieu à la garde d'un parc d'artillerie.

Il est un pays qu'on appelle Samarcande, où les poètes comparent le nez d'une belle femme à la pointe d'une épée, et où la terre se couvre de toutes sortes de fruits et de

moissons. Le commandant au pouvoir duquel nous venions de tomber, né de parens russes, avait vu le jour dans ce charmant pays, et demeurait, quant à présent, au fond d'une grange où il vivait dans la compagnie, quelque peu taciturne, de son sabre et de son chien. Au bruit que nous fîmes en entrant, il tourna vers nous un visage sur le vermillon duquel étaient peintes la bonhommie et la simplicité. Il se leva, mais avant de nous adresser la parole, il alla faire une douzaine de grands signes de croix devant une châsse portative, au fond de laquelle était collée une mauvaise estampe représentant l'image d'un grave pied-plat du calendrier grec, dont l'auréole de papier doré ressortait à la lueur d'une petite lampe de verre. Il y a de ces châsses dans présque tous les appartemens des Russes. Elles sont ordinairement garnies d'un petit rideau de soie ou de mousseline, qu'on tire dévotement sur l'image lorsque, dans la chambre où elle est placée, on désire se livrer à certaines conversa-

tions ou à certains plaisirs, comme, par exemple, quand un mari, le dimanche, veut s'approcher de sa femme, ce qui, chez les chrétiens de l'église grecque, est regardé comme un gros péché.

Cependant, quand on eut dit au commandant de quoi il s'agissait, il congédia la soldatesque, et, faisant sortir d'une pièce voisine un jeune garçon aux cheveux blonds et flottans, qui parlait français, il nous fit faire plusieurs questions auxquelles nous répondîmes de notre mieux. Nous jurâmes ensuite devant l'image que nous ne cherchions point à déserter; alors on nous fit approcher du feu, on nous servit de l'eau-de-vie, et nous nous mîmes à causer.

Ravel, après les complimens d'usage, demanda tout à coup comment on traitait l'amour en Russie, ajoutant qu'en France on en parlait, qu'en Angleterre on y rêvait, et qu'en Italie et en Espagne seulement on le faisait. Le commandant répondit en souriant qu'on l'achetait; ce qui nous semblait pi-

toyable, car si l'amour résiste difficilement à la possession, du diable s'il résiste à la propriété. Nous passâmes de là aux habitudes des Kirguis tartares indépendans qui coupent un talon aux étrangers qu'ils prennent à la guerre, et leur font en cet état garder leurs troupeaux à cheval. Enfin, on en vint aux mœurs de nos contrées, et aux délices de Paris, et la conversation jaillissant à grand bruit d'une source si féconde, effleura tous les sujets en dispensant tour à tour la louange et l'épigramme.

Nous bavardâmes de la sorte jusqu'à deux heures du matin, riant, malgré nos engelures, des naïvetés du bon commandant, qui ne concevait pas que nous n'eussions aucune teinture de la langue russe, langue qu'il parlait lui, si couramment.

Nous comptions qu'il nous retiendrait à coucher ; mais on n'avait dans la grange ni lit ni paille à nous offrir. Le page au nom de son maître nous en fit des excuses, après quoi on nous confia à un vieux brigadier qui nous

conduisit chez un juif auquel les cosaques ses hôtes n'avaient encore cassé que dix-neuf dents.

Nous trouvâmes ces messieurs accroupis autour d'un feu qu'ils avaient allumé au milieu de la taverne, et qui la remplissait d'une lueur infernale. Ils avaient passé la nuit à boire, leur chef, qu'on avait enivré, fumentait étendu sur le sol, le visage dans la poussière. Au fond, non loin d'une espèce d'alcove où se débattaient de petits enfans livides, la juive, pâle et échevelée, la bouche en sang et les mamelles découvertes, tournait autour d'un cosaque qui tenait son mari par la barbe et voulait lui plonger la tête dans un baquet plein d'eau. Nous n'avions pas encore refermé la porte de la taverne, que déjà tous les yeux s'étaient tournés de notre côté. Notre arrivée fut une bonne fortune pour le circoncis, qu'on finit par lâcher pour se jeter au-devant des survenans. Nous vîmes alors gesticuler autour de nous un cercle de gens à demi ivres, dont les regards en dessous ne

nous présageaient rien de bon. En cette extrémité, il me vint dans l'esprit de détourner l'orage qui nous menacait, en noyant dans le brandevin la colère naissante de nos nouveaux hôtes; et prenant à l'instant même un langage analogue à ce dessein, « Camarades, leur dis-je, nous venons vous demander l'hospitalité, et nous aurons le plaisir de vous payer à boire, si vous le trouvez bon. » A ces mots, que je proférai en mauvais allemand, et que le juif leur rendit en esclavon d'où dérive leur baragouin, ils se prirent par la main, et se mirent à danser en rond en criant houra!! et, à la fin de chaque refrain, ils se débandaient pour aller boire. Enfin, quand nous eûmes épuisé jusqu'à la dernière goutte des provisions du lieu, le juif, devenu l'objet de la reconnaissance générale, fut promené en triomphe autour du feu, le front ceint d'un lien de paille, et les épaules chargées de l'humide et sanglante dépouille d'une vache qu'on venait d'écorcher.

Après cette cérémonie, les cosaques se

dispersèrent dans la taverne, et se mirent, ainsi que Ravel, à ronfler à grand bruit; pour moi, je fis en sorte de ne pas m'endormir pour avoir l'œil sur nos armes. Au point du jour, on nous envoya un guide qui nous conduisit au village où la colonne avait couché. Nous en partîmes vers midi quand on nous eut placés sur une pyramide de bagages, élevée sur un chariot traîné par des bœufs, pour que nous n'irritassions point par la marche les engelures qui nous étaient survenues la nuit précédente; et, de cette éminence où la bise me faisait éprouver, particulièrement aux genoux et aux poignets, d'intolérables douleurs, je promenais mes regards sur des campagnes mornes et glacées, qu'animait cependant, mais à de longs intervalles, le passage rapide d'un traîneau peint de couleurs brillantes et rempli de jolies femmes, que de jeunes chevaux faisaient glisser sur la neige comme une corbeille de fleurs. On saluait les pauvres Français d'un sourire triste et doux; et nos ames émues s'envolaient à la suite de

l'aimable vision. Un autre jour, c'était une cavalcade de châtelains courtois et de dames montées sur des palefrois paisibles, qui se rendaient au prochain manoir, escortées de vieux serfs aux tempes rasées. Plus loin, défilait dans les bois une caravane de juifs au teint pâle et à la barbe d'ébène; ils cheminaient la tête enveloppée d'un voile, et suivis de petits chariots chargés de vieilles hardes et de poêlons, tandis que leurs femmes et leurs enfans tenant des vases, ou s'entourant le bras de bandelettes, suivaient en jetant sur nous des regards d'une expression indéfinissable.

Nous entrevoyions des châteaux que des fossés pleins d'eau environnent en été d'une ceinture flottante de nénuphar et de roseaux; d'autres, surmontés de petites tourelles dont les fenêtres circulaires brillaient au clair de la lune, comme les yeux effrayans d'un hydre, se déployaient sur une hauteur, au centre des longs replis d'un chemin en spirale; d'autres étaient ornés de frontons à la grecque, por-

tant sur des colonnes d'un travail assez grossier, mais qui ne laissaient pas d'embellir le paysage; enfin, nos regards rencontraient quelquefois de ces châteaux forts construits du temps des irruptions des Tartares, et auxquels de grands arbres et des tours couronnées de créneaux donnent un caractère si imposant. Ces demeures, nous disait-on, vous seraient ouvertes par des concierges au front taciturne, dont la haute taille et les moustaches blanches impriment une sorte de respect, mais n'effrayent point les araignées; et si je m'informais des mœurs des châtelains aux Allemands répandus dans le pays, j'apprenais qu'ils avaient perdu, avec la liberté, les grâces et même les vertus qui leur étaient propres; ainsi le cerf mutilé ne porte plus de rameaux.

Le 15 février nous rencontrâmes une petite troupe de recrues russes qu'un sergent armé d'une pique conduisait à Brzescie; ils avaient été levés dans le nord de l'empire, d'où on les avait amenés chargés de chaînes;

mais depuis quelques jours on les leur avait ôtées, de trop grandes distances les séparant alors de leur pays natal pour qu'on pût craindre qu'ils songeassent à déserter. Ils marchaient sur trois rangs, au pas cadencé, avec la plus grande vitesse et sans se désunir jamais, quelle que fût d'ailleurs la nature du terrain. Nous lûmes dans leurs regards craintifs et farouches une partie des contes absurdes qu'on avait cru devoir leur faire sur les destructeurs de Moscou. Chaque soldat était vêtu d'une capote d'une grossière et forte étoffe presque impénétrable à la pointe du sabre. Quelques-uns parlaient des langues inconnues, et nous en vîmes dont la couleur du teint était à la lettre verdâtre; le sergent nous assura que cette particularité ne provenait point de la fatigue, et que nous pouvions nous en convaincre par l'inspection des autres parties de leur corps. Leurs cheveux, d'un jaune de nuances mêlées, étaient durs et plats, et leurs yeux extraordinairement brillans.

Nous fûmes alors comme épouvantés de l'idée que nous nous fîmes de la discipline russe, qui assujétissait ainsi, quand elle le jugeait convenable, aux formes gênantes de la tactique la plus minutieuse, une foule de nations naguère vagabondes et presque sauvages.

Le sergent nous dit en riant que depuis quelques jours seulement il nourrissait ses gens de pain et de légumes. Dans le nord, les larges champignons dont la Russie et la Pologne abondent, lui avaient permis de vendre à son profit les vivres qu'il recevait pour sa troupe, qu'il menait paître à une petite distance des lieux d'étape.

Quelques-uns de nos soldats ayant voulu goûter de ces champignons, ressentirent presque aussitôt après de violentes coliques; mais les cosaques de l'escorte, habitués comme les Russes et les Polonais à ce végétal, en mangèrent sans éprouver la moindre indisposition.

Les Polonais le font sécher à la fumée, et n'y mettent jamais d'autre assaisonnement

que du sel ; les Russes le font cuire avec soin, à moins que les circonstances ne leur en refusent les moyens : alors ils le mangent cru, ce qui est le plus horrible régal qu'on puisse imaginer. Ces usages, au surplus, sont, comme on le pense bien, tout-à-fait particuliers aux dernières classes de la nation.

Le 16, un de nos soldats étant sorti vainqueur d'un combat à coups de poings avec un Russe qui l'avait provoqué à ce genre d'exercice, les cosaques vinrent l'en féliciter et lui offrir du genièvre et du tabac. Je dois dire à cette occasion que nous trouvions toujours les cosaques prêts à prendre notre parti dans les différends que nous avions avec les Russes; car la sèche arrogance de cette nation ne leur était pas moins insupportable qu'à nous-mêmes. Eux, ils se plaisent dans l'azote des tavernes, dans le bruit, dans le mouvement; francs, ouverts, sans fiel et sans rancune, ils se piquent de vigueur et d'agilité, et souffrent plus volontiers la soif et la faim que la gêne; en sorte que les entraves imposées aux Russes

dans leur habillement, leurs crocs retroussés et cirés, leur face sérieuse et la roideur de leur maintien, excitaient à toute heure leur bruyante et triomphante hilarité. Quand il s'élevait une querelle, c'était toujours le cosaque qui portait les premiers coups : la moitié du temps le Russe, la mine pincée, se laissait battre, emmenait des témoins, et allait se plaindre. Nous, nous formions un cercle, et discourions sur les meurtrissures; car nous n'étions pas en position de prendre part à ces démêlés.

Les Russes doivent leur gloire militaire à leur discipline; chez eux elle est en commun; chez les cosaques, où chacun vise à la renommée par des prouesses personnelles, la gloire est individuelle.

Les Russes, forcément revêtus de mœurs d'emprunt, et encore meurtris du knout de leurs législateurs, rapportent tout à la discipline, et donnent l'obéissance pour base à toutes les vertus. Les cosaques, moins dépravés, libres d'ailleurs, et en possession de mœurs

qui leur sont propres, ne jugent pas de même de la servilité. La grandeur et la dignité (ces expressions vont au-delà de ma pensée) sont chez eux le partage des individus, et chez les Russes celui de la nation.

Le caractère des Polonais, assez semblable à celui des cosaques, offre par conséquent plus de garanties, et comporte plus de qualités essentielles et aimables que celui des Russes, dont l'égoïsme, l'orgueil et la ruse forment, dit-on, l'essence.

Des lois convenablement adaptées feraient facilement éclore ici de grands talens et de grandes vertus. Je n'ai pas besoin de dire quel serait le partage des Russes.

Depuis Brzescie on compte les distances par werstes; il en faut quatre et un cinquième pour faire une lieue de poste. Toutes les routes de l'empire sont jalonnées de poteaux noirs autour desquels serpente un large ruban blanc peint à l'huile; et ces poteaux indiquent de l'un à l'autre la distance d'un werste.

LA VOLHYNIE.

Ce pays, qu'on appelait autrefois le *garde-manger* de la république, était une de ses plus grandes provinces. Il fait actuellement partie de la Pologne russe, ainsi que la Lithuanie, la Polésie et la Podolie, vastes contrées en proie au despotisme tracassier d'une foule de brouillons subalternes accourus en charrettes du fond de la Moscovie.

La Volhynie, comme le royaume de Pologne, offre des forêts immenses sans habitations, et des plaines non moins vastes sans bouquets d'arbres et sans mouvemens de terre. Le jardinage y est pour ainsi dire inconnu, mais elle nourrit des troupeaux estimés; elle renferme des pâturages où paissent des bœufs d'une taille énorme. Le Borysthène, qu'ombragent vers le midi de longs rideaux de peupliers et de platanes, l'Horin,

le Prypée, dont les bords sont couverts de mélèzes, de sorbiers et de sapins; la Ster, l'Orisa et un grand nombre d'autres rivières qui l'arrosent, lui fournissent d'excellent poisson, et donnent de la grâce au paysage, en dessinant çà et là d'immenses rubans d'azur. Ses forêts, où l'on ne rencontre ni ronces ni broussailles, où l'on respire un air parfumé, et dans lesquelles on pénètre comme sous de vastes colonnades, abondent en toute sorte de gibier. Mais les petits oiseaux, soit que la verdure sombre des sapins les effraie, soit à cause de la longueur des hivers, n'y font jamais entendre leurs chants. En revanche, des lacs d'une étendue médiocre, offerts comme des coupes à la soif des élans, des ours, des cerfs, des sangliers et des loups que ces forêts nourrissent, s'étendent en larges miroirs au fond de leurs retraites. J'ai vu, sur les rives charmantes de ces lacs, les meutes du châtelain fatigué se traîner harassées sur la mousse parsemée de petits champignons couleur de rose. Nous venions dans ces solitudes cher-

cher le silence et le recueillement; nous y trouvions des chasseurs entre deux vins, chantant sous de vieux bouleaux; ils nous conviaient à leurs orgies, et nous ajournions poliment les méditations philosophiques.

La Volhynie faisait autrefois partie du pays des cosaques kakol, c'est-à-dire des chevriers à houppe, le mot cosaque signifiant chevrier, et le mot kakol, houppe. Ces peuples possédaient aussi la partie orientale de la fertile Ukraine; ils étaient pasteurs et nomades comme les Tartares, dont leur physionomie rappelle tous les traits. Ils portaient une tunique assujettie avec une ceinture couverte de dessins chinois; ils laissaient croître leur barbe, et leur tête, entièrement rasée, à l'exception du sommet, offrait, comme celle des Japonais, une houppe qu'ils avaient soin d'enduire de graisse et de terminer par une tresse bien luisante qu'ils ramenaient derrière l'oreille. Leurs armes étaient l'arc, la lance et le sabre; ceux de ces cosaques qui habitaient la Volhynie furent, à l'exception de

quelques individus, entièrement détruits par les Polonais. Les descendans des survivans, fidèles aux mœurs de leurs pères, en conservent aussi le costume. On assure que leur nombre au lieu de s'accroître diminue tous les jours; quelques-uns servent à table chez de riches barons, qui se plaisent à leur faire remplir cet office sous un vêtement dont la splendeur étrangère ajoute à l'éclat de leurs maisons.

Il n'y a point de condition pire que celle des paysans volhyniens : les barons peuvent les fouetter, les louer ou les vendre comme le plus vil bétail. Ce régime les a tellement abrutis qu'il ne leur reste plus de l'homme que la figure. Des seigneurs, meilleurs économistes, ont voulu les tirer de leur inertie stupide par l'attrait des commodités de la vie, mais il n'était plus temps: ils ont bravement bouché les cheminées et renversé les lits qu'on avait fait construire et dresserdans leurs cabanes: à plus forte raison ont-ils repoussé les innovations dont ils ne devaient tirer au-

cun profit, comme les nouvelles méthodes de culture, par exemple. Ainsi les barons atteints dans leur avarice, recueillent le juste prix de leur inhumanité.

Leurs idées religieuses sont celles de la populace des autres Etats catholiques romains où l'Église est très-influente, comme en Espagne, en Irlande et à Naples, c'est-à-dire celles de ce qui existe de plus dépravé sur la terre. Du reste, ils sont paisibles et inoffensifs, et tellement habitués aux mauvais traitemens de leurs seigneurs, qu'ils tremblent et s'humilient devant toutes les personnes qui leur paraissent d'un rang supérieur au leur. La vie qu'ils mènent est la plus triste et la plus monotone qu'on puisse imaginer; ils ne sont démonstratifs que dans l'ivresse, et, dans cet état, on les voit passer sans gradation de la plus grande joie à la plus grande tristesse, mouvemens qu'ils n'éprouvent ni à la naissance d'un fils ni à la mort d'un père; car, pour ce qui est de ces choses, ils semblent penser que c'est au baron

qui les compte dans son mobilier à s'en affecter.

On a dit du pourceau qu'il n'a d'intelligence qu'autant qu'il lui en faut pour l'empêcher de pourrir; je crois que, toute proportion gardée, on en pourrait dire autant de ces pauvres gens, dont les yeux et les traits n'offrent guère d'autre expression que celle d'une *animalité* sans idée.

Il existe pourtant dans ces têtes des semences de fanatisme dont l'Eglise, à l'occasion, pourrait tirer parti.

JOURNAL.

Ratno, petite ville en bois : les juifs y ont des magasins en briques et une synagogue d'une structure passable; du reste, c'est un lieu fort misérable, mais aussi c'est une starostie; or, on appelle ainsi les villes données par le czar à tel ou tel individu dont il veut récompenser les services. Comme ceux qui en jouissent n'en peuvent transmettre la possession à leurs héritiers, ils s'attachent à en

tirer le plus d'argent possible, sans se mettre en peine, la moitié du temps, de l'entretien des temples, des chaussées, des bazars, ni de quoi que ce soit, bien que cet entretien entre de droit dans les conditions de l'investiture. Aussi, malgré le triste spectacle qu'offrent en général les villes polonaises, est-il encore aisé de reconnaître, à un certain surcroît de laideur additionnelle, celles qu'on a érigées en starostie.

On achevait de rebâtir Kowel quand nous y arrivâmes : cette ville avait été brûlée un an auparavant; elle peut contenir de quinze à seize cents familles, presque toutes juives. Nous en partîmes le 20 février, emportant avec nous les imprécations d'une figure orageuse qui, du fond de ses larges favoris, nous reprochait l'incendie de Moscou et le viol de sa marraine : ce reproche nous fit beaucoup rire.

Nous rencontrâmes à quelques pas de là un prêtre de la religion grecque : il revenait d'un enterrement d'où il rapportait une cruche

d'eau-de-vie. Sa présence causa dans l'escorte une rumeur de mécontentement ; les officiers s'inclinèrent devant lui, mais les soldats se hâtèrent de cracher trois fois par-dessus leur épaule gauche. Nous demandâmes à quelle fin ; c'était, nous répondit-on, pour conjurer les malheurs dont, selon le peuple russe, la rencontre d'un pope est toujours l'infaillible augure. Les prêtres grecs se sont fort multipliés en Pologne depuis le démembrement ; mais cette circonstance indique seulement les progrès de la population russe, car les Polonais sont trop attachés à leur croyance pour songer à changer d'Eglise.

Les popes ne peuvent exercer leur ministère que mariés ; veufs, ils doivent embrasser la vie monastique, ou, s'ils veulent former de nouveaux liens, renoncer aux ordres.

Propagateurs ardens de recettes mystiques, de contes merveilleux et de simagrées, ils ne s'adressent qu'à l'imagination du peuple dont ils pervertissent à loisir le bon sens et les lumières naturelles ; et si la barbarie, par de

semblables moyens, se maintient dans nos campagnes malgré l'effort de nos villes, si ses hurlemens retentissent jusqu'aux portes de notre savante capitale, qu'on juge de la profondeur de ses racines dans un pays où tout favorise ses développemens.

Le 22, on nous logea douze officiers dans une hutte de six pas de long. Le village appartenait à un baron que nous surprîmes sciant du bois tandis que sa femme lavait du linge. Ils avaient naguère enterré leur vieil épagneul sous l'ombrage ; et ces manières, dignes à la fois des temps de Céladon et d'Ulysse, reparurent au dîner, où l'on nous servit un jatte de lait et un cochon entier rôti.

Le 23, même logement que la veille, mais dans un village assez considérable. Nous eûmes le soir la visite de deux cosaques de mauvaise mine, et la nuit on nous vola un sabre. En regardant par le coulisseau qu'on avait entr'ouvert du dehors pour commettre ce larcin, nous vîmes dans la campagne briller, au clair de la lune, une petite croix de cuivre de

la forme de celles que portent à leur coiffure les cosaques irréguliers. A cette marque nous reconnûmes en quelles mains notre bien venait de tomber, et nous comprîmes que nous devions lui dire un éternel adieu. Cependant nous allâmes au château nous plaindre au major russe; mais nous accompagnâmes notre récit de tant de réflexions plaisantes, que le juge et les plaignans ne songèrent bientôt plus qu'à rire aux éclats de cette aventure.

Le châtelain, homme de bonne humeur, nous retint à dîner, et voulut, avant le repas, nous instruire des procédés de la justice polonaise dans les affaires de peu d'importance. Quand, par exemple, un paysan est accusé de vol, le juge peut l'absoudre sur la foi de son serment; mais il peut aussi lui faire subir la bastonnade en forme de question.

Nous eûmes au dessert la visite du sénéchal du district : cet administrateur avait, comme notre hôte, beaucoup voyagé. Il nous dit, entre autres bonnes choses, qu'il pensait qu'un vieux magistrat, dans les causes où il

s'agissait de crimes suscités par l'amour, devait juger avec ses souvenirs plutôt qu'avec son expérience; que l'effet le plus funeste de la conquête, dans le pays conquis, était l'anéantissement de l'esprit de parti, lequel, s'il restreint les idées, leur fait du moins gagner en force ce qu'elles perdent en étendue; sans compter que l'intelligence des intérêts d'une faction est plus à la portée des hommes en général que celle de ceux d'un grand État; et quand l'esprit de parti, source féconde d'amour et de haine, d'efforts et de dévouement, ne servirait qu'à bannir de la société l'indifférence en matière de politique, il devrait être encore regardé comme un grand bien. Nos jeunes Polonais, poursuivit le sénéchal, influencés aujourd'hui par des idées contradictoires, ne se reposent plus sur tel ou tel principe qu'en attendant; et, non moins inhabiles à démêler le bon de son contraire que le juste de l'injuste, ils se croient heureux ou malheureux, bons ou mauvais citoyens sur la foi d'autrui; tandis qu'autrefois, c'est-à-

dire avant le démembrement, l'esprit de parti déterminait des idées de bonheur, de civisme, et de vertu, qui donnaient aux caractères une couleur décidée et une vigueur admirable.

Il nous dit encore que chez bien des gens l'esprit avait d'autres habitudes que le cœur; que ceux-ci avaient à la fois l'esprit gai et le cœur triste, et ceux-là l'esprit triste et le cœur gai. Les Français ont l'esprit plus gai que le cœur, et les Allemands le cœur plus gai que l'esprit; les Anglais pensent et sentent tristement, et les Polonais gaîment, etc., etc. La conversation ayant encore changé de direction, le châtelain nous raconta qu'au second siége de Saragosse, des grenadiers polonais, irrités de la résistance opiniâtre des Espagnols, se firent descendre un à un avec des cordes dans un souterrain où s'était réfugié le reste encore armé, des habitans et des défenseurs d'un faubourg qu'on venait d'enlever à la baïonnette, s'exposant ainsi au danger le plus imminent pour avoir le plaisir de se baigner dans le sang de leurs ennemis.

Enfin, notre hôte et le sénéchal, réunissant leurs forces pour répondre à quelques réflexions critiques dont leur patrie avait été l'objet, nous dirent qu'ils trouvaient étrange que chez un peuple aussi passionné que le nôtre pour l'égalité, les diverses classes de la société offrissent entre elles, sans qu'aucune loi somptuaire en imposât l'obligation, des nuances aussi tranchantes : c'est, ajoutèrent-ils avec un peu d'humeur, que les Français, sans enthousiasme et sans indépendance dans l'imagination, ont essentiellement les mœurs de leur état; et de là autant de classes rangées chacune sous une étiquette distincte, et marquées par un langage, des idées et des habitudes différentes, que de métiers et de professions. Il n'en est pas de même en Espagne, par exemple, où la civilisation est née, comme en Grèce, de la poésie et de la liberté; où l'exercice de quelque art que ce soit n'absorbe jamais toutes les facultés d'un individu; où la sobriété et le défaut de population empêchent les classes inférieures d'être

à la merci des autres; où les formes du langage ont les mêmes dans tous les rangs; où d'égales prétentions à la noblesse étendent et fortifient les idées d'égalité; où l'Eglise, dont le personnel est tiré du bas peuple, qui participe par cette voie aux honneurs et aux richesses de l'Etat; où le système municipal, dont les formes sont éminemment républicaines, nivellent plus efficacement les hommes que le système politique suivi en France; et où enfin, par ces diverses raisons, les mœurs et le ton se réglent sur un type général à l'usage de toutes les classes: aussi est-il très-difficile dans ce pays de distinguer une femme de chambre d'une duchesse, et un artisan d'un prince, ce qui est à la louange du peuple, sinon à celle des classes supérieures. (1815.)

Kliwan renferme une population juive; on y voit une citadelle bâtie depuis plus de trois cents ans, qu'on a réparée en 1736, et qui aujourd'hui tombe en ruines. Sur les fondations de la partie détruite, on a construit,

pour l'intendant du seigneur auquel la ville appartient, une maison de mauvais goût. Il y a un étang et des moulins dans les environs.

Lucko, où avec les maladies de peau triomphent l'amour de l'usure et la haine des balais; Lucko, où végète une pâle et sordide populace, n'est guère qu'une longue rue pleine d'ornières et de merciers nasillards. Les juifs y spéculent ouvertement sur la luxure et l'ivrognerie; mais on leur doit cette justice, qu'ils ne perdent rien de leur gravité, ni sous le thyrse ni sous le caducée. Ils nourrissent des chèvres qu'on voit errer çà et là, et des pies qui vont sautillant sur le devant des boutiques, en appelant le passant par le cri habituel de leurs maîtres qu'elles imitent quelquefois parfaitement. La ville, bâtie sur la Ster, est le siége d'un évêché; elle possède un vieux château carré qui sert aujourd'hui de prison, et dont quatre tours tapissées de lierre défendent les angles. Nous pensâmes nous faire une affaire avec un scribe russe qui voulait nous contraindre à ôter notre chapeau

devant un écusson aux armes de l'empire qu'il avait jugé à propos d'exposer à la vénération des passans. Quelques détachemens furent dirigés vers Medzyrzo, ville assez jolie dont chaque maison est, comme à Kliwan ornée d'un petit porche soutenu par deux colonnes de briques; elle appartenait à un comte riche de plus de vingt millions de florins, qui mourut quelques mois après notre passage. On l'enterra dans une église qu'il avait fait construire pour cet usage. Son palais, ses jardins, ses trésors, passèrent à des collatéraux ricaneurs et goguenards qui lui firent gaîment brailler une messe par le clergé de Lucko, auquel on donna 6,000 florins pour ses peines, et une voiture attelée de six chevaux dont l'évêque s'empara. Pendant quatre jours, plus de six cents personnes furent régalées dans le château, qui, durant ce temps, ne cessa de retentir du bruit des instrumens de musique et des éclats de rire des convives. Enfin, on évalua à 60,000 florins, y compris le salaire des pleureuses publiques(car nos héritiers

n'étaient pas sans entrailles), les dépenses de cet enterrement.

Un jour ton héritier, plus heureux et plus sage,
Fera de tes trésors un magnifique usage,
Répandra ces flots de vins vieux
Qu'avaient sous cent verroux conservés d'âge en âge
Les soins de tes aïeux.

HORACE, *traduction de La Fare.*

L'apothicaire de Medzyrzo, ayant négligé depuis huit ans de faire un présent au sénéchal du district, se vit tout-à-coup accusé par ce magistrat d'avoir vendu des marchandises prohibées, et en conséquence il fut révoqué. Je ne sais s'il rentra dans la classe des paysans ; mais ces catastrophes sont fréquentes, et plongent dans le désespoir des familles dont la sensibilité était devenue plus exquise par les jouissances d'un luxe relatif, et par des rapports journaliers avec les classes supérieures.

Kerzec, à vingt-deux werstes de Medzyrzo, renferme une place circulaire parfaitement nivelée et très-régulière; elle appartenait, il

y a seize ans, à un prince dont les possessions s'étendaient à dix lieues à la ronde. Nous eûmes affaire pour les logemens à un intendant qui, ayant beaucoup voyagé, nous offrit la ressource d'une conversation solide et variée. Il avait commencé le pavage de la ville au moyen d'une rétribution annuelle de deux francs par chef de famille. Vers le soir il nous conduisit chez M. Pétion, Français né à Sèvres, auquel on a confié la direction d'une manufacture de porcelaine et de faïence; mais cet établissement, aussi bien qu'une fabrique de draps de nouvelle création, ne promet pas de prendre de grands développemens. La main-d'œuvre y est plus chère qu'en France, et les produits, loin d'offrir des bénéfices, couvrent à peine les dépenses. La manufacture de draps marche au moyen d'un moulin à six tournans. Non loin, se montrent çà et là quelques vestiges d'anciennes fortifications.

M. Pétion nous assura que des Français ne sauraient jamais utiliser les esclaves que

les barons, dans une velléité de libéralisme, mettent à la disposition des artistes étrangers. Ils sont tellement abrutis, qu'il faut avec eux pousser la sévérité jusqu'à la cruauté, et ne leur commander jamais qu'un nerf de bœuf à la main. Les barons exigent de ceux qu'ils louent une forte capitation dont la charge tombe naturellement sur les manufacturiers qui les emploient. Ajoutons à cette dépense celle de la nourriture ; de l'entretien et de la paye de ces rustres, les gages toujours très-élevés des contre-maîtres et des ouvriers allemands qu'on n'attire dans ces contrées qu'à force de sacrifices; le prix exorbitant, dans un pays sans crédit, des drogues et des matières qui viennent de l'extérieur ; les frais de transports dans des espaces immenses sur des chemins impraticables ; les avaries, les intérêts usuraires des banquiers juifs, etc. etc ; qu'on réfléchisse, veux-je dire, à ces désavantages, et on ne s'étonnera point du peu de progrès de l'industrie en Pologne.

Il n'y a presque que des juifs à Kerzec.

Ces individus, depuis le massacre que leurs coreligionnaires de Wilna ont fait des malades et des blessés de la grande armée, lors de la retraite de Moscou, sont devenus chers et agréables aux Russes établis en Pologne.

Ils n'ont qu'une occupation, ils ne connaissent qu'un plaisir, ils ne sentent qu'un besoin, celui d'amasser de l'argent. Tel était entre autres le secrétaire de l'intendant : au sortir du bureau, madame, sans égards pour sa barbe, le faisait travailler à ses garnitures de robe, d'après les dessins de notre journal des modes, feuille extrêmement répandue, et qui explique la manière toute française dont s'habillent dans ce pays les femmes de condition.

Nous logeâmes le 26 dans une gentilhommière de peu d'apparence. Le propriétaire se trouvait à Kiow pour un procès que lui avaient intenté un grand nombre de jeunes fillesde ses terres qu'il avait violées. Il le perdit ; mais il en fut quitte pour une amende

de trois mille roubles au profit de l'empereur ; les jeunes filles furent renvoyées sans dépens.

Dans cette demeure commandait en l'absence du satyre un Français d'un tour d'esprit fort plaisant. Il nous conta sa très-singulière histoire. « Sa mère, bourgeoise d'un « rare mérite, à laquelle les connaisseurs ne « reprochaient qu'un peu trop de ventre, l'a« vait nourri de son propre lait ; elle avait « encouru l'amour d'un odieux gentillâtre « qui, tour à tour poète, ferrailleur et ma« quignon, l'avait compromise au Pinde, à « la foire et dans vingt cafés, etc., etc. » En achevant, il nous mit au fait de quelques coutumes locales que nous ignorions encore ; j'en citerai quelques-unes. Dans les grandes maisons le principal repas est précédé d'une espèce de goûter préparatoire, consistant en poisson mariné, en viandes salées et apéritives, en fruits confits, et en vins secs de France et d'Espagne. Les nobles à cheminées se contentent pour s'ouvrir l'appétit d'un grand verre d'eau-de-vie. Aux dîners d'ap-

parat, on fait circuler un bol contenant deux pintes environ qu'il faut vider d'un trait, à la santé de la maîtresse de la maison. On appelle ce bol, la coupe nuptiale.

Quand nous nous séparâmes, notre homme nous conseilla de ne pas ménager les calembourgs et de feindre une étourderie bien bruyante, si nous tenions à passer pour des gens d'esprit chez la plupart des châtelains.

Ostrog est une ville sale, noire, boueuse, mal bâtie, mais peuplée et commerçante. La grande place, environnée de baraques chancelantes, soutenues par des jambes de force, est le lieu où se tient le marché aux grains. Cette ville est assise sur l'Horin et offre des restes de fortifications. Son nom signifie forteresse. Elle a dû être autrefois d'une grande importance; mais comme toutes les villes de la Pologne, elle est tombée à mesure que l'esclavage de la nation s'est accru.

Nous traînions avec nous un Espagnol dont la face basannée excitait presque autant de surprise dans les lieux où nous passions,

que les longues oreilles de l'animal inconnu, c'est-à-dire du mulet sur lequel il était monté. Il avait pour les juifs, qu'en bon Espagnol il croyait fournis d'une queue comme les singes, une horreur insurmontable. En arrivant à Ostrog, un violent accès de fièvre le mit au lit; le délire survint, il fut bientôt à l'extrémité. Alors il nous fit approcher, et, les yeux brillans d'une flamme que le médecin trouva de mauvais augure, il se mit à nous entretenir des bois d'orangers, des palmiers, des bosquets de lauriers roses à l'ombre desquels son heureuse enfance avait été nourrie. Bientôt il nous parla de ces objets comme s'ils eussent été devant ses yeux. Il voyait sous le feuillage serpenter des eaux limpides, et voltiger de petits oiseaux aux ailes diaprées. C'était en langue castillane qu'il s'exprimait. Il se croyait transporté dans les rues de l'agréable capitale du royaume de Valence, où le peuple en caleçon de nageur porte au lieu de manteau un tapis bariolé qu'il ploie en long et jette comme un châle sur l'épaule.

Il nous parlait de balcons peuplés de jeunes femmes au teint pâle, aux yeux noirs, à la bouche de rose; il nous demandait si nous n'entendions pas le son des guitares et les chants mystérieux et lointains des sérénades ou des processions nocturnes. Quelquefois il croyait respirer l'air chaud et voluptueux de ces rives charmantes, et il se récriait sur la sérénité du ciel, dont l'azur étincelait des feux d'une multitude d'étoiles d'or et de diamans, etc., etc.

Nos soins, l'odeur infecte du lieu, les croassemens des circoncis, qui, par le trou de la serrure, nous demandaient en cas de mort la préférence pour ses hardes; rien enfin ne put le tirer de cet état; au point du jour il mourut.

Nous fîmes notre entrée à Novogrod-Volinski le 6 mars. C'était un jour de marché. Nous trouvâmes la ville pleine de bestiaux, et de tréteaux chargés de poisson salé. Il y avait autour du bazar lequel est circulaire et bâti en briques, des barbes blanches qui

vendaient des lièvres dépouillés. Un lièvre ici ne coûte que deux sous sans la peau, la chair en étant interdite aux juifs par leur religion.

On versait dans les auberges du vin de Moldavie que les barons buvaient à petits coups et savouraient avec sensualité. Ils étaient tous d'une haute taille, et on démêlait dans leurs traits généralement fort beaux, plus de franchise et de contentement d'eux-mêmes que d'intelligence et d'esprit. Ils s'exprimaient naturellement, et, quoiqu'ils vissent qu'ils étaient l'objet de nos observations, ils conversaient entre eux et avec nous sans la moindre affectation; car, quoiqu'ils tiennent fortement aux priviléges attachés à leur position sociale, ils n'ont pas la manie si chère à nos hobereaux de charger le rôle de noble. A la vérité, personne ne songe à les éclipser par des prétentions rivales, ce qui arrive en France à la noblesse, qu'environne de toutes parts une classe moyenne, pleine de lumières et d'ambition. Du reste, nos barons, fort

énergiques dans l'expression des idées extrêmes, nous parurent communs et plats dans celle des idées moyennes, ce qui nous éclaira sur le degré de culture de leur esprit. Le juif qui les servait, et dont les traits fins et déliés étaient ombragés de longues boucles flottantes de cheveux noirs, nous parla de leur penchant secret à la crapule, et de leur morgue hautaine dans leurs rapports avec leurs inférieurs : ainsi leur orgueil qui leur défend de s'humilier, ne leur défend pas de s'avilir.

Deux juges, car c'est à Novogrod-Volinski que se tiennent les tribunaux du gouvernement de Zitomir, se promenaient, non loin de la cohue, habillés de pelisses galonnées, et suivis d'un traîneau rempli de jolies femmes, avec lesquelles nous échangeâmes des regards, de part et d'autre, assez coquets.

Mais, à propos de tribunaux, rappellerai-je qu'autrefois, en Pologne, on arrachait les dents à quiconque était convaincu d'avoir fait gras en carême; qu'un calomniateur était

condamné à se mettre à quatre pattes, et à aboyer pendant un quart d'heure comme un chien ; qu'un homme surpris en adultère était cloué contre une muraille par l'instrument de son crime, et qu'on mettait près de lui un rasoir avec lequel il était maître de se procurer la liberté. On a perdu aujourd'hui jusqu'au souvenir de ces lois bizarres et atroces.

Le 10, nous arrivâmes à Zitomir, capitale de la Volhynie. Elle peut contenir de quatre à cinq mille ames, et n'offre rien de plus magnifique que les villes dont nous avons déjà parlé. De la grande place partent plusieurs rues, dont deux seulement sont alignées, et tant bien que mal pavées. Le reste est un amas d'échoppes éparses çà et là sur un sol tourmenté. Nous allâmes au bazar ; il est en bois, couvert en chaume, et ressemble à une halle de village. L'église est neuve, peinte en blanc et en jaune, avec des saints de bois de sapin, dont les bottes et les ornemens sont dorés. L'hôtel du gouverneur,

qu'on dit passablement meublé, n'a rien à l'extérieur que de commun. Les petites rues qui environnent l'église, plus silencieuses que le quartier des juifs, sont habitées par les familles les plus distinguées du lieu.

On ne trouve ici d'autres artistes que ceux que la disette et le dénument y ont envoyés des pays étrangers. Nous y rencontrâmes un Auvergnat qui, pour vivre, communiquait à tant par mois son idiome de chaudronnier; un naturaliste allemand qui nous offrit de nous lire un ouvrage en trois gros volumes qu'il venait de composer sur une mouche; un maître de danse parisien, et un peintre de je ne sais quel pays. Nous vîmes chez ce dernier deux grands tableaux traités à la manière des Boucher, des Coypel et des Vanloo: le premier représentait S. M. Catherine II habillée en Pallas, poudrée et tenant à la main un sceptre; Louis XV occupait le second cadre, et le peintre, qui, dans l'autre, n'avait omis ni les pierreries ni les fanfreluches, s'était bien gardé de dépouiller le roi très-

chretien de sa cuirasse de taffetas gorge de pigeon. Le maître à danser nous assura que les châtelaines des environs s'occupaient beaucoup de vers et de musique. C'était un jeune homme pâle et fluet, d'une imagination inquiète et romanesque ; il ne nous parut pas émerveillé de sa position.

Cette ville est fréquemment honorée de la présence des barons du voisinage. On dit que, vêtus de riches habits de fantaisie, ils y donnent de temps en temps des bals magnifiques. Nous vîmes des dames habillées à la française, auxquelles un orfèvre juif montrait des diamans et des perles. On avait jeté sur le dos de leurs chaises de belles fourrures blanches, pour qu'elles pussent y appuyer leurs bras plus commodément. Le soir, la musique du gouverneur vint jouer sur la place elle fut environnée d'un cercle de juifs taillés en quenouille, dont les soutanes ridiculement étroites et fendues par devant, étaient boutonnées avec de petits grelots d'argent. Derrière eux se haussaient sur la pointe

de leurs pieds nus, de grandes filles dont les joues vermeilles et les formes relevées contrastaient vivement avec la maigreur et la pâleur des enfans d'Israël. Cependant les pavillons chinois, les seuls instrumens que la foule nous permît d'apercevoir, semblaient secouer des sons harmonieux. De jeunes et jolies baronnes qu'avait sans doute attirées à Zitomir le bruit de notre arrivée, allaient et venaient, brillantes du coloris des anges. On voyait reluire au soleil les touffes de plumes de coq des officiers russes, dont les mains couvertes de diamans faux étaient sans cesse occupées à écarter de longues mèches de cheveux roulées au fer; et l'élégance de la parure des femmes, et le mouvement imprimé à la foule par la musique, réveillèrent dans nos cœurs le souvenir de la patrie.

On voit, à Zitomir une pharmacie, un luthier, quelques horlogers, un ou deux billards publics. L'esprit y est singulièrement polonais, et le gouvernement singulièrement russe; ce contraste procure un grand débou-

ché aux injures et aux coups de bâton Les juifs s'y plaisent, quoique rançonnés par les employés moscovites qui les traitent à la manière des cadis. Il faut croire qu'ils trouvent à se refaire avec les barons et le peuple.

La Volhynie, plus éloignée des nations policées de l'Europe que le royaume de Pologne, est aussi moins civilisée que ce petit Etat. Point de villes, point de manufactures; un engourdissement léthargique. Elle expédie ses grains et ses productions par le Borysthène, et les échange contre de l'or, avec lequel elle tire d'Allemagne les choses de luxe et de nécessité qui lui manquent.

La Podolie, autre province de la Pologne russe, aussi dépourvue de villes que la Volhynie, n'est pas plus avancée qu'elle en civilisation, car la civilisation n'a point de prise sur les hommes épars; de plus, comme le gouvernement, dans ces contrées, ne peut faire du bien aux paysans qu'au détriment des nobles qui, lors du démembrement, ont eu soin de se faire confirmer leurs priviléges;

il faut s'attendre à voir encore long-temps ces pays dans le misérable état où ils sont aujourd'hui ; car, encore une fois, il ne s'agit que du bonheur du peuple, et on ne viole pas, comme on sait, les traités pour si peu.

Bialogrodek, à vingt-quatre werstes de Kiow, est un lieu séparé en deux par une petite rivière. C'était autrefois une principauté. On y voit encore les restes des fortifications qu'on avait construites contre les Tartares. La partie qu'on appelle par excellence la ville, est habitée par des juifs, et bâtie en bois et en briques. L'autre porte le nom de village, et ne renferme que des paysans. Les habitans, par une exception qui fait le plus grand honneur au seigneur auquel ils appartiennent, y jouissent de beaucoup d'aisance. Les femmes y sont très-jolies, et telles que le seraient toutes les Polonaises, sans les travaux auxquels sont condamnées celles de la campagne. Elles tressent leurs cheveux avec soin, se decouvrent une partie du sein et des épaules, et se couronnent, se-

lon la saison, de rubans et de grenats, ou de feuilles et de fleurs.

Le pays environnant est riche en gras pâturages dans lesquels paissent d'immenses troupeaux de chevaux d'une espèce commune, et des bœufs d'une taille extraordinaire.

Les voituriers et les conducteurs de bestiaux n'emportent jamais ici de fourrage avec eux; ils bivouaquent à l'approche de la nuit, et leurs troupeaux se nourrissent de l'herbe des bois ou des prés qui bordent la route: pour se garantir de la vermine, ils trempent, avant de se mettre en route, leur chemise dans du suif.

Nous attendîmes à Bialogrodek les détachemens qu'on avait fait passer par Koreslyszow, Brusezylow et Byszow, repaires fangeux habités par des juifs. Il y a à Koreslyszow un château magnifique, orné et meublé comme les plus belles maisons de Paris. Nous y entendîmes parler d'une jeune femme turque qu'une baronne du voisinage avait

achetée à un soldat qui, à la prise d'Ismaïlof, touché de ses grâces enfantines, l'avait cachée au fond d'un sac, dans lequel il introduisit en même temps un cochon de lait, afin que les cris de l'animal, en couvrant ceux de la jeune fille, la dérobassent à la rage des Russes irrités. Ces détails ayant excité notre curiosité, nous résolûmes d'aller la voir, et nous eûmes bientôt le plaisir de reconnaître qu'on ne nous avait exagéré ni ses agrémens personnels ni la délicatesse des soins dont elle était l'objet; nous la vîmes

Dans un salon paré de gaze et de parfums,
Pâle, avec des yeux noirs et des formes charmantes,
Et des pieds délicats, et de longs cheveux bruns.

Anonyme.

Nos moindres carabins se voyaient dans ces parages consultés comme des oracles; ils ne voyageaient plus qu'en calèche, ne logeaient plus que dans les châteaux, et ils nous étaient ramenés par des gens qui, en nous racontant ce qu'ils leur avaient vu faire, s'enorgueillissaient d'avoir versé à boire et

battu les habits de ces géans de savoir et d'intelligence. De leur côté, ces messieurs, par un retour louable de procédés généreux, ne cessaient de nous vanter la grandeur d'ame, la politesse et l'humanité des nobles de cette terre aimée du ciel, où les carabins étrangers sont également respectés des pères, des mères et des petits enfans.

Au surplus, avec une certaine dose d'égoïsme et de bonnes lettres de recommandation, on pourrait, en voyageant de château en château, se faire de la Pologne une idée qui ne serait point inférieure à celle qu'offre à l'imagination la description du pays de cocagne.

Les officiers qui logèrent au château de Koreslyszow, y rencontrèrent de jeunes dames enthousiastes des Français; mais le lendemain ils passèrent devant un manoir appartenant à une baronne russe qui leur fit défendre de se mettre à l'abri sous ses fenêtres.

Ils parcoururent des chemins horribles qu'on arrange en été avec de la paille et des

branches d'arbres. Le gouvernement se repose de l'entretien des routes sur les barons; mais ceux-ci regardent comme extrêmement onéreuse toute dépense qui n'a pas le luxe pour objet, et il leur importe peu, du reste, que les paysans brisent leurs voitures ou estropient leurs chevaux.

Les voyageurs de quelque distinction portent leurs lits avec eux; les autres couchent dans les étables ou dans les granges des tavernes. Il y a pourtant des lits dans les auberges des juifs, mais il faut se défier de la gale hébraïque, ou de chien, la pire de toutes et la plus difficile à guérir. Quelquefois les seigneurs font paver avec des planches les avenues de leurs châteaux.

Bruszylow est entourée de bouquets de bois et de vestiges de fortifications parmi lesquelles s'élèvent de grands arbres. Ces fortifications ont suivi les phases de la grandeur des Tartares: redoutables du temps de leur puissance, elles sont tombées avec elle et se cachent aujourd'hui sous l'herbe. Leur chute,

toutefois, n'a pu être aussi rapide que celle des Tartares de la Crimée, qui en 1685, recevaient encore de la Russie cent mille roubles d'argent par an, pour le rachat des paysans qu'ils lui enlevaient.

Il y a un couvent de capucins à Bruszylow, circonstance qui donne lieu de penser favorablement de la fertilité du pays. On les dit très-ivrognes et très-patriotes; ils burent avec nos gens à la restauration de la Pologne. Ils haïssent les Russes pour deux raisons: d'abord parce qu'ils sont russes, et ensuite parce qu'ils sont schismatiques; mais ils n'ont pas affaire à des ingrats.

Le seigneur de Byszow ne voulut pas recevoir les officiers; il emmena chez lui un simple canonnier au nez rouge, avec lequel il passa la nuit à boire.

RUSSIE.

GOUVERNEMENT DE KIEW.

Le 18 mars nous arrivâmes à Kiew : cette ville, que nous envisagions comme devant être le terme de notre voyage, s'aperçoit de très-loin, à cause de sa situation et des dômes élevés qu'elle renferme.

Depuis notre sortie de Dantzick, les cosaques et les Russes nous vantaient à l'envi sa grandeur et sa magnificence : nous fûmes tentés, à l'aspect des coupoles brillantes que nous voyions étinceler à l'horizon, de mêler nos applaudissemens à leurs cris d'admiration. Cependant cette pompe disparaît à mesure qu'on approche, et on est étonné, quand on est enfin parvenu dans la ville, de ne voir autour de soi que des masures et des barqaues.

Elle est bâtie sur la rive droite du Borysthène, et formée de trois villes qui ont cha-

cune leurs fortifications particulières. La plus considérable, comme la mieux habitée, est située sur une montagne vers le sud. Elle porte le nom de Petscherck, et renferme, avec la citadelle, un grand nombre d'églises, les casernes, les magasins et le palais de l'archevêque. Les deux autres sont assises, l'une sur une hauteur, au nord ; l'autre dans la plaine. Le Petscherck est orné d'allées d'arbres, de maisons de plaisance, de jardins dont les longs murs forment des rues désertes et très-boueuses. Il domine un pays fertile et boisé, embelli par les sinuosités d'un grand fleuve sur les rives duquel paissent d'immenses troupeaux de chevaux et de bœufs, et par les arbres dont quelques monastères sont ombragés. Sur la place s'élèvent deux grands bâtimens carrés d'une architecture médiocre, encore que de loin ils produisent beaucoup d'effet. Quoique neufs, ils offrent déjà les marques d'une dégradation prématurée. Ceci tient au climat et à l'habitude où sont les Russes de laisser faire au temps, comme les turcs à

la peste ; ils n'aident ni ne s'opposent à ses ravages ; et sans se soucier du pittoresque, ils respectent les masures au point de s'interdire l'usage des matériaux des églises et des couvens écroulés. Ces édifices, ainsi ruinés, continuent même à figurer dans l'énumération de leurs richesses en ce genre, jusqu'à ce qu'ils aient entièrement disparu de la surface du sol ; en sorte que la moindre ville russe compte quelquefois jusqu'à cent églises, quand elle n'en possède réellement que dix où l'on puisse célébrer l'office divin.

La plupart des maisons de la ville du nord, ou de la vieille ville, appartiennent à l'église de Sainte-Sophie et au couvent de Saint-Michel. Elle fut fondée en l'an 430. Ses accroissemens furent tels, qu'au douzième siècle six cents églises y furent détruites par un incendie. Sa population était innombrable ; il s'y tenait trois foires par an. Sainte-Sophie est admirée à juste titre pour sa construction, sa magnificence, la richesse de ses vases et de ses ornemens. Outre le tombeau en marbre

de son fondateur, morceau remarquable et singulier du onzième siècle; elle renferme encore ceux de plusieurs grands-ducs et czars de Moscovie.

Le monument du baptême, dont les voyageurs ont moins parlé que de Sainte-Sophie, est une colonne de vingt pieds d'élévation, reposant sur un piédestal quadrangulaire supporté par un massif en pierre, dont l'intérieur est voûté et orné de tableaux. Au milieu est une fontaine d'où jaillit une eau ferrugineuse réputée pure et sainte, à laquelle la tradition attribue beaucoup de propriétés et de miracles. Ce monument, situé à côté du puits près duquel Wladimir Ier fut baptisé en 871, fut érigé pour conserver à jamais le souvenir de la conversion de la nation qui eut lieu en 979. Il s'élève, environné de grands arbres, au fond d'un énorme ravin formé au bord du Dniéper, dans la montagne sur laquelle est construite la ville haute. Dans les flancs de cette montagne sont les catacombes du couvent de Saint-Antoine, où l'on conserve les corps de

soixante-treize saints auprès desquels on vient en pélerinage, aux fêtes de la Pentecôte, de tous les coins de la Russie. C'est pour ces divers motifs qu'on a donné à la ville de Kiew le surnom de Sainte.

Le quartier appellé Podol, ou la ville basse, avait été brûlé en 1811 ; la populace qui l'habite nous attribuait ce malheur. Lors de notre passage, le Borysthène débordé avait fait de chaque rue une rivière. Les habitans avaient jeté d'une maison à l'autre des madriers sur lesquels allaient et venaient des figures à barbe, coiffées d'un grand chapeau pointu. Dans l'intérieur humide des baraques en planches qu'on avait bâties à la place des maisons que l'incendie avait réduites en cendres, se rengorgaient de grasses et courtes ménagères en pelisses de peaux de brebis et en bonnets de coton : ce sont là les vrais Russes. L'Empire avance à l'aide des étrangers et du gouvernement. Il améliore son matériel, mais la nation demeure stationnaire. C'est en vain qu'on l'aiguillonne, qu'on la

met en serre chaude, elle se trouve dans le cas d'un enfant borné auquel on veut enseigner trop de choses à la fois : sans éclairer son esprit, on fausse et l'on altère son instinct.

Il y a une assez jolie fontaine sur la place du marché, lieu que nous trouvâmes très-bruyant et très-animé. Il pleuvait; les porte-faix tordaient leur barbe pour en exprimer l'eau, et les poissardes couvraient leur marchandise avec des feuilles de betteraves. Le soin que nous prenions de marcher sur la pointe des pieds pour ne pas nous crotter, excita l'hilarité de cette populace; mais nous n'en fûmes point insultés; seulement quelques porte-faix allèrent se camper dans la boue pour nous faire honte. Quelques couvens, et cinq ou six églises décorées de petites coupoles suivant le style de l'architecture bysantine, jettent de grandes masses d'ombres sur un amas de cabanes couvertes en planches.

La vieille ville est, comme le Podol, bâtie

en bois, et d'une dégoûtante saleté. Enfin, le Petscherck n'offre lui-même que des baraques sans étages, entre lesquelles s'élèvent de distance en distance de grandes maisons, dont la beauté rend encore plus choquante la difformité des demeures voisines. Nous vîmes dans les rues des traîneaux publics fort commodes, qu'on pose en été sur des essieux, et qui font alors le service comme cabriolets. Ils sont garnis d'un grand tapis flottant de drap bleu qu'on étend ou dont on s'enveloppe à sa guise, et ils sont traînés par de petits chevaux qu'on attèle avec des harnais étroits et légers, pour laisser en évidence l'élégance de leurs formes. Les cochers nous parurent moins grotesques et moins grossiers que ceux des fiacres de Paris. Ce sont des esclaves auxquels leurs maîtres, moyennant une forte capitation, permettent d'exercer un métier. Ils se serrent la taille, et portent une espèce de jaquette rappelant jusqu'à un certain point le costume antique des soldats romains.

Kiew est habité par quatre races d'hommes de mœurs et de physionomies différentes : les Russes, les Polonaïs, les Cosaques et les Juifs. Ces derniers demeurent à la ville basse. Les Russes qui les rencontrent dans toutes les branches de commerce qu'ils aimeraient à exploiter sans rivalité, ont pour eux la plus grande aversion ; et il est à croire qu'ils la leur manifesteraient autrement que par des injures, sans la crainte des châtimens qu'on inflige avec raison à ceux qui les maltraitent sans motif.

Les Russes sont charrons, charpentiers, menuisiers, maçons, peintres en bâtimens, badigeonneurs, tourneurs, horlogers, artisans enfin, ou merciers. Ils sont de taille moyenne, mais robustes ; et leurs traits, sans être difformes, ont quelque chose de brutal, de bas et de commun. Ils se coupent les cheveux en rond, et les peignent en long. Ils ont les yeux gris, petits, enfoncés, les pommettes saillantes, le nez épaté, la barbe rousse, dure et épaisse.

Les Cosaques se plaisent dans l'exercice des métiers qui obligent au mouvement et à l'activité. Toujours à cheval, ils auraient honte d'aller à pied ou en traîneau. Leurs traits se rapprochent de ceux des Polonais.

Ces derniers tiennent cabaret, car c'est là tout ce qu'ils savent faire quand on ne les emploie ni à manier un mousquet, ni à conduire une charrue. A Kiew, environnés de trafiquans avisés, ils ne font que de méchantes affaires. Ils sont confians, crédules, vains, hableurs; leur physionomie est franche et ouverte, leur taille bien prise, leur humeur enjouée, leur regard bienveillant.

Viennent ensuite les négocians anglais, italiens, allemands et français. Les Italiens font la banque, et se rassemblent dans des casinos pour jouer, tricher, chanter, faire l'amour. Les Anglais spéculent sur les denrées coloniales, et passent leurs soirées silencieusement en famille, autour d'une urne pleine d'eau bouillante. Les Allemands sont luthiers, bottiers, bourreliers, marchands

de cuirs, et groupent leurs têtes blondes dans des tavernes tenues par des brasseurs de leur pays. Les Français font le commerce des modes et des vins, jouent au billard, vont chez tout le monde, et pourchassent également, et les ménagères en bonnets de coton, et les châtelaines nourries au son des guitares sur des tapis de Turquie.

Kiew renferme trente mille habitans, plusieurs centaines d'églises, une université où l'on enseigne le latin, le grec, le français, l'allemand, les mathématiques, et qui compte, dit-on, jusqu'à quinze cents étudians; plusieurs manufactures et fabriques de faïence et de chandelle, et une fonderie pour les cloches. Le gouvernement dont elle est le chef-lieu, exporte du blé et des bestiaux, de la cire et du miel, du tabac et des cuirs, etc.; sa population est d'un million soixante-six mille ames.

Les marchands russes ne sont pas très-industrieux, mais ils ont le génie du commerce, comme on le définit à la synagogue; c'est-à-

dire qu'ils savent merveilleusement exagérer la valeur de ce qu'ils vendent, et déprécier celle de ce qu'ils achètent. Ils sont de plus très-intéressés, très-astucieux, et ne regardent comme illégal que ce que la loi punit. De nombreux témoins, et un bâton, sont souvent nécessaires pour leur faire remplir leurs engagemens. On en a vu qui ont acquis d'assez grandes fortunes pour payer leur liberté jusqu'à cent mille écus.

Ils ont conservé, ainsi que les bourgeois, les usages et le costume qui existaient avant Pierre Ier; car ce prince n'a opéré de changemens durables que parmi les nobles, qu'il intéressa au succès de ses desseins en leur donnant en propriété les paysans de leurs domaines.

Sous Wasilawitz II, les terres appartenaient aux nobles, qui les louaient sous de certaines conditions. Ils en imposèrent enfin de si onéreuses, que les paysans, désespérés, émigrèrent par milliers en Sibérie, où ils vécurent de la chasse et de la pêche. Mais en

1626, époque de l'aurore de la liberté parmi les paysans des autres nations, le czar Michel Fédérowitz, pour empêcher la dépopulation de ses États, et pour rendre moins incertaine la subsistance des cultivateurs, les attacha au sol et chargea les nobles de pourvoir à leurs besoins. Pierre Ier, qui confondit toute sa vie la discipline avec la civilisation, vint aggraver encore cette position déjà si cruelle. De fermiers ils étaient devenus serfs; il en fit des esclaves. De plus, il confirma la noblesse dans le droit exclusif de posséder des terres. Ce privilége, toutefois, ne s'étendit pas à l'Ukraine, dont les habitans, connus sous le nom de cosaques, sont demeurés libres.

Aujourd'hui, la politique des nobles de l'Ukraine consiste à empêcher les paysans de devenir propriétaires, afin de les tenir dans leur dépendance. Ils s'entendent entre eux pour le prix des fermages lequel se paye en journées de travail, et, s'ils ne peuvent s'accommoder avec les cultivateurs du pays, ils en louent

ou bien ils en achètent dans les gouvernemens où la loi autorise cet honnête commerce. Cependant, et malgré cette ressource, ils sont moins riches que les seigneurs des provinces où le paysan est la propriété du noble.

Pierre Ier, pour diminuer l'influence du clergé, le dépouilla de ses biens, qu'il réunit à ceux de la couronne. Depuis ce temps, on peut évaluer le nombre des paysans du domaine impérial au sixième des cultivateurs de toute la Russie.

Nous pensions, comme je l'ai déjà dit, qu'on nous laisserait passer à Kiew ou dans ses environs, le temps de notre captivité; mais il n'en fut rien. Les Russes, contre les termes exprès de notre capitulation, décidèrent que le séjour de cette ville ne serait permis qu'aux officiers qui pourraient prouver qu'ils étaient à même d'y vivre à leurs frais. Très-peu d'entre nous, attendu les difficultés que la guerre avait apportées à notre correspondance avec nos familles, furent en état de satisfaire à cette condition. D'ailleurs,

nous n'étions pas fâchés de tourner au profit de notre curiosité l'habitude que nous avions contractée de dormir sur la dure et de vivre de privations. Nous pensâmes en outre que l'occasion de visiter la Russie du centre avec sûreté, en détail et à peu de frais, ne se représenterait peut-être jamais dans le cours de notre vie ; en conséquence, le plus grand nombre ne fit aucune démarche pour rester. Plus tard, nous apprîmes que ceux qui, abusés par une idée exagérée du bon marché des subsistances, s'étaient déterminés à rester à Kiew, avaient été obligés, pour vivre avec quelque aisance, de se livrer à l'enseignement des mathématiques, des langues, ou de quelque art d'agrément. Ils trouvèrent la société de cette ville triste, inélégante et maussade : les étrangers s'y occupent plus d'affaires que de plaisirs; et les amusemens des seigneurs russes et polonais ne sont pas les nôtres. En outre point de ressources pour les livres, en dépit de l'université et de la prétendue collection de manuscrits grecs appartenant aux

moines de la ville du sud. Des journaux détestables, et tels qu'on en rédige dans les pays soumis au despotisme; de mauvais logemens, de pires traiteurs, point de spectacle; avec les hommes des relations sans intérêt, et avec les femmes des plaisirs sans amusement; car elles manquent, à ce qu'il paraît, de talens et d'imagination; bien différentes en cela des Polonaises, qui étincellent presque toutes d'esprit.

Le 19, nous reçûmes notre ordre de départ, et le 20, à huit heures du matin, nous nous mîmes en route pour Woronetz, capitale du gouvernement de ce nom.

Le pont de Kiew consiste en madriers posés à plat sur des radeaux attachés à la file l'un de l'autre. Il est long de plus de 1,600 pas. On n'en rencontre pas d'autres sur tout le cours du Borysthène, dont les bords offrent beaucoup de moulins construits sur des pontons.

GOUVERNEMENT DE TZERNIKOW.

Isna est un bourg en bois, peuplé de Cosaques et de Russes vivant en bonne intelligence au sein d'une égale pauvreté. Ils sont à la fois cultivateurs et marchands; leurs denrées étalées sur des planches exhaussées, sont offertes aux passans par des femmes dans les yeux desquelles on chercherait en vain l'expression d'un sentiment affectueux et tendre. Leurs cours sont environnées de haies vives, et remplies de cochons et de volailles: en sorte que s'ils font mauvaise chère, ce n'est nullement faute de ressources pour bien vivre. Je fus logé chez un cordonnier dont la chambre était occupée par une cuve pleine de peaux de vaches, si grande, qu'elle nous laissait à peine assez de place pour nous remuer. Deux tourterelles apprivoisées égayaient ce triste séjour par leurs caresses et leurs roucoulemens. De petites fenêtres à vitraux s'ouvraient sur la rue et sur la cam-

pagne. A chaque instant, notre hôte abandonnait sa besogne, et se levait pour aller faire de grands signes de croix devant l'image de Saint-Nicolas le Thaumaturge, auquel on a consacré une église à Kiew; après quoi il allait barboter dans sa cuve, en tournant vers nous des regards menaçans. Quand nous lui demandions quelque chose, il se redressait, et nous disait en se frappant la poitrine : Je suis Cosaque. Son fils, jeune homme de vingt ans environ, avait aussi fort souvent cette phrase à la bouche. Quand nous prenions nos épées pour sortir, il courait au vieux sabre et à la lance de son père, et tournait ainsi armé autour de la cuve, en nous montrant fièrement la croix de cuivre attachée au cylindre de feutre gris qui lui servait de coiffure; et c'était alors surtout qu'il se hâtait de répéter : Je suis Cosaqne, je suis Cosaque.

Le fait est que cette nation sent vivement la supériorité que lui donne sur les Russes l'avantage d'être libre, et il s'en faut de

beaucoup qu'elle aime à être confondue avec eux. Mais les Russes n'ont pas moins de mépris pour elle.

A Isna, les hommes et les femmes, à cause de la boue, se servent de grandes et larges bottes, garnies d'une semelle très-mince et d'un fer très-élevé, qui leur montent jusqu'au dessus du genou, et qu'ils chaussent avec leurs souliers d'écorce aux pieds. On ne peut rien imaginer de plus difforme pour les femmes surtout. Le costume des hommes est tel que nous l'avons dépeint. Comme les femmes (et cette mode est générale en Russie), ils portent au lieu de bas des bandes de toile qu'ils assujétissent avec des cordons et des ficelles.

Nous vîmes au château de vieilles dames habillées comme nos grand'mères, avec une robe à queue, une perruque poudrée et un médaillon. Elles étaient souvent visitées par un espèce de géant, au visage couperosé, qui leur redisait tous les soirs la longue histoire des prouesses de Suvarow, dans l'armée du-

quel il avait été employé en qualité de courrier. Ces bonnes gens nous traitaient avec une bienveillance assez dédaigneuse. On nous avait assujétis à deux appels par jour, et la cour du château était le lieu de réunion : en l'absence de l'intendant, le courrier ou même les vieilles dames nous faisaient mettre en file et nous comptaient.

Les paysans ne donnent que trois jours de leur temps par semaine à la culture des champs des barons, et ils seraient tous à leur aise sans leur passion pour l'eau-de-vie, qui leur fait porter aux distilleries tout le fruit de leur travail. Ces distilleries appartiennent à l'État, et sont affermées à la petite noblesse, qui pompe, par ce moyen, tout le numéraire en circulation dans le peuple.

Les paysans de l'Ukraine ne sont humbles et soumis que devant leurs maîtres, montrant à cet égard plus de fierté de cœur et de dignité d'esprit que le paysan polonais ; à la vérité, ils vivent sous un joug moins dégradant, les gouverneurs des provinces

étant spécialement chargés de les protéger contre les vexations des seigneurs, ce qui n'a pas lieu en Pologne. Les paysans russes n'aiment point à s'asseoir ; ils demeurent debout ou couchés, et en voyage ils se font traîner.

On ne voit plus ni cailloux, ni pierres, à partir d'Isna, jusqu'à l'extrémité orientale de l'Ukraine, c'est-à-dire jusqu'à Woronetz. Le pays est excessivement fertile en blé, lin, chanvre et fourrage ; mais il manque de bois. Les habitans y suppléent avec de la paille. Ils consomment beaucoup de poisson salé. A midi, les femmes bouchent le four avec une plaque de tôle, et veillent scrupuleusement à le maintenir en cet état jusqu'au lendemain matin. Elles attachent de fâcheuses idées à la violation de cette coutume, que leur ancêtres, privés comme les Russes d'aujourd'hui de moyens de chauffage, ont mise sous la sauvegarde de la superstition. Nos soldats pour l'avoir bravée se sont souvent attirés de mauvaises affaires.

Le four ici sert aussi de lit à la famille,

mais les habitations sont plus propres qu'en Pologne.

Nous entrâmes dans un pays absolument découvert, où se prolongent en lignes droites des routes d'une largeur immense, sur les bords desquelles on a planté des arbres qui n'ont pas réussi. Ils languissent dans les paniers qu'on a tressés autour d'eux pour les garantir de la dent de troupeaux. La plupart même sont morts. Les voituriers tracent sur ces routes un chemin dans lequel ils s'engagent tous comme à l'envi l'un de l'autre, et le reste de la chaussée se couvrant d'une herbe haute et épaisse, on la voit se dérouler au loin comme un canal dont les eaux, légèrement agitées, seraient teintes du reflet verdoyant des arbres.

Nous apercevions à droite et à gauche des villages environnés d'un nombre infini de meules de grain. Des paysannes d'un extérieur disgracieux venaient, les mains croisées dans leurs manches, se ranger sur les bords de la route pour nous voir passer. Nos aga-

ceries n'excitaient parmi elles qu'une rumeur passagère. Elles reprenaient sur-le-champ leur sérieux et leur première immobilité. L'air était doux et humide, le sol noir, détrempé; et le ciel d'un gris sombre, tristement surchargé de gros nuages noirs assis à l'horizon, sur une bande lumineuse que franchissaient des cavaliers courant à toute bride, nous rappelait les fonds mélancoliques des estampes de nos vieilles bibles.

Les paysans promenaient sur nous des regards fermes où indifférens. Ceux qui avaient servi se campaient fièrement, une lance à la main, devant leurs portes, et nous prévenaient qu'étant cosaques, c'est-à-dire hommes libres, ils se regardaient comme exempts de toute autre charge que celle du service militaire; et en conséquence ils nous refusaient l'entrée de leurs maisons. Mais nous nous faisions jour à coups de plat de sabre, et, comme ils sont encore plus ivrognes que braves, quelques verres d'eau-de-vie, généreusement versés sur leurs meurtrissures,

ramenaient aussitôt la paix parmi nous. Nous la maintenions en leur parlant toujours d'un ton péremptoire, en ne cajolant le beau sexe qu'en leur absence, et surtout en payant comptant tout ce qu'ils nous fournissaient.

Ils sont fort dévots et pourtant très-tolérans. Ils lançaient une hache au visage de ceux qui se moquaient de leurs génuflexions, et les regardaient ensuite prier Dieu à leur manière, sans se formaliser le moins du monde de ce qu'elle pouvait avoir d'étrange à leurs yeux. Ils croient que tout le monde ira en paradis; seulement (et c'est bien la moinde chose) ils comptent sur les meilleures places. Ils nous savaient gré du salut que, par égard pour leur façon de penser, nous faisions ordinairement à saint Nicolas en entrant dans leurs cabanes; et, plus d'une fois, nous arrêtâmes l'explosion de leur colère excitée par les étourderies de nos domestiques, en allant nous prosterner devant l'image de ce saint.

Ils fabriquent des claies avec lesquelles ils

parquent leurs brebis et construisent des espèces de pavillons où ils serrent leurs outils, leur semences et leur lin. Dans les temps rigoureux ils y logent leurs chevaux, leurs cochons, leur bétail, leurs moutons et leur volaille. Nous les préférions à la chambre ou est le four, et parvenions souvent à en faire des demeures passables. Au moins nous mettaient-ils à l'abri de la fumée, de la vermine, des criailleries et de l'humidité.

Baturin, où expira l'indépendance des cosaques de l'Ukraine, est située sur une hauteur dont les pentes sont parsemées d'arbres et de buissons; quelques jardins murés agrandissent l'enceinte de cette ville, où l'on voit deux châteaux assez beaux appartenant à la famille Suvarow. Elle est triste et mal peuplée, mais passablement bâtie. La Sem coule à ses pieds. Nous passâmes cette rivière tortueuse jusqu'à quatre fois dans un assez court trajet. Elle baigne de beaux pâturages, et traîne les longs replis de ses ondes tranquilles, au bruissement mélancolique du

feuillage des plantations d'osier dont ses rives sont bordées. Elle est large et sujette à de nombreux débordemens.

Nous étions obligés de partir chaque jour de grand matin pour marcher à sec à l'aide des gelées de la nuit. Sans cette précaution, nous n'aurions su comment nous tirer d'affaire à cause de la boue. Le major russe, restait souvent en arrière, quoiqu'on attelât quelquefois jusqu'à huit chevaux à sa petite calèche allemande.

En été, l'artillerie, en dépit de tous les efforts, resterait infailliblement dans ces chemins.

Jusques à Kiew nous nous étions administrés pour ainsi dire nous mêmes; nous allions aux logemens, répartissions nos gens dans les villages, et stipulions le nombre de charrettes pour nos bagages. En revanche, on ne nous donnait rien, ni solde, ni vivres: tous les frais de la guerre tombaient sur les malheureux paysans polonais. Mais quand nous eûmes atteint le sol sacré de la Russie pro-

prement dite, les choses changèrent de face. Nous dûmes marcher avec plus d'ordre, partir à la même heure, et occuper sur deux files les deux bords de la route; on nous solda: nous reçûmes 7 piétacks par jour (environ 10 sous), et nos gens deux. Nous dûmes avec cette paye pourvoir à tous nos besoins. Elle suffisait, tant la vie est à bon marché dans ce pays fertile et mal peuplé, où le coasse (qu'on fabrique avec du son et une espèce d'oseille sauvage), le pain et le couvert sont donnés au voyageur pour rien. Les officiers russes, plus soignés alors dans leur tenue, faisaient eux mêmes et deux fois par jour l'appel de leurs troupes. Ils n'allaient plus s'établir en maîtres dans les châteaux des environs, et les plaintes du moindre paysan, eussent-elles été dirigées contre un officier, étaient écoutées par le major, qui ne manquait jamais de sévir contre les perturbateurs du bon ordre; car les lois ne sont pas ici sans force, et il ne suffit pas d'être noble pour être inaccessible à leur action.

Le gouvernement de Tzernikow renferme un peu plus d'un million d'habitans.

GOUVERNEMENT DE KOURSK.

Ce gouvernement jouit d'une heureuse température, abonde en blé et en millet, renferme quelques mines de fer, des carrières de plâtre, de fertiles pâturages, un sol propice à mille sortes de cultures, et une population de neuf cent vingt mille ames. Il est divisé en 15 districts, portant chacun le nom de leur chef-lieu.

Rylsk, sur la Sem, est une assez jolie ville, entièrement dans le goût russe. Des rues larges et parfaitement alignées, aboutissant pour la plupart à une grande place, au milieu de laquelle s'élève une église couronnée de petits dômes dont les coupoles sont peintes en vert, argentées ou dorées; de petites maisons de bois blanchies par devant et ayant une cour derrière; des places carrées,

si vastes, que les passans y semblent des pygmées; des rues figurées avec des palissades, qu'on arrache à mesure que la population s'accroît. Telles sont ces villes qui, à cause de leur étendue, semblent au premier coup d'œil plus importantes qu'elles ne le sont en effet. Nous les comparions à ces livres de luxe, où l'on ne trouve pour ainsi dire que de grandes marges et des feuillets de papier blanc.

Les habitans de Rylsk, plus habiles des mains que de la tête, excellent, dit-on, dans des arts dont ils ne savent pas juger; car ils ne sont encore qu'imitateurs. L'incertitude de leur goût fait qu'ils ne se donnent pas moins de peine pour atteindre au mauvais qu'au bon. Leur politesse, toute technique, se renferme dans les bornes étroites du geste ou du mot commandés par l'usage. C'est pour eux une affaire de discipline et de consigne à laquelle ils se gardent de rien changer. Ainsi, ils passent leur vie à jouer de mémoire, dans une langue qu'ils n'entendent

pas, une farce dans laquelle ils gesticulent jusqu'à ce que la mort vienne les frapper sur les planches.

Cependant ils ne manifestent plus leur amour à coups de bâton, et de ce côté leurs progrès dans la civilisation sont incontestables. Leurs femmes jouissent donc d'une condition plus douce que les villageoises; car les vieilles manières sont encore chères et respectées dans les campagnes. Moins lourdement vêtues que nos paysannes, elles portent des manches de toile blanche, et une jupè de couleur qu'elles suspendent avec des bretelles brodées, que réunit sous le sein une bande également brodée; arrangement d'autant moins favorable aux contours de la gorge, qu'elles ne se servent point de corset. Les filles lissent leurs cheveux à la vierge, et attachent un nœud de rubans à l'extrémité de ceux de derrière, qu'elles divisent en deux tresses pendantes. Les femmes mariées portent des boucles d'oreilles, des bagues, des bracelets, etc. Elles tâchaient d'attirer nos

regards, et l'hommage d'un sourire approbateur était loin de leur déplaire.

Chez les Russes la laideur dans le repos est pesante et grossière; mais elle est horrible, effrayante, épouvantable dans la colère. Eux, ils trouvent à la nôtre l'air niais et hébété, soit; je crois que notre populace est la plus laide, et la leur la plus hideuse de l'Europe.

Nous trouvâmes à Rylsk un détachement de nos gens qui, depuis Brzescie, ayant marché à grandes journées, nous avaient devancés de huit jours environ. Nous les laissâmes dans cette ville, dont les alentours sont coupés de fondrières, sablonneux et dépourvus d'ombrage. La plupart des officiers avaient déjà pris des mesures pour s'ennuyer le moins possible. Ils nous dirent qu'ils fréquentaient une société formée par les nobles et les employés du district. Les premiers ne voyaient pas sans humeur l'affranchissement progressif des paysans de la couronne, et de ceux des grands seigneurs qui voulaient par cette

démarche, encore plus intéressée que philanthropique, mériter les faveurs de l'Empereur; et ils n'étaient pas plus satisfaits de l'abolition de la bastonnade, à laquelle dans les tribunaux on a substitué le serment sur la bible; car, disaient-ils, nos paysans, plus avares encore, et plus méchans que dévots et superstitieux, craignent bien moins de se parjurer que de confesser la vérité à leur préjudice. Nous eûmes cent fois l'occasion de vérifier l'exactitude de cette assertion; mais il vaut mieux que les lois pèchent par trop de douceur qu'autrement.

Le séjour de nos troupes dans ce pays ne lui aura pas été tout-à-fait inutile. Il y avait parmi nos soldats d'excellens ouvriers qui mirent les Russes au fait d'un grand nombre de procédés industriels par eux jusqu'ici inconnus. Ils propagèrent des recettes pour l'agriculture, pour l'éducation des bestiaux, et parvinrent à déraciner un assez grand nombre de préjugés, notamment celui qui empêchait les femmes de céder aux Français,

par la crainte de mettre au monde des enfans qui, en ne voulant parler que la langue de leur père, décéleraient par là leur faiblesse où leur infidélité.

Koursk, capitale du gouvernement de ce nom, grande et jolie ville, à 24 lieues de Rylsk : Pierre-le-Grand dirigea lui-même sa construction. Elle est bâtie sur une montagne, au confluent de la Touskara et de la Koura. La principale rue est alignée, pavée, fort longue, et presque partout bordée de jolies maisons, dont un très-grand nombre est en pierres. Les intervalles sont fermés avec des palissades; elle creuse vers le milieu, comme la ligne dessinée par un câble attaché aux deux rives d'un fleuve pour le service d'un bac, ou comme l'image mouvante de l'arche d'un pont réfléchie par les eaux : cette courbure produit à l'œil un effet très-agréable. Cette ville, entourée de vergers renommés par les beaux fruits qu'ils produisent, est habitée par une noblesse aimable et oisive, qui fait du plaisir sa principale af-

faire. Les dames y suivent nos modes avec une scrupuleuse exactitude ; elles sont plutôt pâles que blanches, et savent, dit-on, remédier avec beaucoup d'adresse à l'indigence de leurs formes.

Koursk a une école primaire, un hôpital, une école normale, d'assez bons traiteurs, des jardins, des poètes érotiques; on y fait cas du loisir et de la danse, des réunions et des parties de plaisir. Je fus logé chez une dame Papof, veuve de 36 ans, courte, blanche et replette. Elle demeurait dans une petite maison en bois posée sur quatre billots, comme un grand coffre. Je ne vis dans sa chambre qu'un lit sans rideaux, six ou huit chaises, une glace dont le cadre était doré, et une espèce de buffet avec des châssis garnis de vitres maintenues par des traverses de plomb. Dans un coin du salon était la niche renfermant l'image de saint Nicolas, qu'on a surnommé le vice-bon Dieu des Russes. Les murs étaient tapissés d'un papier bleu, commun ; un rideau de toile de coton, sans

franges et sans garniture, courait devant chaque fenêtre sur une tringle en fer. On voyait sur la cheminée des tasses à café; d'un côté l'empereur Alexandre, et de l'autre le général Platow, tous les deux aux prises avec le rouge et le vert, se dessinaient dans des cadres à quatre sous la pièce. Une lampe, attachée au plancher, descendait à la hauteur de la face de saint Nicolas; et les portes des placards étaient couvertes de graisse, à l'endroit où l'on pose la main pour les ouvrir ou les fermer.

Mme Papof recevait la meilleure compagnie du pays, et passait pour être parfaitement meublée et logée.

Le soir elle reçut des visites. Les cavaliers, en entrant, prenaient la main des dames et la baisaient, tandis que celles-ci les embrassaient sur la joue. En Pologne, quand une société passe d'une pièce dans une autre, la maîtresse de la maison, seule, est conduite par la main; les autres dames réunies marchent ensuite, et les hommes entrent après.

On servit du thé ; et Mme Papof, en me montrant une cafetière d'argent, me demanda si on se servait de choses aussi belles en France. Cette question fit rougir un jeune homme qui avait demeuré plusieurs années à Paris, et qui, depuis, ayant visité quelques autres capitales, n'avait pas rapporté parmi les siens une idée très-avantageuse de la société française. Il la trouvait roide, apprêtée, et prétendait qu'il était trop difficile d'y être souffert, pour qu'un étranger pût espérer d'y être goûté. Elle ne semble agréable, ajouta-t-il, qu'aux Anglais, pour lesquels seuls elle est un délassement, attendu que leurs réunions offrent encore plus de froideur et de contrainte ; mais elle est odieuse aux Allemands, aux Italiens, aux Espagnols, qui mettent au-dessus de tout le naturel et l'originalité, et qui ont en horreur la manie de l'esprit. A Berlin et à Vienne, on entretient un cercle de sa femme et de ses enfans, ce qu'on n'oserait faire en France. En Espagne, à la lueur d'une bougie reléguée à l'extrémité de

l'appartement, on parle à demi-voix de tout ce qu'on veut, de folie, de galanterie, d'amour; une musique suave et légère, qu'on n'est point obligé d'écouter, encore moins d'applaudir, succède ou se mêle à la conversation. Là, chacun garde son caractère, personne ne songe à rire des ridicules de son voisin; et tandis qu'en France, où chaque salon peut être regardé comme une arêne ouverte à la satire et à la vanité, on regarde avec raison un bal ou une *grande soirée* comme une affaire assez épineuse, on se présente au contraire dans ces réunions à Vienne, à Florence, à Madrid, à Saint-Pétersbourg, avec une confiance qui ajoute aux agrémens de chacun, et aux plaisirs de tous.

Je crois, ajouta-t-il encore, que les Françaises ne sont plus dignes de leur ancienne réputation que dans leur intimité, et qu'il est aussi doux d'être leur mari, leur frère ou leur amant, qu'il est fatigant de n'être que leur connaissance.

Nous eûmes dans la soirée la visite d'un

nouvelliste qui nous annonça l'entrée de Platof à Paris ; il tenait une gazette qu'il agitait d'un air triomphant. Les dames, par égard pour moi, tinrent pendant tout le temps qu'il pérora leurs yeux constamment baissés. Quelques cavaliers lui firent signe de se taire ; il finit par comprendre que sa joie pouvait me blesser, et il se retira. Ce bon procédé me toucha d'autant plus qu'il était l'expression de la bienveillance de tous, et non le résultat de la politesse d'un seul.

Quand la nuit fut venue je demandai mon lit ; mais il n'y en avait qu'un dans la maison, selon l'usage des nobles du second ordre et des bourgeois. Les domestiques couchaient sur la paille, ou, plus simplement, par terre. On m'offrit la natte de l'hospitalité, avec un bon rondin pour la tête : à la vue de ce matériel, je jetai sur Mme Papof un regard où se peignait un reproche sentimental, ce qui la détermina à me céder un des six matelas de son lit, le premier que j'eusse vu depuis Kiew.

La place de Koursk est grande, bien bâtie,

et pavée. Sous des baraques semblables à celles d'un champ de foire, qu'on avait nouvellement élevées au milieu, nous vîmes des changeurs juifs, un chapelet à gros grains noirs et blancs à la main; ils avaient chacun devant eux une petite table couverte de paniers d'osier, dont les divers compartimens étaient remplis de pièces de monnaie d'or et d'argent de différens pays, et de roubles en papier. Ils se levaient aussitôt qu'ils nous apercevaient, et nous criaient d'une voix glapissante: « Changez, messieurs, changez votre « argent. » Après quoi ils se rasseyaient et recommençaient à dévider leur chapelet en marmottant de l'hébreu. Ces juifs avaient autant de dignité dans le silence et dans l'immobilité, qu'ils en avaient peu dans l'action et en parlant. Ils portaient, comme en Pologne, la soutane étroite, la barbe de toute sa longueur, les cheveux flottans et le bonnet fourré. On n'en voit point dans les villages, les nobles et les paysans russes aimant à faire leurs affaires eux-mêmes.

Il y a beaucoup d'étrangers à Koursk, particulièrement des Allemands ; les seigneurs ne leur font pas grand accueil : en général, c'est un titre onéreux en Russie que celui d'étranger. Au surplus, cette haine n'est pas sans fondement ; les étrangers ne dissimulent pas assez le mépris que leur inspirent les vices et la barbarie de la nation dont ils exploitent l'ignorance. De plus, leurs connaissances commerciales et leur vaste crédit les mettent à même de ruiner les nationaux par une concurrence que ces derniers ne peuvent soutenir ; enfin ils sont l'objet des préférences du gouvernement, qui, pour propager ses vues, a besoin de leurs talens, et il s'en faut de beaucoup que les Russes, qui ne préjugent pas si avantageusement des bienfaits de la civilisation que ceux qui les dirigent, regardent comme une indemnité suffisante les lumières que les étrangers répandent dans le pays.

Koursk renferme douze mille habitans, et un peu plus de deux mille maisons ; elle est renommée pour ses cuirs et ses pelleteries.

Les Tartares, au dix-septième siècle, ont perdu sous ses murs deux batailles, et le couvent de Znamensk, ou des miracles, qu'on y remarque à cause de la vénération dont il est l'objet, fut construit en mémoire d'une victoire remportée sur ces peuples, contre toute espérance.

Il faisait un temps superbe quand nous y arrivâmes. Le spectacle inusité d'une ville propre et animée, les vergers en fleurs, le chant des oiseaux, la splendeur dorée des rayons du soleil, en disposant nos cœurs à la joie, nous firent jeter sur tout ce qui nous environnait des regards bienveillans. Parmi les officiers pris à la retraite de Moscow qui étaient cantonnés à Koursk, ceux qui possédaient des talens d'agrément, de l'esprit, ou seulement de belles manières, se virent recherchés par de riches seigneurs et accueillis par des châtelaines au doux sourire; les autres reprirent la vie nonchalante des petites villes de garnison, passant leurs journées à baguenauder, une baguette à la main, le

long de l'eau, en rêvant profondément à rien du tout, ou bien s'appliquant à rectifier les idée set les assurer de quelques jeunes filles aux cheveux châtains et au teint fade, auxquelles ils parlaient de nos grisettes avec un enthousiasme qui les remplissait d'émulation. Ils nous dirent qu'ayant été pillés, leur dénuement actuel les empêchait de voir la bonne compagnie; ils recevaient comme, nous, sept pietacks par jour; la populace, qu'ils n'offusquaient point par leur luxe, ne leur témoignait nulle malveillance.

Ils nous montrèrent quelques numéros de la Gazette de l'empire, où les Français étaient gourmandés en masse, et leur gouvernement traité du haut en bas. Les institutions des Russes, comparées à celles qui nous régissent, étaient mises au-dessus de ces dernières; et les abonnés recevaient chaque jour un article où il leur était clairement démontré que la nation russe est, sans aucune comparaison, la plus grande et la plus illustre de toutes les nations du monde.

Le pays, à une lieue de Koursk, est sablonneux, peu fertile et parsemé de plantes dont les fleurs jaunes sont disposées en pyramides; on les appelle, je crois, des verbascum. Le sol, un peu plus loin, est entrecoupé de marécages qui nous obligèrent à de longs détours, car on n'a point construit de chaussées au travers. Ces marécages, en quelques endroits, s'étendent jusqu'auprès des villages; alors on plante deux rangées de pieux, entre lesquels on attache des claies très-serrées, et on jette au milieu de la paille, des branches d'arbres, du sable, de la terre, etc. Les paysans s'aventurent avec leurs chariots sur ces chemins détestables, que l'eau, assez souvent, submerge tout à coup, par suite de l'affaissement spontané des matériaux dont ils sont formés. Ils sont extrêmement élastiques, et nous étions obligés de retrousser nos pantalons jusqu'aux genoux, et de marcher nu-pieds, et avec de grandes précautions, pour les traverser sans inconvénient.

Le 20 avril, trois de nos officiers s'étant trop éloignés d'un village où nous étions arrivés de bonne heure, furent assaillis, terrassés, battus et volés par des paysans. Ils revinrent couverts de sang et leurs habits déchirés. Réunis autour d'eux, nous faisions sur leur triste aventure des réflexions propres à nous prévenir contre la population du pays dans lequel nous allions entrer, quand les auteurs du délit vinrent à passer. A l'aspect de leurs victimes qu'ils croyaient vraisemblablement occupées à panser leurs plaies, et qu'ils ne s'attendaient par conséquent pas à rencontrer sur leur chemin, ils voulurent s'enfuir; mais nous les atteignîmes et les traînâmes devant le major russe, qui, après avoir reçu notre plainte, les fit lier et jeter sous un hangar avec des entraves aux pieds. Ils supportèrent en cet état nos regards avec une effronterie menaçante et nulle inquiétude ne vint se peindre dans les leurs. Il paraît qu'on est fort indulgent en Russie sur ces sortes de crimes, et une manière d'employé,

en habit noir à la française, fort salement équipé, ayant au lieu de bas, de la paille dans ses bottes, nous annonça, en appuyant avec affectation sur les termes négatifs, que nos voleurs n'encourraient sans doute pas d'autre châtiment que celui qu'ils subissaient en ce moment; qu'il pouvait nous garantir qu'il ne durerait pas plus de vingt-quatre heures, et qu'ils seraient mis en liberté dès que nous aurions tourné les talons. Nous comprîmes la fine ironie de monsieur l'employé, qui nous regardait tout simplement comme indignes de la protection des lois de son pays. A la bonne heure, mais il est certain qu'en Russie, du moins à l'égard des paysans, les juges condamnent ou absolvent suivant leur bon plaisir, et que les plus équitables, sans avoir égard au texte précis de la loi, se contentent de proportionner la punition au dommage. Cette manière de rendre la justice, si l'arbitraire n'en découlait pas nécessairement, ne serait pas plus mauvaise qu'une autre.

Contre notre attente, nous trouvâmes les

mœurs des paysans du gouvernement de Koursk très-douces et très-paisibles. Il nous parut même qu'ils étaient doués d'une imagination plus active que ceux des environs de Kiew. Au bruit de notre arrivée, ils sortaient de leurs maisons et venaient se grouper à l'entrée des villages, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Mais il est évident qu'ils nous trouvaient chétifs devant notre renommée; plus tard, la voltige, l'escrime, et quelques tours d'adresse, firent refleurir parmi eux notre gloire éclipsée. Les femmes nous montraient plus d'intérêt et témoignaient plus de curiosité. Nous étions l'objet de tous leurs entretiens. A la vue des bijoux que nous avions pu conserver, elles établissaient des conjectures qui les rendaient toutes pensives. La coupe de nos habits et leur couleur attiraient plus leur attention que la finesse de notre linge et de nos étoffes; mais rien ne leur semblait plus magnifique que nos boutons dorés; et les riches tissus de Cachemire n'ont jamais déterminé plus de

tendres faiblesses dans nos villes, que ces objets de première nécessité dans ces campagnes lointaines. Celles qui ne pouvaient raisonnablement songer à s'en procurer au moyen d'un *doux échange*, faisaient en sorte de nous en voler la nuit quand nous dormions.

Il était souvent question de Paris dans leurs conversations, et leurs gestes, à ce nom qu'elles prononçaient toujours avec emphase, se développaient avec plus de noblesse. Pour mieux peindre les pensées qui leur venaient à ce sujet, elles dessinaient quelquefois je ne sais quelles figures bizarres dans la cendre répandue sur l'âtre du four, croyant reproduire les formes des édifices célèbres de notre patrie, et nous étions gravement appelés pour attester par notre suffrage l'exactitude de ces tableaux, tracés d'après leurs faibles connaissances, ou plutôt par leur imagination.

Une d'elles nous montra un jour de vieilles mouchettes qu'elle tenait soigneusement en-

veloppées dans une bande de toile. Elle en ignorait complètement l'usage, ce qui ne l'empêchait pas de les ouvrir et de les fermer devant ses voisines, avec des marques évidentes de plaisir et d'orgueil. Nous ne pûmes savoir comment ce meuble lui était tombé dans les mains ; et comme dans ce pays les cultivateurs ont pour seul moyen d'éclairage de longs éclats de bois résineux qu'on fiche dans une fente, il nous fut impossible de lui faire comprendre à quelle fin il avait été fabriqué.

J'avais une redingote doublée en entier de velours violet qui leur donnait d'autant plus à penser, que cette couleur est affectée aux premiers dignitaires de leur église. Je suppose qu'elles me croyaient un peu sorcier ou du moins médecin, professions qu'elles regardent comme équivalentes ; du reste, elles sont convaincues qu'il est au pouvoir de quelques hommes de quitter la forme humaine pour revêtir celle d'un animal. Elles nous dirent qu'elles n'ignoraient pas que Na-

poléon n'avait échappé à Platow qu'en prenant à temps la figure d'un cerf; Platow le poursuivit sous celle d'un lévrier, et Napoléon allait être atteint quand il se changea en brochet. Platow se trouvant au bout de son grimoire, abandonna son entreprise.

Quelquefois elles nous détachaient des discoureurs qui venaient dans nos pavillons nous brailler de longues harangues. Nous les laissions dire et continuions à jouer aux dés ou aux cartes.. De leur côté, notre inattention ne les déconcertait nullement; ils poursuivaient bravement leurs périodes, en appelant de temps en temps de la langue, comme quand on excite un cheval, et en criant par intervalles, *vive Alexandre!* Quand ils avaient tout dit ils se retiraient, emportant avec eux les applaudissemens des paysans qui les avaient accompagnés, et qui, pendant tout le temps qu'ils avait péroré, étaient demeurés muets et immobiles comme des statues. Il y en avait pourtant qui paraissaient surpris du peu d'effet que produisaient sur

nous ces beaux discours, et cela nous faisait perdre une partie de la haute opinion qu'ils avaient prise de notre intelligence dans l'éclat de nos boutons dorés.

L'usage des mouchoirs de poche leur semble malpropre et dégoûtant; ils nous demandaient pourquoi nous n'emportions pas avec nous nos autres sécrétions, et pourquoi, les repoussant toutes, nous gardions celle-là.

Ils ont un champ pour leur subsistance, et deux ou trois jours par semaine pour le cultiver. Ils ne se servent point d'engrais, la fertilité naturelle du terroir étant suffisamment excitée par des repos qui s'étendent quelquefois jusqu'à douze années. Quand au bout de ce temps on veut labourer de nouveau, il faut opérer comme pour un défrichement. Plusieurs charrues attelées de quatre chevaux sont mises à la suite l'une de l'autre, et l'on a bien soin de faire passer tous les socs dans le même sillon; ils sèment d'abord, puis labourent après, ce qui les dispense de herser; ils choisissent de préférence le voisi-

nage des villages pour l'emplacement de leurs champs. Les terres éloignées, sans égard pour leur fertilité, sont converties en pâturages.

Il n'y a pas de paysan si pauvre, qui n'ait autour de sa maison une demi-douzaine au moins de meules de grain qu'il peut vendre si bon lui semble; mais la difficulté des communications empêche d'en tirer un bon parti. Ces meules, réunies autour des villages, les font prendre de loin pour des villes considérables. On ne voit point d'habitations éparses dans les champs, et toute la population rassemblée en groupes plus ou moins considérables, offrirait pour cette raison de grandes difficultés à l'ennemi, qui, pour se procurer des vivres, serait obligé de s'épuiser en gros détachemens; encore, en cas de succès dans une attaque, aurait-il à craindre que le vaincu , en se retirant, ne rendît sa victoire inutile en incendiant toutes les ressources du pays accumulées sur un seul point.

Les villages présentent tous le même aspect; ils se prolongent sur les bords de quelques

petits ruisseaux ombragés de jeunes chênes et de saules; et sur le lieu le plus élevé, tournent les nombreux moulins à vent que nécessitent les produits du sol et le nettoyage du millet.

Les habitans sont riches en chevaux, en moutons, en cochons et en volaille. Le gros bétail leur manque. Leurs cochons sont petits, mais d'un goût excellent; ils se multiplient autour des villages dont ils obstruent les chemins; leur soie se fait jour à travers une espèce de laine dans laquelle, en hiver, les corbeaux affamés enfoncent leurs serres quand ils veulent se repaître de la vermine de ces animaux; et c'est en vain que le quadrupède, par une fuite inutile et des bonds multipliés, cherche à se débarrasser de son cavalier ailé.

Les moutons sont parqués devant les portes des cabanes auxquelles ils appartiennent. L'odeur infecte de leur fiente, qui nous donnait des maux de tête, ne semble nullement désagréable aux paysans. Les poules sont su-

perbes et d'autant plus grasses, que les meules de grain dont on ne les repousse jamais, sont entièrement abandonnées à leur avidité. Nous les payions deux sous la pièce et un sou la douzaine d'œufs. Nous ajoutions au millet et à la chair de porc, qui forment la base de la nourriture des paysans, des gâteaux au lait, des omelettes, du rôti, des ragoûts de mouton, de veau et de volaille; et cependant notre table ne nous coûtait pas plus de six sous par jour. Ces raffinemens remplissaient nos hôtes d'étonnement; ils passaient quelquefois des journées entières à nous voir cuisiner. Nous leur enseignâmes à cuire le millet dans le lait; auparavant, ils le présentaient au feu dans de grands pots hermétiquement bouchés et pleins jusqu'aux bords; il prenait alors, faute d'une quantité suffisante d'eau, la consistance d'un gâteau lourd et serré, et ils l'avalaient tout bouillant, en introduisant dans leur bouche, au grand dommage de leurs dents, une cuillerée de lait froid avec chaque bouchée de gâteau.

Le millet est en Ukraine ce que le riz est en Chine, et les pommes de terre en Pologne, c'est-à-dire le principal aliment du peuple. Dans les carêmes, les paysans bornent leur nourriture à une espèce d'oseille sauvage qu'ils vont cueillir dans la campagne. Ils entendent par jeûner, s'abstenir de manger, mais de manger seulement, et non pas de boire; aussi ne désenivrent-ils pas tout le temps que durent ces époques d'abstinence, qui sont aussi celles des querelles et des voies de fait; car quoiqu'ils soient naturellement assez paisibles, l'ivresse les rend très-turbulens.

Le jardinage leur est absolument inconnu. Ils ne ferrent ni ne pansent leurs chevaux. En hiver, ils les tiennent dans des écuries, mais en été, ils les laissent errer à l'aventure dans les pâturages, et ils ne songent point à en améliorer l'espèce par le choix des étalons. Ces chevaux sont petits, mais ils se distinguent par une belle encolure, une grande sobriété et beaucoup de vitesse. Ils leur font faire quelquefois jusqu'à trente lieues en un

jour, sans manger. Ils ne font aucun cas des chevaux hongres. Le prix habituel d'un cheval ordinaire est de dix à douze roubles d'argent, c'est-à-dire de quarante à quarante-huit francs.

Ils manient la hache avec une adresse telle, qu'ils n'ont besoin d'aucun autre instrument pour la fabrication de leurs chariots et de leurs meubles. Nul, chez eux, ne subsiste d'un métier, et tous ont une teinture des arts mécaniques indispensables : ils ne se servent point de fer pour la réunion des pièces de menuiserie ; tout s'ajuste avec des chevilles de bois. Ils garnissent leurs chariots de bandes d'écorce ou de feutre, et de jeunes chênes recourbés avec adresse leur servent de roues. Ces matières suffisent dans un pays plat, sans cailloux et sans aspérités.

Ils achètent à la ville des socs, des haches, un peu de vaisselle et leurs maisons. Ce dernier article leur est livré par pièces numérotées, qu'on rassemble sur les lieux avec la plus grande facilité. On les démonte plus tard,

soit pour disperser les souris, soit pour détruire les insectes, et on les rajuste ensuite sur le même lieu, pour n'avoir pas à consolider un autre plancher et à construire un autre four.

La culture du lin, le soin de le laver, de le rouir, de le filer et de le tisser, regardent les femmes, ainsi que la confection du linge et des habits. La toile qu'elles fabriquent n'a guères plus d'un pied et demi de large, et elles la font blanchir en l'exposant sur l'herbe à l'air et à la rosée : ces travaux ne les exemptent ni de ceux du ménage, ni de ceux des champs. Aussi portent-elles de bonne heure les marques d'une vieillesse prématurée. Leur regard vague annonce l'abattement, et les soins de la maternité ne leur offrant qu'un surcroît de fatigues, leur ame reste étrangère à leurs douceurs.

On voit fréquemment de petits garçons de 7 à 8 ans mariés à de grandes filles de 20, lesqu'elles deviennent bientôt enceintes du fait autorisé de leur beau-père. Les jeunes époux jouissent à leur tour des mêmes droits sur les

femmes des enfans mâles nés de ce premier commerce.

Le pays offre des solitudes toutes parsemées d'absinthe, de plantes odoriférantes, d'asperges sauvages et de fraises d'un goût exquis. Les lièvres y abondent, et la chasse au lévrier y est extrêmement agréable et abondante.

Les portes des cours de ferme sont, comme dans nos provinces, à deux battans, et surmontées d'un petit toit en chaume. Quelquefois toute l'habitation est entourée d'un fossé ou d'une haie en fascines.

L'aire pour battre le blé est placée du côté des champs, derrière la maison, et est à toute heure visitée par une innombrable quantité de moineaux. Les Russes ont pour ces oiseaux le respect que le bas peuple, a chez nous, pour les hirondelles, et, quels que soient l'importunité de leur gazouillement et le dégât qu'ils commettent dans les couvertures des maisons, ils ne prennent aucune mesure pour les éloigner.

L'époque de la moisson est pour eux la plus gaie et la plus heureuse de l'année. Au jour fixé chaque famille se réunit. Les chefs, non moins vénérables par leur âge, que remarquables par la longueur de leur barbe blanche, sont assis sur des bottes de paille dans les chariots qui ouvrent la marche. Leurs femmes, avec des vases et quelques instrumens de cuisine, occupent ceux qui suivent. On place les enfans dans les autres, et les jeunes gens vont à pied. On ne laisse au village pour veiller sur les troupeaux et les cabanes que quelques individus que cette commission afflige toujours beaucoup. Du reste, la caravane emmène avec elle des vaches pour se procurer du lait, quelques brebis et quelques cochons. Alors, dans des champs immenses s'avancent en chantant de joyeuses troupes de moissonneurs et de moissonneuses dont les ris folâtres égaient la solitude. Ils demeurent quelquefois quinze jours absens de chez eux, bivouaquant toutes les nuits autour du feu qu'ils allument pour faire cuire

leurs alimens, dansant le soir au clair de la lune, et le matin s'amusant à poursuivre des gerboises qu'on voit sauter par dessus les épis, et qui sont plus communes dans ces pays que ne sembler aient lecomporter la rigueur et la durée des hivers.

Quand ils ont atteint les confins de la propriété, ils s'arrètent, font volte face, et reviennent sur leurs pas, en poussant devant eux les épis qu'ils ont coupés en avançant.

Ils sont fort sujets à la gale, maladie que perpétue parmi eux, comme parmi les valets des seigneurs, l'habitude où ils sont de coucher sur des fourrures; ils s'en guérissent en se barbouillant de la tête aux pieds avec un onguent noir et luisant, et en prenant des bains de vapeur. Il n'y a point de paysan en Ukraine qui n'ait dans sa cour un appareil pour ce dernier remède. C'est une voûte en terre glaise, construite dans un espace clos de murs qu'elle occupe en entier. On obtient la vapeur en répandant de l'eau sur des pierres rougies au feu. Les Russes supportent la cha-

leur à une élévation extraordinaire (48 degrés Réaumur), et se flagellent avec des verges de bouleau pour faciliter la dilatation des pores. Quand ils ont assez transpiré, ils appellent, et les femmes au moment où ils sortent de la voûte leur jettent sur le corps de grandes terrines pleines d'eau froide. S'il y a près de là une rivière ils courent s'y plonger jusqu'au cou. Les femmes font aussi usage de ces bains, et les prennent sans façon dans la compagnie des hommes.

Leurs plus belles fêtes sont celles qu'ils célèbrent à l'occasion des anniversaires de la mort de leurs grands parens. Alors le chef de la famille en réunit chez lui tous les membres. On se pare de ses plus beaux habits, on tue la plus grasse truie, on brasse une espèce de bière, on achète une grande quantité d'eau-de-vie, et on va entendre la messe. Après cette cérémonie, les femmes, conduites par le pope, se rangent sur une file, le long et en dehors de la maison, et, à un signal convenu, se mettent à verser des larmes qu'elles

accompagnent de cris et de bruyans sanglots. Quand le digne pope juge qu'elles ont assez pleuré, il leur enjoint de se consoler, ce qu'elles font aussitôt, et la compagnie, tout-à-coup animée de la joie la plus vive, se met à table et s'enivre.

Les femmes, sur la tombe d'un mort qu'elles ont tendrement aimé, prononcent quelquefois des discours très-touchans et très-pathétiques. Mais dans le cas contraire, ou si le défunt leur était indifférent, elles se contentent de réciter la prière d'usage : « Gospoda, soyez-lui miséricordieux, donnez-lui du pain, de l'eau-de-vie et du cochon. »

Le dimanche, nous ne manquions jamais de nous rendre avec les paysans sur les pelouses qui s'étendent autour des demeures seigneuriales. Nous nous présentions devant M. le baron, qui, assis sur un banc et le dos appuyé contre sa petite maison en planches, présidait gravement aux libations ; à la voix de ce personnage, les jeunes gens du village se divisaient en deux bandes qui, à un signal

donné se rapprochaient, se heurtaient avec violence, et se confondaient en se livrant aux exercices de la lutte et du pugilat. A la vérité, la forme inélégante des chaussures et des vêtemens ôtait à ces jeux une partie de leur beauté antique. Un vieillard, armé d'un long bâton, et choisi parmi les gens de son âge qui s'étaient le plus distingués dans leur jeunesse par des prouesses de ce genre, était chargé de prévenir les accidens et les querelles, en fondant à l'improviste sur les lutteurs qui, sourds aux décisions des spectateurs, tardaient trop à se séparer.

Cependant les jeunes filles, les cheveux partagés en deux tresses pendantes, les pieds nus et les tempes couronnées de fleurs, dansaient sur la pelouse, environnée de leurs mères, des rondes grecques dont les figures représentent, dit-on, les mouvemens des corps célestes comme les comprenaient les anciens. Une d'elles, d'un ton monotone, chantait des couplets ou des airs sans paroles, dont les dernières notes, proférées avec un

peu plus de vivacité, étaient répétées en chœur. Les spectateurs, silencieux et immobiles, semblaient n'avoir de vie que dans les yeux. Quelquefois elles marchaient en file en décrivant une circonférence, s'arrêtaient, et faisaient face, tantôt en dedans, tantôt en dehors du cercle. L'étonnante variété des broderies en laine de différentes couleurs dont elles couvrent les larges manches de leurs chemises, attirait aussi notre attention, de même que la cornette en croissant ornée de paillettes, sous laquelle les femmes mariées cachent leurs cheveux dès le jour où elles ont consenti à enchaîner leur liberté, en répondant favorablement à ces paroles de l'amant préféré : « Ma bien-aimée, vends-moi ta tresse ».

Les luttes et les danses finies, le baron faisait charger un tonneau d'eau-de-vie sur un chariot, et on se dirigeait vers les balançoires publiques. On en compte ordinairement trois ou quatre par village. L'argent étant très-rare chez ces peuples, l'entrepreneur se conten-

tait souvent d'un œuf par personne pour un certain nombre de tours ; car la balançoire russe ressemble à un moulin à quatre ailes, aux extrémités desquelles on aurait adapté un nombre égal d'escarpolettes mobiles. Ces réunions avaient toujours lieu vers la fin du jour, et quelquefois la jeune femme placée dans l'escarpolette supérieure, subitement éclairée des derniers rayons du soleil couchant, au moment où elle s'inclinait gracieusement vers les spectateurs, nous rappelait ces peintures où la mère du sauveur du monde, la tête entourée d'une auréole, est réprésentée descendant des cieux, assise sur un nuage.

Le ciel bas, gris, toujours un peu triste de la contrée, répandait sur ces tableaux une teinte mélancolique. On voyait au loin flotter à perte de vue, et comme les ondes faiblement agitées du vaste Océan, l'herbe verdoyante de l'immense plaine, parmi laquelle se confondaient par l'effet de la distance et de la couleur, les petites coupoles peintes en vert de la chétive église du lieu. Tout était

doux, silencieux, tranquille; seulement on entendait les cris encore éloignés d'une multitude innombrable de corbeaux que l'approche de la nuit chassait avec les troupeaux vers les habitations des hommes, les seuls endroits plantés d'arbres dans ces provinces, et les seuls par conséquent où ils puissent trouver un asile. Ces oiseaux, objets de la vénération superstitieuse des Russes, s'abattaient comme une nuée ténébreuse et bruyante sur les saules qui bordent le ruisseau auprès duquel chaque village est bâti. Ils mêlaient encore un instant leurs voix au bruissement des arbres, dont les cimes souples et légères étaient roulées et balancées par le vent comme le panache d'un casque, et bientôt l'on n'entendait plus dans la campagne que le bêlement de quelques agneaux égarés et le murmure de l'humble source dont les eaux à travers le feuillage étincelaient au clair de la lune, comme une écharpe flottante parsemée de paillettes d'argent.

LES SEIGNEURS.

Les seigneurs de l'Ukraine passent l'hiver à la ville, et l'été à la campagne. Ils vieillissent au bruit des instrumens de musique et des éclats de rire d'une troupe joyeuse de concubines aux cheveux châtains, et de popes en goguettes. Nuit et jour environnés de femmes que leur soumet la crainte, ils s'abandonnent de bonne heure à la débauche, et ne conçoivent jamais l'amour. Leur luxe, à la fois somptueux et mesquin, brillant et malpropre, rappelle celui des Turcs leurs voisins. C'est la race du monde la plus anti-chevaleresque; ils n'ont aucune idée des voluptés immatérielles. Ils ne manquent pourtant ni de talens ni d'esprit; mais ces avantages sont dans leurs mains comme des joyaux, uniquement à l'usage de leur vanité. Ils visent à l'élégance, et leurs manières sont plus polies que leurs sentimens ne sont bienveillans et délicats; car ils ne sont en-

core civilisés qu'à la surface. La main de fer du despotisme a bien pu leur imposer des formes agréables; mais ils n'ont pas reçu des arts et des sciences ces pensées généreuses qui ne peuvent éclore que sous l'influence de la liberté, et qui sont comme le complément de l'éducation de l'homme élevé à toute la dignité de son être. La vertu ne leur est de rien; ils cherchent le bonheur dans la richesse et dans l'autorité, la gloire dans l'éclat, le plaisir dans la dissipation. Ils sont fins, rusés, et savent merveilleusement cacher leur caractère derrière leur esprit. A l'exception de la musique, pour laquelle ils ont en général une passion vraie et du talent naturel, les arts libéraux, quoiqu'ils en aient la manie, ne leur inspirent qu'un enthousiasme factice. Ils parlent les langues étrangères avec d'autant plus de facilité que la leur renferme tous les sons de toutes les langues du monde; aussi les prononcent-ils sans accent.

L'architecture toute moderne de leurs châteaux, atteste assez combien est récente l'in-

troduction des arts de l'Occident dans leur pays. Il s'en trouve de construits en pierres, et qui, pour cette raison, ont coûté des sommes énormes. Les autres sont en briques ou en bois, et peints à l'extérieur de couleurs tendres et variées. Les moindres sont blanchis à la chaux et couverts en planches. Du reste, nulle grâce dans la disposition des bouquets d'arbres et des autres ornemens champêtres dont ces demeures sont quelquefois environnées. On en voit qui consistent en un grand nombre de bâtimens séparés les uns des autres, et jetés çà et là sans symétrie, comme s'ils n'étaient que provisoirement déposés sur l'herbe. On n'y trouve jamais de meubles propres, entiers et solides, que dans l'appartement du maître. Leur étendue est proportionnée à la richesse et au nombre des domestiques du propriétaire. Or, il y a des seigneurs qui entretiennent autour d'eux jusqu'à deux cents, jusqu'à quatre cents, jusqu'à six cents serviteurs. Parmi cette multitude se trouvent des ouvriers en tous genres,

dont les productions sont emmagasinées et vendues au profit du patron. Les autres sont attachés au service personnel des principaux officiers. On donne à ceux qui ont vieilli dans la maison, de petits emplois qui ne les occupent pas un quart d'heure dans la journée. Tel, par exemple, a la charge d'éteindre le soir le feu qu'un autre a dû allumer le matin, etc., etc.

Ils sont tous gais et contens. On les voit aller et venir avec de méchantes guitares à trois cordes dont les sons les remplissent d'aise. Ils font des contes, ils chantent, ils dansent, et la nuit venue, ils se réunissent pour s'enivrer ou pour se livrer à d'autres plaisirs, car ils logent tous pêle-mêle, garçons et filles, dans des taudis sans meubles, où ils n'ont pour lits et pour tentures que de grandes peaux de bêtes dans lesquelles ils se roulent par couples.

Les portes de ces bruyantes demeures n'étaient fermées qu'aux pauvres diables et aux gens d'une humeur triste et chagrine. Mais les

musiciens, les peintres, les chanteurs, les escamoteurs, les jongleurs, les grands buveurs, en un mot tout ce qui pouvait faire naître la joie y était reçu à bras ouverts.

Nous trouvions parmi ces seigneurs d'intrépides libertins pleins de verve et d'esprit. Leur imagination vagabonde s'élançait d'un vol audacieux vers toutes les limites intellectuelles. Ils applaudissaient à notre révolution, faite, disaient-ils, au profit du genre humain, tandis que celle des Anglais n'avait été profitable qu'à la Grande-Bretagne. Nous buvions avec eux aux chefs de la philosophie moderne, et à la fin du repas, quand on avait disposé quelques paravens, on appelait les plus jolies esclaves, et nous passions la nuit à jouer avec elles à l'enlèvement des Sabines.

Ailleurs nous étions servis par de jeunes filles que l'usage des bains de vapeur avait rendues nubiles dès l'âge de onze ans. Elles avaient, ou du moins nous leur trouvions la fadeur des fruits mûris dans des serres. Toutes étaient fardées, ainsi que les vieilles

servantes que nous rencontrions dans les cours et dans les cuisines.

Ici, le châtelain et sa famille s'endormaient au son des guitares, et aux merveilleux récits d'un conteur ou d'une conteuse de profession.

Cet autre se faisait jouer la comédie par des serfs auxquels il avait fait donner des leçons de musique et de déclamation ; et les fautes contre le rhythme ou l'harmonie étaient sur-le-champ, et sur le théâtre même, punies à coups de bâton.

Chez tous on parlait français ou allemand; les mœurs des amateurs exclusifs de la littérature germanique étaient autres et meilleures que celles des partisans spéciaux de la nôtre. Adonnés à l'éducation des chevaux, ils font en outre leurs délices des plaisirs de la table et de la chasse.

Les plus pauvres tiennent cabaret. Le nombre de ces cabaretiers, beaucoup moins grand que celui des prolétaires nobles de la Pologne, ne laisse pourtant pas d'être assez considérable. Ils sont tous propriétaires, en sorte

qu'à la rigueur ils peuvent vivre sans travailler. Nous rencontrâmes un jour une famille appartenant à cette classe pauvre et oisive : nous nons crûmes transportés en Espagne ; c'était le sérieux, la morgue, la tristesse rechignée des hidalgos affamés du royaume de Murcie. Le père en habit râpé, d'une forme antique, en culotte courte et en épée, paraissait rêver, assis sur une pierre, tandis que semblables aux heures, ses filles se promenaient sur les pas du Soleil, autour d'une masure délabrée, en amenant de temps en temps au bout d'un cheveu qu'elles filaient dans toute sa longueur, un insecte qu'elles mettaient à mort avec l'insouciance de l'habitude.

Il était souvent question de Napoléon dans les entretiens que nous avions sur les grandes routes avec les seigneurs des châteaux voisins. Ceux qui avaient servi en parlaient en général avec respect, les autres s'exprimaient sur son compte en termes plus ou moins dédaigneux, et la mesure de leur mépris nous

donnait celle de leur imbécilité. S'ils s'étaient contentés de le haïr, nous nous serions à coup sûr abstenus de les juger défavorablement. Ils venaient à cheval, ou en calèche, ou en drouski, ou en tilbury; les uns vêtus de jolis uniformes et chamarrés de décorations; les autres avec des houpelandes brunes bordées de velours, et le chef ombragé d'un feutre à larges bords dont la forme très-élevée ressemblait à un pain de sucre. Les premiers nous accablaient de questions, étalaient élégamment leurs fourrures, et fredonnaient en riant des airs italiens et français. Les autres nous parlaient de leur importance individuelle, de leur bon coasse, de leurs 800, de leurs 1,200 paysans de dot pour chacune de leurs filles, etc., etc.

Nous sommes la nation dont ils font le plus de cas et qu'ils cherchent le plus à imiter. Cependant tel est leur orgueil, qu'ils ne nous croient supérieurs à eux que dans l'exercice et l'intelligence des arts de luxe; ils se regardent comme nos maîtres en politique et en morale.

Les châtimens qu'ils ont le droit d'infliger à leurs serfs et à leurs domestiques, sont la détention, les ceps et le fouet. Mais ils sont responsables de la mort de ceux qui, par suite du supplice du fouet meurent un mois après l'avoir reçu. Dans ce cas ils paient une amende dont le fisc fait son profit.

On sait qu'en Russie la noblesse n'est influente que par ses richesses, qu'elle ne jouit dans l'administration et la conduite de l'État d'aucun privilége, et qu'un noble, fût-il prince, n'a d'autre rang dans la société que celui de son grade à l'armée.

Ceux qui ont le droit de rendre la justice, pavoisent leurs habitations avec des drapeaux ou des bannières aux armes de l'Empire, ce qui est interdit aux autres. Ce droit est attaché à la terre et passe avec elle dans les mains des divers possesseurs.

Avant Pierre Ier on ne connaissait point en Russie d'autre qualification distinctive parmi la noblesse que celle de *Knès*, qui veut dire prince. Il introduisit le premier les titres

de baron, de vicomte, de comte, etc. Le nombre des paysans, comparé à celui des nobles et des marchands, est infiniment plus considérable en Russie que partout ailleurs; et c'est particulièrement à cette circonstance que le pays doit l'aspect monotone qu'il présente partout, et peut-être la brutalité des formes du despotime auquel il est soumis.

GOUVERNEMENT DE VORONETZ.

Staroï-oskol, où nous arrivâmes le 27 avril, est une petite ville en bois, poudreuse en été, boueuse en hiver, triste en tout temps. Elle n'a, je crois, qu'une rue, et porterait à peine en France le nom de bourg. Partout dans ces provinces on voit poindre et s'élever des villes nouvelles qui, peu à peu, se développent au souffle de la civilisation, comme de tendres fleurs à celui du zéphir. On jugera par la description suivante, de ce qui leur reste encore

à acquérir pour mériter le nom de ville, selon l'acception que nous donnons à ce mot.

Des rues alignées et non pavées, dans lesquelles errent d'un pas lent, une quenouille à la main, des ménagères hâlées, en bonnet de coton; des maisons en planches, sans étages et sans fondations, construites comme celles d'un jouet d'enfans; une chétive église hérissée de méchantes coupoles, et offrant les formes bizarres de ces monumens qu'on voit en songe et qui ne laissent au réveil qu'une idée vague de leurs proportions; un paysage triste et nu; quelques figures rasées et d'une expression uniforme; quelques popes entre deux vins; la rudesse de la ferme, l'avidité de la boutique, le caquet de la mansarde, la morgue des créneaux; de petits chariots conduits par des barbes blanches, ou par des femmes du nord exerçant le métier de roulier, et qui, comme les conducteurs de bestiaux, trempent avant de se mettre en route leur chemise dans le suif; des cavaliers perchés sur de petits chevaux velus dont le cou affaissé

se prolonge sur la ligne de l'épine dorsale; une société aux prises avec les premiers besoins physiques et ignorant encore jusqu'à l'existence des fantômes consolans et aimables des régions intellectuelles; un ciel gris, du silence, de la fange ou de la poussière.

Il y a à Staroï-Oskol de bons bourreliers, et, en général, les Russes excellent dans le travail du cuir. Nous leur achetâmes à très-bon marché des selles et des brides fort bien faites.

A l'aide des quincailliers étrangers qui parcourent le pays, on peut s'y procurer jusqu'aux choses de luxe, de l'eau de Cologne, des verres ciselés, des plateaux vernissés, de la porcelaine, des bijoux d'or, d'argent, d'acier, de corail, d'ivoire, etc.; dans le magasin de ce genre, très-bien assorti et très-achalandé, que nous vîmes auprès de l'église, des paysannes vinrent acheter des paillettes de fer-blanc et du fil de laine rouge pour les broderies de leurs cornettes et de leurs chemises. Le soir quelques gentilshommes à ca-

baret, jaloux du bon accueil que nous avait fait le marchand, nous cherchèrent querelle et nous dirent des injures. Malheureusement nous étions en si petit nombre qu'il n'y eut pas moyen de songer à les bâtonner.

Cette petite ville s'élève sur une hauteur au milieu d'une campagne fertile, quoiqu'on trouve çà et là, dans ses environs, des espaces sablonneux où l'eau des pluies creuse de petits lacs dans lesquels elle s'étend en nappes transparentes. Nous repassâmes dans ce canton vers le mois de juillet; il faisait excessivement chaud, et les lacs dont je viens de parler nous furent indiqués par des femmes qui nous y accompagnèrent et qui ne se firent pas trop prier pour entrer toutes nues dans l'eau avec nous. Autour de Koursk, les femmes vont aussi se baigner pêle-mêle avec les hommes; mais elles sont si peu jolies, que ces scènes, dont, sur la foi de quelques descriptions romanesques, nous nous étions formé des images charmantes, loin d'exciter nos désirs, ne nous inspiraient que du dégoût. Les

femmes qui se sentaient quelque beauté refusaient presque toujours d'être de ces parties. Elles comprenaient qu'elles seules seraient nues au milieu de ces créatures disgraciées, auxquelles leur laideur servait de voile puisqu'elle repoussait les regards.

On voit ordinairement dans le voisinage des lacs de l'Ukraine, des tavernes où les baigneurs et les baigneuses en chemise, ou entièrement nus, s'enivrent de compagnie, un verre de corne à la main.

Le soir, à travers le léger bruit occasioné par le froissement des épis, nous entendions quelquefois les sons lointains d'un chant uniforme et barbare. Une note cent fois répétée s'élevait subitement d'une ou deux octaves, pour retomber tout à coup au premier échelon. Nous nous dirigions vers ces voix étranges, et finissions presque toujours par arriver au bord d'un ruisseau ou d'un étang, où de jeunes filles à demi nues lavaient du chanvre et du lin. Le crépuscule nous permettait de leur prêter les charmes qui leur manquaient.

Elles n'opposaient que des éclats de rire et des gouttes d'eau à nos efforts, et les plus entreprenans trouvaient au milieu des blés des environs des retraites favorables à leurs désirs.

A quelques lieues de Staraï-Oskol, nous trouvâmes un pays plat, immense et désert. Nos yeux parcouraient un horizon sans limites, entièrement privé d'habitations et d'ombrage. Cette nudité nous attristait et cependant nous plaisait comme un spectacle extraordinaire. Nous comprenions le charme de la vie nomade dans ces vastes solitudes, où l'homme, tout aux sentimens de la nature et entouré de sa seule famille, vieillissait jadis au sein de l'innocence, de la paix et de la liberté.

Le 7 mai, nous pensâmes nous faire assommer par les paysans du village où nous fûmes logés : la querelle eut lieu pour un peu de feu qu'un de nos domestiques, en l'absence de nos hôtes, voulut tirer du four après l'heure convenable. Une vieille que nous n'avions

point aperçue descendit de la plate-forme et vint s'asseoir devant la plaque de tôle, en déclarant qu'elle se ferait plutôt tuer que de la laisser ouvrir. On l'instruisit du besoin qui nous rendait le feu nécessaire, et vingt fois nous la priâmes de se déranger; mais ce fut inutilement. A la fin, le domestique fatigué de son obstination, l'enleva dans ses bras et la porta sur le lit de camp. Ce furent alors des cris si perçans, que nos hôtes qui travaillaient dans une aire assez éloignée les entendirent. Dans la persuasion que les Français assassinent leur mère, ils s'arment sur-le-champ de tout ce qui leur tombe sous la main, et nous les voyons accourir avec des haches, des fourches de bois et de longs bâtons. Nous barricadons la porte et fermons les coulisseaux dont les sabords de la chambre étaient garnis; mais les coulisseaux sont aussitôt enfoncés; et les fourches des paysans introduites dans la cabane, et dardées avec force, nous poursuivent dans tous les recoins. Un de nous fut bientôt atteint, et ce fut juste-

ment l'imprudent auteur du désordre. Aux cris qu'il poussa à son tour, les paysans craignant d'avoir commis un meurtre, suspendirent leur attaque et peu après s'éloignèrent. Nous allâmes alors ouvrir la porte et demandâmes à nous expliquer. Nos hôtes revinrent avec un jeune homme habillé à la française, qui savait quelques mots d'italien; nous comprîmes que notre sûreté était dans les mains de ce personnage, auquel nous nous empressâmes de présenter nos respects et de soumettre l'exposé de tout ce qui s'était passé. Pendant notre entretien, les paysans attentifs avaient repris leurs haches et semblaient n'attendre qu'un mot pour se jeter sur nous et nous massacrer. Le jeune homme après nous avoir entendus se tourna vers eux, tança la vieille, et défendit notre cause avec beaucoup de chaleur et d'aplomb. Peu à peu les ressentimens se calmèrent. Nous fîmes intervenir avec le nom de saint Nicolas une cruche d'eau-de-vie d'une dimension respectable, et nous n'avions pas encore

achevé la moitié de nos libations, que les parties belligérantes se frappaient déjà dans la main en signe de paix et de réconciliation. Néanmoins nous jugeâmes prudent d'aller nous installer ailleurs, et bien nous en prit, car la vieille mourut le lendemain au point du jour. Nous n'apprîmes cet événement qu'à la grande halte où un parent de la défunte atteignit la colonne. Le major russe, auquel ce manant conta la querelle à notre désavantage, fit faire des perquisitions. Mais comme, malgré notre innocence, nous avions à craindre d'être, au moins momentanément, séparés de nos camarades, nous sûmes si bien échapper aux recherches qu'elles demeurèrent sans résultat. Un quart d'heure après nous nous remîmes en route, et tout fut oublié.

Le 8 mai, notre détachement fut cantonné à Matrouki, village assez considérable où le gouvernement exploite une manufacture de tabac.

Deux jeunes femmes de ce village dont les maris étaient depuis plusieurs années à

l'armée, les reconnurent ou feignirent de croire les reconnaître dans deux de nos gens. Cette affaire fit beaucoup de bruit, et le pope et les paysans et les commères s'en mêlèrent. Mais les femmes tinrent bon, et sans se soucier autrement des railleries des incrédules, finirent par mettre les deux soldats en possession des peaux de brebis du four nuptial.

Le lendemain elles expliquèrent l'obstination de leurs prétendus maris à ne point parler russe, par la crainte que les Français au pouvoir desquels ils étaient alors, ne les missent à mort s'ils se hasardaient à faire usage d'un autre idiome que le leur. Car, quoique nous n'eussions par cantonnement qu'un soldat russe pour nous protéger, nous étions toujours assez forts par notre propre nombre, étant d'ailleurs en partie armés de sabres ou d'épées, pour n'avoir rien à craindre de la population entière d'un village.

Quelques jours après, une vieille femme vint se jeter en pleurant au cou d'un de nos grenadiers, en l'appelant son cher fils. Le

jeune homme, quelque peu brutal et ne comprenant rien à ce qu'on lui disait, se cabra d'abord contre la perspective des devoirs que devait lui imposer la nature des sentimens qu'il supposait à la vieille. Mais quand on l'eut mis au fait, il se laissa emmener dans l'espérance que son *retour* serait célébré par de copieuses libations ; ce qui en effet eut lieu. Cette reconnaissance n'excita point de clameurs dans la population ; mais elle nous sembla beaucoup moins réjouissante que les deux autres.

La veille de notre départ, je parvins à m'introduire dans le pavillon en claies rapprochées et suspendues à des poutres, où mon hôte retenait sa femme cachée depuis notre arrivée à Matrouki. La vive jalousie qu'elle lui inspirait avait excité ma curiosité ; car les paysans russes sont à peu près à l'épreuve de cette passion, et je pensais que les charmes de l'objet qui l'avaient fait germer dans le cœur d'un rustre tel que mon hôte, méritaient d'être jugés par un connaisseur. Je ne

m'étais point trompé dans mes conjectures. La jeune captive était en effet très-jolie ; et si elle me parut telle dans le costume ingrat qu'elle portait, il fallait bien qu'elle le fût en effet. Elle s'aperçut d'abord de l'émotion qu'elle me causait, et pour l'augmenter, en même temps que pour me prouver qu'il ne tenait qu'à elle de paraître encore plus belle, elle s'approcha d'une saillie contre laquelle elle se heurta comme par mégarde. Sa cornette, par suite de cet accident, tomba, et de longues boucles de cheveux blonds se déroulèrent aussitôt autour d'elle. Regards en dessous, sourire boudeur, embarras simulé, rien ne fut oublié. En rejetant ses cheveux en arrière, elle me laissa quelque temps contempler son doux et beau visage, après quoi elle me pria en joignant les mains avec grâce de me retirer. Ainsi dans tous les pays, comme dans toutes les conditions, on trouve toujours les femmes préoccupées de deux besoins que les hommes ressentent beaucoup moins vivement celui de plaire et celui d'aimer.

Le 20, nous nous rendîmes à Ciem-Décet, village sur la droite de la route de Voronetz ; nous devions nous rendre de là à Ostrogojsk, mais on vint à parler de paix, et nous reçûmes l'ordre de nous arrêter à Krasnoï. Nous allâmes ensuite à Mytroskoya, où nous restâmes jusqu'au 15 juillet. Ce fut dans ce village que nous reçûmes des feuilles de route pour retourner en France. Les Russes, avec leur jactance ordinaire, les avaient tracées pour jusqu'à Paris, ce qui ne choqua pas peu messieurs les bourgmestres prussiens et bavarois, qui se firent un devoir de nous diriger vers d'autres lieux que ceux que les Russes avaient indiqués. Nous reçûmes en outre une proclamation par laquelle nous fûmes instruits des changemens qui avaient eu lieu en France. Elle finissait par l'annonce d'une gratification de cent francs par officier. On organisa ensuite nos soldats par pelotons de deux cents hommes. On attacha trois officiers à chacun de ces pelotons, et ceux d'entre nous qui ne furent point employés eurent la

permission de partir à l'intant même et de franchir par jour autant d'étapes qu'ils voudraient. Nous étions vingt dans cette position. On nous donna un soldat russe pour nous faire loger et nous soutenir à l'occasion. Ce soldat se nommait Ivan, comme notre ancien ami le capitaine: c'était un homme robuste, actif, borné, à cheval sur ses ordres, fort intéressé, et qui se montrait chez les paysans mutins, prodigue de juremens et de meurtrissures.

Dans ce pays abondant en chevaux et où les distances sont si considérables, les employés de l'État ne voyagent jamais à pied. Les maires des villes et des villages sont tenus de leur fournir un chariot ou un traîneau plein de paille, à raison de 2 copecks par cheval pour un werste, car le prix est toujours le même depuis Pierre-le-Grand. Cette rétribution est remise au propriétaire du chariot, qui monte sur le devant et mène bride abattue le voyageur à l'étape suivante.

Les courriers de la couronne ont le droit, si leurs chevaux viennent à crever en route,

de s'emparer de ceux du premier voyageur qu'ils rencontrent. Or, le gouvernement nous ayant investis du privilége dont jouissent les employés, notre premier soin en arrivant dans un village était d'envoyer Ivan nous chercher des voitures. C'était à chaque étape de nouveaux différends; mais le brave Ivan tenait tête et ne se fatiguait pas de bâtonner. Sans lui nous n'aurions jamais obtenu le quart de celles qui nous étaient nécessaires; car les paysans avaient de la répugnance à se déplacer pour un si mince salaire; et d'un autre côté, les chariots russes sont si petits, quoiqu'ils soient à quatre roues, que nous ne pouvions tenir plus de deux dans chaque. Ils ne sont pas couverts, et leur forme est telle qu'on n'y est à l'aise qu'étendu tout de son long; car ils n'ont point assez de profondeur pour qu'on puisse s'y asseoir commodément.

Nous traversions ainsi au grand galop des plaines vertes et unies comme la vaste surface de la mer. On eût cru voir les courses de

l'Élide, si dans les jeux de la Grèce la liberté eût dû être l'inestimable prix du vainqueur. Aussi tâchions-nous de soutenir la généreuse ardeur de nos chevaux, par des cris continuels d'encouragement. Nos chariots, à la file, soulevaient dans la lice une poussière insupportable ; mais nous devions pour notre sûreté marcher toujours de compagnie, attendu que les paysans, excités par un patriotisme brutal ou par l'appât du butin, attaquaient quelquefois les Français isolés; nous craignions surtout la rencontre des moissonneurs, qui nous menaçaient quelquefois de leurs faux, et que nous ne tenions en respect qu'en mettant le sabre à la main.

Cependant quel que fût notre désir de nous mettre à l'abri d'un contre-ordre en regagnant le plus promptement possible notre patrie, les bois sont si rares dans ces provinces, et nous éprouvions si vivement le besoin de nous asseoir à l'ombre des arbres, qu'aussitôt que nous apercevions un bosquet, nous nous y faisions conduire sur-le-

champ. Nous trouvions un charme inexprimable à nous étendre sur l'herbe émaillée de fleurs, et à respirer le frais sous l'ombre mobile des chênes et des saules; tant la privation donne de prix aux plaisirs les plus simples. Du reste, nous n'arrêtions que pour manger et pour remédier au feu, qui, par suite du frottement et de la vélocité des roues, prenait fréquemment à nos essieux de bois.

Nous comptâmes un jour jusqu'à trois centenaires dans nos dix conducteurs. L'un d'eux avait été soldat et était rasé. Avant de monter en voiture il voulut nous montrer son père, vieillard âgé de 130 ans. Nous le trouvâmes assis dans sa cour sur une botte de paille, la face tournée vers le soleil qu'il regardait fixement. Son teint était extrêmement vermeil, et sa longue et belle barbe blanche lui descendait jusqu'à la ceinture. Son attitude était noble, et sa chemise serrée à la taille avec une courroie avait l'air d'une tunique. Nous nous efforçâmes de lui faire comprendre combien il nous inspirait de res-

pect; mais il était aveugle, nos gestes ne purent auprès de lui aider à l'interprétation de nos paroles, et il ne nous répondit qu'en ces mots : Il me semble que vous êtes étrangers.

Les hommes vivent plus long-temps en Ukraine que les femmes; les travaux étant à peu près les mêmes pour les deux sexes, et les forces n'étant pas égales, la charge est nécessairement onéreuse à la partie la plus faible. Ensuite les femmes, même quand elles nourrissent, observent rigoureusement les quatres carêmes, ce qui nuit beaucoup à leur santé. Ajoutons que parmi le nombre très-considérable de centenaires que nous rencontrâmes, nous ne vîmes jamais que des paysans. Une nourriture simple et toujours la même; des sentimens restreints, en équilibre avec des idées bornées; dans leurs maladies l'usage des bains de vapeur et de l'eau froide, de la diète, de l'eau pure, de l'hydromel; telles sont les causes de leur longévité. Toutefois ce régime, si salutaire à ceux qui en ont contracté l'habitude, est mortel

pour tout ce qui naît faible et délicat. Aussi ne rencoutre-t-on point de gens malingres et languissans parmi les paysans russes.

Suza, où nous arrivâmes le 19 juillet, est un lieu dans le genre de Staroï-Oskol.

Un de nos camarades s'étant mis à escamoter devant ses hôtes, pensa se faire une méchante affaire; l'habitant l'enferma, le prenant pour un sorcier, et s'en fut chercher main-forte. La ville entière fut bientôt en émoi, et la canaille, c'est-à-dire toute la population moins une douzaine d'individus, atroupée autour de la maison, ne demandait rien moins que la mort du sorcier. Mais Ivan le réclama et le tira d'embarras, ce qui fit penser à la multitude que ce pauvre soldat s'était déjà perverti dans la compagnie de ces athées de Français.

A propos de cela, je dois dire que beaucoup de seigneurs nous complimentaient très-sérieusement sur notre athéisme prétendu. Ils riaient de nos objections et concluaient de la foi fanatique de leurs stupides vassaux,

qu'un homme d'esprit, un homme civilisé, un Français enfin, ne pouvait pas croire en Dieu. De leur côté, les paysans ne nous voyant guère en oraison, tiraient une conclusion semblable de notre maladresse à faire le signe de la croix; car le leur diffère du nôtre, en ce qu'ils portent la main à l'épaule droite avant de la porter à l'épaule gauche.

L'Église grecque est ergoteuse, et donne à des minuties une importance que ses adeptes défendent avec une opiniâtreté qu'on ne peut comparer qu'à leur ignorance.

Nous apprîmes que le gouvernement de Voronetz est ombragé d'épaisses forèts vers le septentrion. Mais une steppe nue est tout ce qu'il présente au midi. Les champs non cultivés abondent en fougère dont les panaches flottant servent de retraites à d'innombrables compagnies de perdrix et de cailles. Le Tanaïs, dont les bords offrent de vastes plaines plantées de pastèques et de melons, fournit le pays de poisson délicieux.

La population de ce gouvernement s'élève à 960 mille habitans.

GOUVERNEMENT DE POLTAVA.

Sa population est d'un million trois cents et quelques mille habitans. Le pays offre une vaste plaine excessivement fertile en blé ; qui fournit de gros bétail à la Russie du nord et à l'étranger. L'extérieur des maisons, même dans les villages, est blanchi à la chaux. Les paysans ont de petits jardins où ils cultivent des légumes. De tous côtés une végétation superbe et des lointains bleuâtres où se joue la chevelure légère des trembles et des frênes. Quelques hameaux ont des cheminées; mais nous trouvions encore les houpelandes de peaux de brebis et les souliers d'écorce.

Nous débutâmes dans ce gouvernement par une petite ville où il y avait un bagne,

j'en ai oublié le nom. Les galériens se promenaient dans les rues une chaîne de fer aux pieds, et les passans s'entretenaient avec eux sans répugnance et sans honte; ce qui nous fit juger que les idées n'avaient pas encore acquis assez d'élévation dans la masse du peuple, ou que le supplice des galères n'était pas plus infamant en Russie qu'en Espagne, où on l'inflige pour des délits politiques. Le bagne consistant en deux hangars bâtis au milieu d'une cour environnée d'un mur de terre glaise qu'on eût pu renverser d'un coup de pied, était situé à une portée de fusil de la ville. Les femmes, car elles sont ici passibles des galères comme les hommes, traînaient aussi une chaîne de fer. Chaque malfaiteur s'habillait comme il l'entendait, et les juifs mentaient et brocantaient avec leurs compagnons d'infortune dans leur costume national. Tous les soirs on les menait en troupe, mâles et femelles, satisfaire à leurs besoins dans un champ voisin. Je ne sais à quoi on les employait ni de quelle manière ils étaient nour-

ris, mais nous pûmes nous apercevoir qu'on ne leur épargnait pas les coups de canne. Le chef des gardiens était rasé et proprement mis ; il avait l'air dur, hautain, important. Dans le coup d'œil qu'il nous jeta, nous crûmes démêler qu'il lui eût été agréable de nous voir augmenter le nombre de ses administrés.

Romen, au confluent de la Soula et d'une petite rivière dont la ville porte le nom, est célèbre par l'excellent tabac que produisent ses environs. Elle est située dans un pays fertile et reçoit tous les jours de nouveaux accroissemens à cause du commerce, et parce qu'il s'y tient tous les ans une foire qui dure un mois. Lors de notre passage, la foire était au moment de s'ouvrir, et on avait déjà dressé dans la principale rue une double rangée de baraques en planches pour les marchands étrangers. On dit qu'il en vient du pays des Tartares Nogaïs, des gouvernemens du Caucase, du Thibet, et même de la Chine, ce qui n'est pas vraisemblable. Les routes des environs

sont larges, très-bien entretenues, et plantées de beaux arbres.

L'activité qui régnait alors parmi les habitans de Romen, nous fit rencontrer beaucoup de difficultés pour nous procurer des chevaux, les paysans trouvant à les louer avantageusement aux commerçans. Nous fûmes obligés d'avoir recours au gouverneur qui fit droit à notre réclamation, et retint une partie de la députation à dîner. Ses deux fils nous accablèrent de questions dans un français de Scythie presque inintelligible, et nous empêchèrent de nous occuper de leurs sœurs, dont les robes blanches, les beaux yeux, les belles dents et les chapeaux de paille agissaient puissamment sur notre imagination. Une de ces dames nous demanda si nous étions mariés; nous répondîmes négativement, et un je ne sais quoi qui ressemblait à de la satisfaction, se peignit un moment sur sa jolie figure. Les jeunes gens étaient en noir, avec de gros linge, un teint blême et des manières communes. Le mobilier, d'une mesquinerie re-

marquable, avait été fabriqué par des ouvriers du pays, et faisait moins d'honneur au goût du propriétaire qu'à son patriotisme.

Cependant, la main du gouvernement, toujours active et bienfaisante, se montrait à chaque pas et se faisait sentir partout. Partout s'élevaient à la place des églises en bois, des églises de pierre construites sur des dessins charmans, et cette innovation suscitait dans les têtes des idées nouvelles et d'un ordre plus élevé. Les moindres villages subissaient l'inspection des agens des districts. C'était aux frais de l'État qu'on raffermissait les chemins, et que dans les villes on érigeait des édifices pour les tribunaux, pour l'autorité locale, pour le service divin, pour le logement des troupes. Il n'y a point de ville appartenant à la couronne qui ne jouisse de priviléges municipaux plus étendus que les nôtres, et il n'est pas d'efforts que le gouvernement ne tente pour amener les grands seigneurs à suivre son exemple dans les villes qui leur appartiennent. Mais demeurant eux-

mêmes sous le joug, ils trouvent de la douceur à y retenir les autres. Ils trouvent comme l'empereur qu'il est agréable de commander chez soi en maître absolu, et ils ne se hâtent point de se dessaisir de leur autorité. D'ailleurs s'ils y renonçaient, leurs vassaux ne ressortissent plus que de la couronne ajouteraient encore à sa puissance déjà si formidable. Le despotisme, léger au peuple encore ignorant et grossier, et sur lequel l'État, qui connaît le mécontentement des classes supérieures, commence à chercher un appui, leur est, à eux, d'autant plus insupportable, que leur sensibilité morale s'est de beaucoup accrue par l'éducation. Ils en sont, non seulement gênés, mais encore humiliés, et il n'y a pas loin de l'indignation à la révolte. (Écrit en 1814.)

Prelouky, chef-lieu de district. Il pleuvait quand nous y arrivâmes, et les arbres épars, et les petites maisons blanches rangées en files et voilées par l'ondée, se déployaient comme derrière un rideau de gaze. De belles

vaches erraient en mugissant dans ce paysage vaporeux, dont un rayon de soleil vint bientôt arrêter les formes indécises. Nous vîmes d'abord les coupoles vernissées du temple étinceler comme des globes d'or, et le rideau nébuleux tomber ensuite comme le dernier vêtement d'une belle femme. Un moment après, nous étions dans la boue jusqu'à la cheville; nous nous disputions avec des rustres, moitié cultivateurs moitié marchands, et nos hôtesses, comme les princesses des temps héroïques, nous dressaient sur des bancs des lits consistant en deux peaux de mouton.

Péréaslavl, chef-lieu de district. Nous y arrivâmes le 28. D'abord de petites maisons de terre semées çà et là sous de grands arbres; puis des masses rapprochées d'habitations appuyées les unes sur les autres et formant des rues à la polonaise, c'est-à-dire tortueuses, sales et étroites. Enfin une grande place que nous trouvâmes pleine de marchandes de légumes et de poisson salé. Les jours de mar-

ché on y amène des bestiaux, du chanvre, de la cire, du miel, du blé, du fil écru, de la toile et de la laine.

Nous ne reconnûmes point la tolérance habituelle des Russes, dans les vexations qu'ils faisaient essuyer à un cabaretier juif chez lequel nous fûmes logés. Ce malheureux était obligé non-seulement de ne pratiquer les cérémonies de son culte qu'en cachette, mais encore d'avoir dans ses appartemens des crucifix et des estampes représentant des sujets chrétiens. Il se plaignait surtout de ce dernier outrage, probablement à cause de la dépense qu'il lui avait occasionée.

Nous rencontrâmes sur la place un jeune Turc se promenant en habit musulman. Un teint brun, des yeux noirs et animés, de belles dents, un air de force, toutes les grâces turques, en un mot. Il souriait aux jolies marchandes et n'achetait rien. Il y avait assez longtemps qu'il demeurait à Péréaslavl pour que les habitans ne fissent plus attention à lui. Son histoire était, dit-on, enveloppée de beau-

coup de mystère, circonstance qui n'ajoute pas peu à l'intérêt qu'inspirent partout la jeunesse et la beauté.

Le 29 nous repassâmes le Borysthène, fort contens d'avoir vu la plus belle partie de la Russie, et plus contens encore de nous en éloigner. Nous saluâmes les ondes poétiques du vieux fleuve et débarquâmes pleins d'allégresse sur le rivage polonais. Nous n'eûmes plus dès lors de chariots que pour nos bagages.

Nous cheminâmes un jour entier, ayant le Dniéper à notre droite et une chaîne de collines couvertes d'arbres à notre gauche. Les branches verdoyantes répandaient sur la route un ombrage délicieux. Nous donnions des noms harmonieux aux ruisseaux qui traversaient le chemin, impatiens d'aller se perdre dans le grand fleuve, et nous ne voulions plus voir dans les cabanes enfumées et les tableaux de la misère, que ce qu'ils peuvent offrir de pittoresque aux yeux des peintres et des poètes.

Quelques rochers ont été taillés à pic, pour rendre le chemin plus commode aux chevaux de halage.

POLOGNE RUSSE.

PODOLIE.

La Podolie est un pays de plaines d'une fertilité telle que l'on n'a pas besoin d'y fumer les terres. Elle abonde en bois de construction, et ses forêts peuplées d'abeilles offrent au commerce d'exportation une quantité prodigieuse de cire et de miel.

Les habitations des paysans sont moins propres, et les villages moins bien disposés que ceux des Russes. Le paysage déploie de tous côtés des tableaux variés, tantôt magnifiques, et présentant de grandes masses de verdure avec de riches perspectives et des villes en amphithéâtre, tantôt gracieux et s'embellissant de bocages parsemés de mélèzes et de peupliers. La végétation de ce beau pays n'est inférieure à celle d'aucune

autre contrée de l'Europe. Il abonde en gibier, en blé, en tabac, en kermès; il jouit d'un climat sain, et ne connaît d'autre fléau que les sauterelles. On y chasse une espèce de caille aux pattes vertes, dont la chair est, dit-on, contraire aux personnes nerveuses.

Wénétza, sur le Bog, qu'on traverse sur un pont de bois d'une structure grossière, se présente dans le désordre bizarre des villes de l'Orient: des arbres, de longs murs de terre, des espaces vides entrecoupés de ravins et de fondrières, des monticules formés par des amas d'ossemens de chevaux et de fragmens de vases brisés; de loin en loin une habitation passable avec des vitres étincelantes; puis une file d'échoppes pleines de nez aquilins, de barbes pointues, et de figures aux yeux longs et doux. Wénétza est entourée d'un fossé et possède avec un château fortifié, un gymnase et plusieurs couvens et églises du culte catholique.

Les eaux du Bog, à cause des prairies qu'il traverse, sont noires et limoneuses; mais ses

rives offrent des ombrages délicieux, et l'herbe des pâturages qu'il féconde est si élevée, qu'elle dépasse les cornes des bœufs de la plus grande taille.

Il reste autour de Staroï-Constantinow quelques vestiges des fortifications qui défendaient jadis les hauteurs qui l'avoisinent. C'est une ville populeuse et marchande, mais sale et d'un aspect triste et lugubre. Les juifs y emploient pour tromper les acheteurs, les moyens dont ils se servent partout, ne fixant jamais le prix de leur marchandise, mais demandant au contraire ce qu'on en veut donner; en sorte que si on l'estime au dessus de sa valeur, ils s'en dessaisissent sans rien dire, tandis qu'ils se récrient si on l'estime au dessous.

Nous arrivâmes de nuit à Kaminieck, capitale de la Podolie, et attendîmes le jour dans une grange où nous fûmes visités par de jeunes filles. Nous comprîmes que nous nous trouvions dans un pays civilisé, et, en effet, Kaminieck est une ville d'étude et d'en-

seignement, riche en églises et en monastères, et possédant des billards publics et une université. Elle est bâtie en pierres, en briques, en bois, alignée, riante et propre. Sa population ne s'élève pas au-dessus de 6,000 ames. A ses pieds roule la Smotriza, jolie rivière dont les rives sont plantées d'aunes et de peupliers. L'éminence sur laquelle elle est construite est dominée par une montagne qui, une fois au pouvoir de l'ennemi, rendrait vaines les fortifications de la ville, d'ailleurs assez insignifiantes. Elle possède deux archevêchés, dont l'un de la religion grecque, et l'autre de la religion romaine. Parmi ses monumens on remarque le collége des jésuites, la cathédrale et un ancien minaret turc, car cette ville fut prise par les Ottomans en 1672 par le visir Kiuproli, le restaurateur de la gloire des armes musulmanes. Ce minaret, dont on estime l'architecture élégante et légère, est actuellement surmonté d'une vierge dorée et couronnée d'étoiles.

Nous fûmes reçus par un professeur fran-

çais attaché à l'université. Il nous conduisit dans un café meublé comme les restaurans du troisième ordre de Paris. Les tables étaient en marbre et les chaises en paille ; le baromètre et la pendule étaient couverts d'une enveloppe de gaze, et les chameaux de la caravane peinte sur le papier dont la salle était tapissée, semblaient en état de pouvoir supporter encore long-temps leur fardeau.

Notre aimable compatriote nous dit que les barons, depuis nos revers, lui avaient retiré leur appui et leur amitié ; qu'il existait un gand découragement dans la province, et que l'accueil fait aux troupes polonaises par le roi de France, nous avait totalement aliéné les cœurs de la nation. Il ajouta qne les gentilshommes des environs se distinguaient par les qualités qui sont les attributs de la force, la franchise et la simplicité, mais qu'ils menaient une vie très-monotone, et tournaient perpétuellement dans le même cercle *comme des chevaux de brasseur*.

En nous promenant dans la ville, nous

passâmes devant des magasins où nous vîmes de belles armes et de riches étoffes. Nous entendîmes des sons de flûte et de guitare. Un long rideau de soie jaune, chassé par le vent dans la rue, échappait à un bras de femme plus blanc que la neige, et de grands éclats de rire remplissaient l'appartement doré et orné de vases et de peintures où cette scène se passait. Enfin, nous vîmes de jolies maisons garnies de jalousies vertes et assises sur des tapis de gazon parsemés de rosiers et de lilas.

Nous finîmes par une visite à un peintre italien chez lequel nous rencontrâmes trois femmes charmantes ; une d'elles se faisait peindre.

La population de la Podolie s'élève à 1,133,000 habitans.

Doubna, dans le gouvernement de Zitomir, offre plus de ressource que la ville de ce nom. La rue principale est alignée et ornée d'arcades en bois. Des fortifications qui autrefois défendaient la ville, il ne reste plus que les portes. La citadelle tombe aussi en ruines.

Elle est entourée d'eau, sourcilleuse, drapée de lierre, et peuplée de corneilles qui décrivent autour des créneaux des lignes circulaires. Le bazar, humide et malpropre, est construit en briques et pavé. Nous nous arrêtâmes devant un nid de cigognes si respectées des habitans, que les enfans mêmes ne songeaient pas à les troubler dans leurs graves amours, quoiqu'elles ne fussent pas absolument hors de leur portée.

Nous repassâmes le 13 par Kowel, chef-lieu de district, puis par Ratno et Brzescie, dont j'ai déjà parlé. Cette dernière ville a une académie juive très-fréquentée et un château fort situé sur un rocher qui domine le Bouc, dont les bords en ces parages sont infestés de loups et ombragés de bois sombres et épais.

Nous longions ainsi la Pologne russe, en remontant vers le nord, pour atteindre Bialystok, par où devaient passer tous les prisonniers français.

Nous arrivâmes le 20 à Byelsk, la ville la

plus considérable que nous eussions vue depuis Kaminieck. Elle est régulièrement bâtie, et les juifs y font un grand commerce. Elle fait partie du gouvernement de Grodno, qui comprend neuf districts et une population d'un million d'ames environ.

Un petit homme à moustaches, marchant de manière à ne rien perdre de sa taille, nous aborda comme nous descendions de cheval. C'était un Français. Il avait été militaire; marié maintenant à une Polonaise qui l'avait recueilli blessé, et lui avait ensuite trouvé du mérite, il avait ouvert un café dans lequel il recommençait tous les soirs la longue histoire de ses amours et de ses batailles. Les Polonais trouvaient bon qu'il fît de gros yeux à ceux qui se mouchaient quand il parlait. Ils lui trouvaient de l'esprit et de la tournure, quoique d'une voix bruyante et colère il ne cessât de les gourmander sur leurs modes et leurs usages.

LE CERCLE DE BIALYSTOK.

Ce pays, qui depuis le traité de Tilsitt appartient à la Russie, se ressent encore des bienfaits de l'administration prussienne, car on sait qu'il fut d'abord cédé à cette dernière puissance. Les terres en sont arides et sablonneuses, mais assez bien cultivées. Il renferme une population de 400,000 ames, et est enclavé dans le gouvernement de Grodno. Les habitans, sous le régime prussien, passèrent de l'état de serfs à celui de fermiers. Leurs maisons ont un air d'aisance et de propreté auquel nos yeux n'étaient plus accoutumés. Nous trouvions dans les moindres chaumières des lits, des meubles, des cheminées, et des denrées autres que les provisions habituelles des paysans polonais.

Dans les forêts qui couvrent les environs de la ville de Bialystok, s'étendent des parcs où sur de belles pelouses s'inclinent des saules pleureurs et mugissent des vaches au poil luisant et à l'air indompté. Des pièces

d'eau bordées de vieux chênes, de pins, de sorbiers, et sur lesquelles se jouent des cignes et dorment de petites nacelles peintes de diverses couleurs, ajoutent à l'agrément de ces retraites. Nous ne pouvions nous lasser d'errer sous les ombrages de leurs rives; nous retrouvions notre patrie dans la langue favorite des châtelaines, dans leur toilette, dans le luxe élégant de leurs meubles, dans la saveur de leurs vins, et, à leur grand contentement, nous en usions chez elles comme chez des amis et des compatriotes.

Bialystok ne devait qu'à la circonstance du passage de l'armée russe qui revenait de France, et à la réunion des prisonniers français, le mouvement et la vie qui l'animaient quand nous y arrivâmes. C'est une ville boueuse et bâtie en bois; on y a percé deux rues qu'on a plantées d'arbres et qui sont pavées et alignées; mais de longs murs de jardins, au dessus desquels s'élèvent de jeunes peupliers émondés, semblables à de longs pinceaux, font qu'on n'y compte qu'un petit

nombre d'habitations, ce qui leur donne un air triste et abandonné. Les autres, dans leurs sinueux détours, sont en général bordées de petites baraques faisant face de tous les côtés et s'avançant irrégulièrement vers le milieu du chemin. Cette ville, dont la population peut s'élever à 4,000 ames, est, je ne sais pour quelle raison, qualifiée de jolie et d'agréable par quelques voyageurs. Nous n'y vîmes que des merciers et des cabaretiers. Les juifs y sont en majorité, en sorte que l'élégance et la propreté y sont à peu près inconnues.

On voyait des sentinelles à toutes les portes, car les officiers supérieurs russes s'étaient tous logés en ville. Les autres, avec leurs soldats et les prisonniers, étaient cantonnés dans les environs. Quelques-uns de ces factionnaires nous rendaient les honneurs militaires, et c'était, disaient-ils à nos gens, par reconnaissance des attentions dont ils avaient été l'objet chez de belles Françaises, qui vêtues de robes de soie les avaient reçus à leur

table, où ils avaient mangé dans des couverts d'argent. Les autres, au contraire, nous tournaient le dos, ou se vengeaient par un regard dédaigneux de l'inhospitalité des gargotiers lorrains et des meuniers champenois. Tous avaient appris quelques mots de français, et ils s'en servaient pour nous peindre les rigueurs de la discipline militaire de leur pays, qu'ils comparaient avec chagrin à la nôtre; car ils avaient remarqué que le soldat français cause, et quelquefois même est admis à l'honneur de manger avec ses supérieurs, tandis que chez eux, l'officier ne se manifeste jamais à ses subordonnés que par des injures et des sévices. Nous encourageâmes ces semences d'insubordination, et puissent-elles un jour nous venger de nos désastres.

Un officier danois, qui a long-temps servi en Russie, a tracé un portrait on ne peut plus ressemblant du soldat russe.

« Il ne déserte point, il est patient dans la misère, docile, ferme à son poste; au moment décisif, il avance après avoir hésité s'il

est bien conduit. Puis il devient furieux comme un ours qu'on irrite. Enfin s'il vient à plier, on peut le ramener au combat en lui montrant le drapeau témoin de ses sermens, et en le menaçant de la vengeance divine. »

Il reçoit 2 roubles d'argent et 12 copecks tous les quatre mois, et une livre de farine par jour; son habillement est simple et d'une coupe agréable. La proéminence de sa poitrine ne provient pas absolument de la ouate dont son habit est garni; car il a cette partie du corps très-saillante, et il doit cette conformation, ainsi que les Circassiens et les Albanais, à l'usage de se serrer la taille dans son enfance avec des courroies et des ligatures.

Seize soldats entretiennent en commun un cheval et une voiture pour le transport de leur bagage; et chaque compagnie alimente une masse, d'où elle tire en temps de guerre des ressources pour les besoins du moment. Ces masses, grossies par des dons volontaires, par le butin fait sur l'ennemi, par le versement de la solde arriérée, par le produit

de la vente des effets des hommes morts, etc., s'élèvent à des sommes, souvent très-considérables.

Bialystok depuis quelque temps retentissait du matin au soir du bruit des instrumens de musique. C'était une suite de sérénades données par les corps stationnaires aux corps arrivans, lesquels se hâtaient d'envoyer à leur tour leurs musiciens en campagne ; on défilait des parades sur toutes les places, et les soldats, chargés dès l'aurore du poids de leurs armes et de leur bagage, marchant en bataille, marchant en colonnes, obstruant les rues, pour concourir aux vaines pompes d'un spectacle militaire, semblaient n'avoir été rassemblés sous les drapeaux que pour servir de jouets à quelques chefs désœuvrés.

Cependant des officiers, pour tuer le temps, faisaient caracoler çà et là des chevaux de la plus grande beauté. D'autres, soulevant la poussière, fendaient l'air dans de brillans tilburys, semblables à des chars aériens. Parmi eux se montrait quelquefois, étendu sur la

paille, dans un chariot traîné par des rosses attelées avec des cordes, un vieil officier au visage refrogné qui, fier de ses mœurs de bivouac, étalait avec orgueil une triple rangée de décorations sur un habit sale et râpé. Dans le nombre de ceux qui avaient longtemps séjourné à Paris, quelques-uns se vantaient d'éclatantes bonnes fortunes, et leur cœur rempli de charmans souvenirs se plaisait dans notre entretien, où ils retrouvaient du moins le langage d'un objet aimé. Ils nous conviaient à leurs festins, qu'ils tâchaient de rendre dignes des compatriotes des premières femmes aimables qu'ils eussent encore connues, et tandis qu'ils nous décrivaient le vêtement simple et frais, le demi-jour, le premier baiser, nous cherchions dans le champagne de leurs cantines l'oubli des chaumières enfumées et des grossières amours.

L'absence totale des femmes comme il faut rendait la ville triste, en dépit du tintamarre des trombonnes et des trompettes. Dès le second jour, les moustaches cirées et dardées

en antennes de papillon cessèrent de nous paraître plaisantes; nous tâchâmes alors pour nous désennuyer de nous instruire des a entures de plusieurs Françaises qui suivaient l'armée russe, sous des titres plus ou moins honnêtes. C'étaient pour la plupart de jolies grisettes qui, toujours trop dignes ou trop familières, soutenaient mal le rôle d'infantes que la vanité de leurs amans leur avait imposé. Il y avait dans leurs manières de la mansarde et du balcon. Celles qui, dès leur sortie de l'Allemagne, où les mœurs sont douces et hospitalières, avaient manifesté le désir de rentrer dans leur pays, étaient surveillées par des cosaques de confiance qui, un fouet à la main, les menaient prendre l'air et rendaient compte à leurs ravisseurs de toutes leurs actions et de tous leurs mouvemens. Ces infortunées versaient à notre aspect des larmes amères. Elles pleuraient leurs familles et leur patrie, perdues hélas! pour jamais; et les campagnes mélancoliques qu'elles traversaient aux clameurs sauvages de barbares

dont elles ignoraient la langue, leur semblaient encore plus tristes qu'elles ne le sont en effet.

D'autres parvenaient à s'étourdir en se parant, ou en courant à cheval dans les promenades publiques; mais leur nombre était petit, comparé à celui de celles que dévoraient d'inutiles regrets.

Un jour une Strasbourgeoise grande et bien faite trouva le moyen de me faire remettre par une juive un billet contenant ce qui suit: « Qui que vous soyez, j'ai pu soustraire six cents francs aux recherches de mon tyran, usez-en pour accélérer votre fuite et emmenez-moi avec vous, vous me sauverez la vie. Venez demain au parc du prince Poniatouski, asseyez-vous au bout du banc où je serai placée, en parlant haut avec un de vos amis, instruisez-moi de ce que je puis attendre. Mon gardien ne pourra ainsi se douter de rien. Je sais que vous m'avez quelquefois remarquée. » J'allai au parc avec un de mes camarades, nous nous assîmes au bout du banc indiqué,

et je dis ces mots de manière à être entendu : Trouvez-vous, demain à midi, sur la place d'armes. Votre cosaque ne vous suit qu'à vingt pas environ, vous vous introduirez chez le juif dans la maison duquel vous nous verrez entrer. Son arrière-boutique donne sur une rue déserte où nous trouverons une voiture de poste. Mon camarade fermera sur vous la porte du marchand pour vous séparer de votre surveillant. Surtout du courage et de la résolution. « Mais cette recommandation demeura sans effet. La frayeur l'empêcha de profiter des moyens qu'à nos risques et périls nous avions préparés pour sa délivrance. Elle eut peur d'être poursuivie par le cosaque qui répondait d'elle sur sa tête, et nous dûmes, pour notre sûreté, car elle était mariée, faire disparaître jusqu'au moindre vestige de notre tentative.

Nous nous occupâmes ensuite des malheureuses que leur mauvaise destinée attachait au sort des officiers subalternes et même des sergens. Ces dernières, soit que leurs

amans eussent déjà spéculé sur leurs dépouilles, ou qu'elles eussent voulu les flatter en adoptant le costume de leur nouvelle patrie, se montraient en bonnet de coton et en houpelande de gros drap, au milieu des rassemblemens que formaient autour d'elles les fantassins au nez camard dont elles lavaient le linge et écumaient les marmites. Le chagrin et les regrets, taciturnes compagnons de celles qui vivaient sous la protection des officiers supérieurs, paraissaient avoir moins de prise sur ces vivandières. Les soldats riaient de leur jargon étranger, mais ils faisaient cas de leur industrie, et reconnaissaient par des soins qui n'étaient pas sans prix, les petits services qu'elles leur rendaient. En route, ils se partageaient le poids de leur bagage, ils les consultaient comme des êtres d'une intelligence supérieure, et en général les traitaient avec beaucoup de déférence et de bonté.

Les Polonais appellent le parc et le château de Bialystok, le Versailles de la Pologne. A

la bonne heure. Le château durant notre séjour demeura fermé. Toutefois au mauvais goût des ciselures, des peintures et des ornemens qu'on pouvait entrevoir, il était facile de juger que le dedans ne répondait malheureusement que trop à l'extérieur. On voit sur la terrasse de mauvaises statues de pierre que la mousse et le minium enveloppent et dévorent; les rampes et les escaliers tombent en ruines, et cependant n'offrent rien de pittoresque. Les bassins, les allées, les bosquets, tout y inspire l'ennui. Ce n'est donc pas sans raison que les Polonais ont donné à ce lieu le titre un peu pompeux de Versailles de la Pologne.

Les jours de pluie, nous allions au café qu'un Polonais avait ouvert non loin de la place. Le mobilier offrait, selon le goût national, un mélange malheureux de clinquant et de grossièreté. On y voyait des tentures à prétention et de petites cuillers d'étain, de mauvais bancs de bois et des cadres dorés couverts de souillures. Mais le lieu n'en était pas

moins fréquenté par les Russes, les Français et les Polonais. Quelquefois les trois nations réunies autour d'une soupière de punch se renvoyaient en riant de joyeuses épigrammes. Les Russes, gens de piaffe et d'oripeau, disaient que sous nos drapeaux, depuis les progrès de la démocratie, une grosse voix, un air froid et des cheveux en brosse, offraient de plus grandes chances d'avancement que l'esprit et les talens. Les Polonais prétendaient que, montés sur le plus lourd et le plus ignoble roussin, notre goût pour l'élégance nous empêchait de l'exciter autrement que par un léger appel de la langue. De notre côté, nous parlions des auberges polonaises, devant lesquelles nous prétendions qu'on ne devrait voir que des squelettes pour enseignes. Nous reprochions aux Russes leurs grâces affectées et leur étrange manie de jouer des filles au billard : le fait est que nous assistâmes un jour à une partie de ce genre. Une jeune éveillée à tous crins, à l'œil vif, à la croupe andalouse, avait été mise en enjeu

contre une couple de beaux chevaux par un grave baron. Le propriétaire des chevaux gagna, coucha avec la fringante grisette, et le lendemain, l'envoya à cent lieues de là dans une de ses terres. Ils répondaient au reproche que nous leur faisions d'aimer la crapule, qu'elle atteint moins l'esprit que la vie commune, par la raison qu'elle ne l'associe point à ses jouissances, lesquelles sont sans suites étant sans souvenirs; au lieu que la vie commune le rapetisse et l'hébête en l'appelant sans cesse au partage des siennes. Nous trouvâmes cette opinion très-soutenable.

Parmi les prisonniers, ceux qui furent conduits chez les Tartares mahométans, trouvèrent des peuples moins barbares que ne semblaient le comporter le nom de Tartare, et la qualité de Mahométant. Ils tiennent leurs femmes dans de longs hangars divisés en compartimens. Ces femmes sont craintives, scrupuleuses, et ne quittent jamais leurs caleçons. On les nourrit avec du cheval, on les équipe avec une tunique, un voile, des

houppes et des plaquettes ; on les régale avec du thé et du tabac; on les achète à leurs parens de cinquante à cinq cents roubles.

Ceux qui revenaient des gorges du Caucase avaient parcouru des pays incultes, mais fertiles, et par intervalles pittoresques et romantiques. Les hommes y puisent une dignité sauvage aux sources sublimes de la guerre et de la liberté. Beaucoup vivent de courses, de rapines, et les femmes durant leur absence s'enrôlent et s'égayent sous le drapeau changeant des amours interlopes.

A Saratof, on vivait à la française; le pays est fertile en melons et en fruits; l'usage des corsets est connu, même des femmes du peuple. C'était une longue suite de fêtes qu'animaient la musique et la danse. Les officiers italiens introduisirent dans les boudoirs les réglemens du sigisbéisme ; et ils furent tous pleurés, ainsi que les officiers français, par de jeunes femmes aussi séduisantes par les grâces de leur esprit que par les charmes de leur figure. Tous ceux qui purent se résoudre à en-

seigner quelque chose, furent traités comme des bienfaiteurs et des amis.

A Orenbourg, dans la Sibérie méridionale, les nobles, renommés par leur grossière ostentation, rivalisent avec le peuple en fanatisme. L'ivrognerie est la passion des petits. Les premiers faisaient en public aux Français des présens qu'ils leur retiraient en cachette. Ils portent avec eux des images qu'ils gourmandent avec colère, ou baisent avec transport, selon la nature des mouvemens dont ils sont agités. Les vilains, malgré la loi de Pierre I[er], en vertu de laquelle le cadavre d'un homme mort en état d'ivresse est traîné dans les rues attaché à la queue d'un cheval, attiraient nos gens dans des tavernes pour les rendre témoins de leurs prouesses bachiques. Un jour deux d'entre eux gagèrent à qui boirait, ou plutôt à qui ferait entrer le plus d'eau-de-vie dans son ventre. Le provocateur en but deux pintes, le provoqué n'en put avaler qu'une, mais il s'en fit introduire une autre par l'orifice inférieur au moyen

d'une seringue. L'histoire ne dit pas s'il en creva.

Ces misérables appartiennent corps et biens à leurs seigneurs, qui peuvent les louer ou les vendre comme des bêtes de somme. Les villages qu'ils habitent manquent d'hommes ou de femmes, selon que les mâles ou les femelles ont été l'objet des spéculations de l'année. Quelquefois, chose horrible ! les membres d'une même famille sont vendus à différens acquéreurs, lesquels leur font contracter de nouveaux liens que l'Église est appelée à bénir. On dit que cet abus vient d'être détruit. Les veuves des soldats sont libres ; mais elles se hâtent de se vendre pour échapper à l'isolement et à la détresse. Leur prix, quand elles sont jeunes et belles, est de cent francs au plus.

Un seigneur d'Orenbourg, pour régaler à sa manière l'empereur Paul, dont l'arrivée en Sibérie était annoncée depuis long-temps, fit engraisser un cochon avec du chocolat, à l'exclusion de toute autre nourriture. L'em-

pereur ne vint point, on tua le cochon dont l'embonpoint avait coûté plus de 3,000 roubles; la chair en était détestable.

Nous ne partîmes de Bialystok que le 13 septembre. Le 14, nous logeâmes à Tycoksin, où l'on voit la statue pédestre du prince Cerneski. Ce héros est représenté vêtu d'une houpelande. Des Calmouks d'une taille gigantesque et venus de je ne sais où, dormaient à la pluie, étendus dans la boue, autour du piédestal.

Lomza. Nous ne fîmes que la traverser ainsi que Rozan et Ostrolenka; puis Pultusk sur la Narew. De cette ville de cabaretiers et de ferblantiers, nous nous rendîmes à Plonsk, vieille et triste bicoque dont les rues noires et hideuses se dessinent en zigzag sur un lieu élevé.

Plock offre au contraire un séjour riant et animé. On y voit des maisons bâties, meublées et tenues comme en France. Elles sont à la vérité en petit nombre; mais les autres n'ont pas la laideur habituelle des maisons

polonaises. Cette ville, assise sur un terrain montueux et inégal, renferme une vieille citadelle d'un aspect sombre et sévère.

Nous passâmes la Vistule à une demi-lieue de là sur un pont de bateaux. Ce beau fleuve est aussi sacré pour les poètes polonais, que le Rhin pour les romanciers germaniques, que la Clyde pour les bardes écossais, que l'Eridan enfin, et la Loire ou le Lignon pour les muses italiennes et françaises.

Le 28, nous arrivâmes à Calicz sur la Prosna qui se jette dans la Warta. Ce chef-lieu offre encore quelques vestiges de vieilles murailles dont la construction, s'il faut en croire les antiquaires du pays, remonte au temps des Romains. Elle est formée de rues alignées et bordées dans toute leur longueur de maisons à plusieurs étages; ce qui fut pour nous un spectacle nouveau, car ailleurs, à quelques exceptions près, les habitations consistent en un simple rez-de-chaussée.

Nous passâmes la Prosna le 30 septembre

1814 ; quand nous eûmes atteint le rivage opposé, des soldats bien vêtus, au teint vermeil, à la poitrine large, nous firent entrer dans un corps-de-garde au-dessus duquel flottait un drapeau aux armes de Prusse. Ils renvoyèrent dans leur pays les pauvres voituriers polonais que nous traînions de force à notre suite depuis Bialystok ; car les autorités des villes et des bourgs par où nous avions passé, n'avaient voulu nous fournir ni voitures ni paysans de rechange ; mais elles nous désignaient une écurie où nous conduisions les chevaux qui avaient amené nos bagages, malgré les larmes et les supplications de leurs malheureux maîtres, auxquels on n'accordait d'ailleurs ni vivres, ni fourrages, ni indemnité, ni logement. Nous les nourrissions du moins, eux et leurs bêtes ; nous entrions dans leur ressentiment contre les auteurs de leur misère, et ils trouvaient dans notre pitié un adoucissement à leurs peines. L'aisance dont jouissent les paysans prussiens n'excita guères que leur défiance, car ils ne voyaient nulle

part de crucifix de sapin dans la campagne, et ils placent volontiers ceux qui ne pensent pas comme eux sur la nécessité de ces signes extérieurs de religion et de piété sur la ligne des hérétiques, que dis-je ? sur celle des sorciers. Ils nous firent part de leurs réflexions à ce sujet, et nous conseillèrent en s'éloignant de nous tenir sur nos gardes.

Les cases d'ébène et d'ivoire d'un échiquier diffèrent moins de couleur entre elles, que les pays catholiques ne diffèrent de pays protestans en Allemagne. L'aspect des premiers a quelque chose de polonais. Le bas peuple y est misérable, ignorant, ivrogne, opiniâtre, stationnaire, superstitieux. Des routes dégradées, des villes sales et fétides, des villages pleins de fumier, une population déguenillée, je ne sais quoi d'usé et de décrépit, concourent à la ressemblance, sans toutefois la compléter. Les États protestans, au contraire, offrent tous les signes de la richesse, de la civilisation et de la prospérité. Nos plus belles provinces ne sauraient leur

être comparées. Là, sont accueillies par une population pensante et réfléchie, toutes les innovations favorables aux progrès des sociétés humaines. Nous admirions la propreté, la beauté, la régularité des villes et des villages, l'état florissant de l'agriculture, la douceur des maîtres, le contentement des domestiques, le bon sens des classes inférieures, et cette bonhomie qui est le partage de toutes les nations germaniques, mais que l'on trouve à plus forte dose et assaisonnée de plus d'agrémens dans les pays protestans.

Les Prussiens, tout en nous reprochant les maux que nous avions fait souffrir à leur patrie, remplissaient envers nous tous les devoirs de l'hospitalité. Les femmes nous souriaient comme à de vieux amis, les jeunes gens nous mesuraient de la tête aux pieds, se pavanaient, déclamaient avec jactance, puis revenaient à leurs manières habituelles, et nous conduisaient en char à banc à l'étape suivante. En route, nous rencontrions de bons paysans qui conseillaient en plaisantant

à nos conducteurs de jeter dans les ravins *cette mauvaise engeance ;* nous leur tendions la main, et de longs éclats de rire succédaient à ces joyeuses provocations. Dans les villes de garnison, les marchands d'estampes au bruit de notre arrivée suspendaient devant leurs boutiques des gravures faites à l'occasion de nos derniers revers. Nous lisions au bas : *scène de la honteuse retraite de Moscou ; trait de lâcheté de tel général français*, etc. Le peuple se rassemblait autour de nous pour juger de l'effet de ces chefs-d'œuvre sur les soldats de la *grande nation ;* il riait si nous riions, et si la tristesse se peignait sur nos visages, il se hâtait de nous consoler par des réflexions sur les retours de la fortune.

Les Saxons surpassent encore les Prussiens en bonté. Nous étions la cause de tous leurs désastres, et n'en étions pas moins l'objet de leurs soins les plus affectueux. Leur hospitalité nous suivait jusque dans les cendres encore fumantes des bourgs et des villages détruits dans la dernière campagne ; ils n'a-

vaient de ressentiment que contre les Prussiens : du reste, leur courage était plus grand que leurs malheurs, et leurs villes, déjà à moitié restaurées, sortaient du milieu des ruines plus belles encore qu'avant la guerre. De cette terre aimée des colombes et où la nature humaine revet les dehors de la force et de la beauté, nous passâmes en Bavière, pays catholique, plein de cabarets et de mendians, où la dévotion distrait de l'hospitalité.

Nous trouvâmes les principautés de la confédération du Rhin animées de la plus vive irritation contre nous. Notre joug, à ce qu'il paraît, leur avait semblé pesant; mais la colère d'un Allemand ne va jamais jusqu'à prendre la haine pour auxiliaire contre un ennemi désarmé. A la vérité, ils nous refusaient l'entrée de leurs maisons, mais ils nous faisaient servir dans des auberges, de bons repas sur de longues tables dont nous ne pouvions occuper qu'un bout; l'autre se garnissait, pendant que nous mangions, d'ouvriers proprement vêtus, qui en trinquant

chantaient des chansons patriotiques en nous regardant de côté. Après quoi ils se retiraient en nous saluant poliment. Nous ne trouvions rien à redire à tout cela.

Nous arrivâmes à Heidelberg un dimanche. Les environs de cette ville sont ravissans. Nous passâmes à l'ombre de la grande Futaille, glorieux monument de la soif germanique. De toutes parts retentissaient des chants dignes de la patrie de Mozart. Une foule joyeuse de jeunes gens et de jeunes femmes d'une beauté remarquable se promenaient à pied sous de grands arbres, tandis que de beaux équipages se croisaient sur la route où nos humbles charrettes cheminaient au petit pas. Tout le monde nous saluait, et de grandes coupes pleines de vin nous étaient envoyées par de braves buveurs, qui du fond des cabarets nous priaient par gestes d'accepter sans façon ce qu'ils prenaient la liberté de nous offrir.

Nous trouvâmes à Heidelberg des gens portant à leur boutonnière de petites fleurs de

lis d'argent. Nos doutes sur les changemens survenus en France s'évanouirent alors tout-à-fait. Nous passâmes le Rhin et rentrâmes en France.

FIN.

[Arpentigny, Stanislas d'
]
Voyage en Pologne et en
Russie

